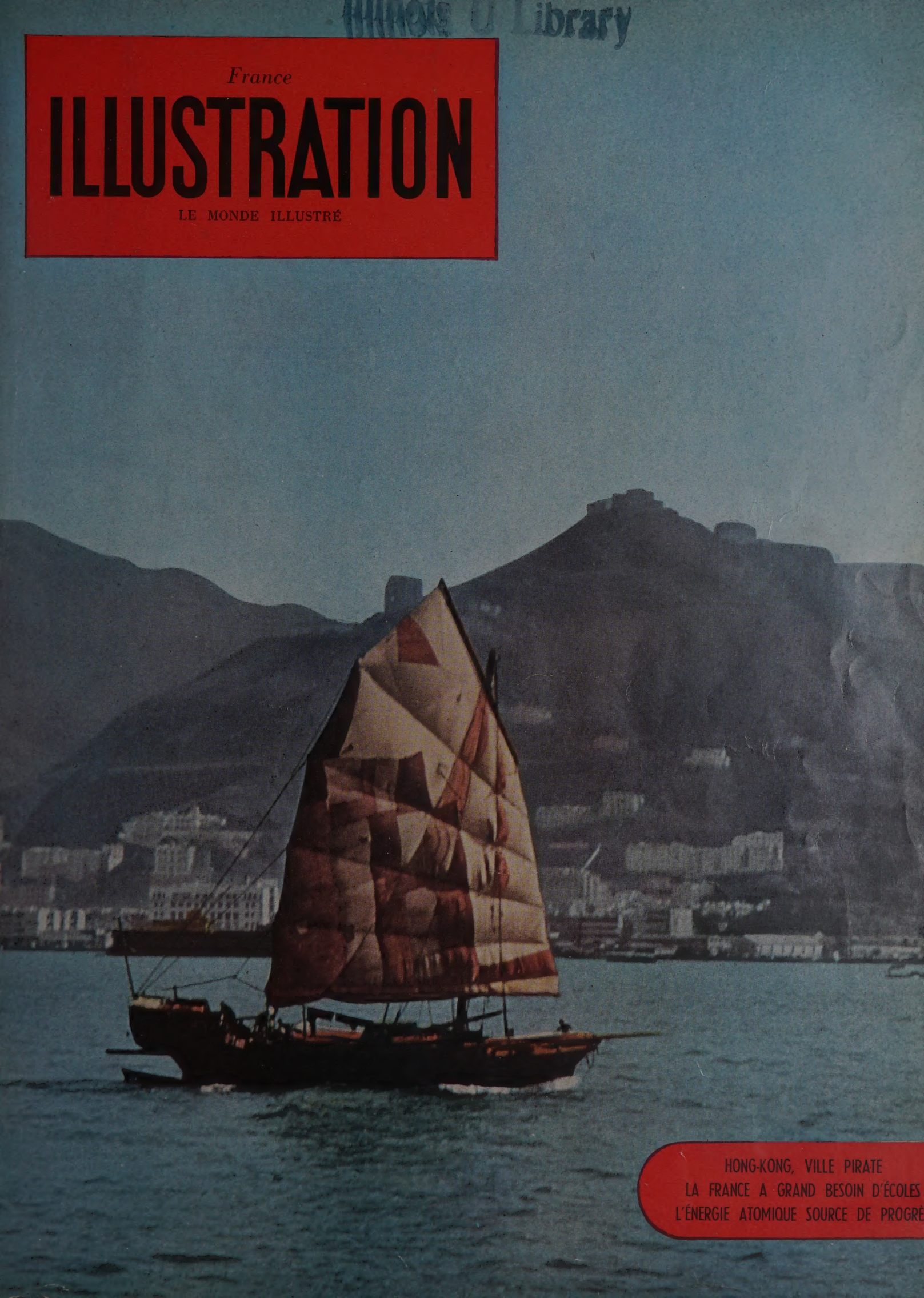
Illinois U Library

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ



HONG-KONG, VILLE PIRATE

LA FRANCE A GRAND BESOIN D'ÉCOLES

L'ÉNERGIE ATOMIQUE SOURCE DE PROGRÈ

MARQUE DÉPOSÉE
Impressions de Lyon
Everglaze
"Royal"
FABRICANTS
TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A
LYON

Gravure du XVIIIe siècle, par Le May.

HISTORIQUE DE LA GRANDE CHARTREUSE

Un Élixir Renommé.

C'est en 1605 que le maréchal d'Estrées, compagnon d'Henri IV, en remit la formule secrète aux Chartreux de Paris. Ceux-ci la transmirent au Monastère de la Grande Chartreuse, où elle fut définitivement mise au point en 1735 par le Frère Jérôme Maubec. L'élixir était créé et il rendit d'inappréciables services aux malades, soit au couvent même, soit parmi les populations environnantes, à peu près isolées au milieu des montagnes du Dauphiné.

Quelques variantes à la recette primitive donnèrent la liqueur verte, dite « de santé ». Un peu plus tard, une formule dérivée de la première donna la Chartreuse jaune.

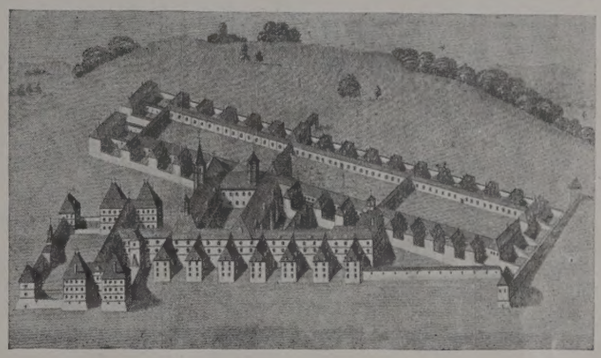
De l'Élixir à la Liqueur.

Chassés de leur Monastère par la Révolution de 1789, les Chartreux ne revinrent en France qu'en 1815. Mais leur couvent était en ruine, ils étaient dénués de toute ressource, et c'est alors qu'ils songèrent à utiliser leur fameux secret.

Jusqu'en 1860, les liqueurs de la Grande Chartreuse furent élaborées au couvent même ; c'est là qu'en 1848 des officiers de l'armée des Alpes les dégustèrent et promirent de les faire apprécier par tous les connaisseurs. Ils tinrent parole et peu à peu la vente de la Chartreuse prit un développement tel que les Pères Chartreux durent construire à Fourvoirie, tout près du couvent, de vastes bâtiments spécialement adaptés à cette industrie ; la Chartreuse était devenue la « liqueur par excellence ».

Des Années d'Exil.

En 1903, les Pères Chartreux se virent dans l'obligation de quitter le monastère qu'ils occupaient depuis huit siècles. Réfugiés en Espagne, à Tarragone, ils livrèrent en France pendant vingt-cinq ans leurs liqueurs sous ce nom. Mais en 1929, des accords étant intervenus, ils purent reprendre l'exclusivité de la fabrication des liqueurs de la Grande Chartreuse. C'est le 21 juin 1940, après trente-sept ans d'exil, qu'ils réintégrèrent le couvent de la Grande Chartreuse, où saint Bruno avait fondé l'ordre en 1084.



Vue cavalière avant la Révolution.

Une Formule Éprouvée.

Depuis lors, la Chartreuse a retrouvé son étiquette traditionnelle. Elle doit son succès :

- à la finesse de ses alcools provenant exclusivement de vins de tout premier choix spécialement distillés ;
- à la perfection de sa formule secrète qui comporte le mélange de plus de cent trente plantes différentes ;
- aux soins apportés à sa fabrication par les Pères Chartreux selon leurs procédés traditionnels ;
- au séjour prolongé dans les foudres de chêne séculaires où elle prend son velouté et son fondu incomparables.

De Qualité toujours Égale.

La Chartreuse n'est mise en bouteilles qu'après ce vieillissement prolongé, condition majeure de sa qualité ; elle reste en cette fin d'année le cadeau le plus apprécié.

La Chartreuse jaune a été depuis longtemps qualifiée « Reine des Liqueurs ». La « verte », un peu plus forte (elle titre 55 degrés au lieu de 43), a un goût de plantes plus prononcé ; elle a la préférence des véritables amateurs.

Le mélange idéal des gastronomes : un tiers verte, deux tiers jaune.

d'après DELPEUCH

MARTINI

l'Apéritif

VOX pub

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

Fondateur GEORGES OUDARD

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

13, rue Saint-Georges. — Paris IX^e^

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

★

TARIFS D'ABONNEMENT

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	6.000	Un an	7.000
6 mois	3.100	6 mois	3.600

ÉTRANGER

ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	
Un an	7.250	Un an	8.600
6 mois	3.725	6 mois	4.400

L'ABONNEMENT N° 1 est composé de 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE.

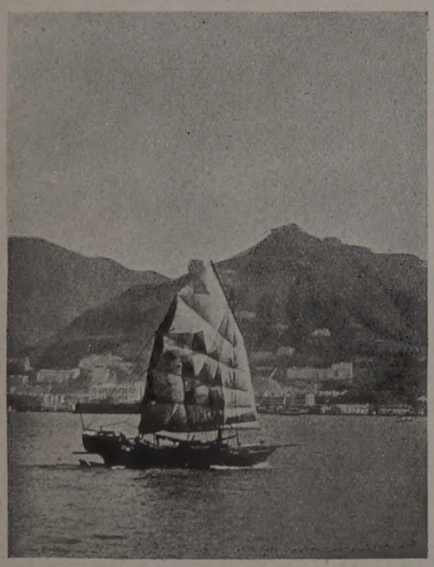
L'ABONNEMENT N° 2 comprend 12 numéros mensuels dont 3 numéros spéciaux : NOEL, PRINTEMPS, SALON DE L'AUTOMOBILE et les 24 numéros de notre supplément théâtral et littéraire.

Le supplément théâtral et littéraire, réservé aux seuls abonnés, leur sera adressé à raison de 2 fascicules par livraison mensuelle.

Les abonnements partent obligatoirement du 1^er^ de chaque mois.
Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 60 francs en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

★

NOTRE COUVERTURE



HONG-KONG, ville d'une intense activité, adonnée aux trafics les plus variés, est bâtie dans un très beau site. Climat agréable, végétation abondante, grands hôtels, magasins richement approvisionnés, les commodités de la civilisation s'y joignent aux agréments naturels pour en faire un séjour séduisant. Et sur les eaux très bleues de la mer de Chine, dans lesquelles plongent à pic des falaises vertigineuses, les jonques glissent doucement...

LE CHRIST AUX LIENS.
(Eglise de Chaource.)

N° 404 NOVEMBRE 1953

SOMMAIRE

L'ACTUALITÉ MONDIALE
ÉDITORIAL 11
AUTANT EN EMPORTE LE VENT 13
AUX QUATRE COINS DU MONDE 16

STRASBOURG, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA RECHERCHE CHIRURGICALE
Le laboratoire Raymond-Poincaré, dû à l'initiative des professeurs Leriche et Pautrier, formera des pléiades de chercheurs et de praticiens. René DELANGE 21

LA CORÉE, BANC D'ESSAI POUR LA SÉCURITÉ COLLECTIVE de notre envoyé spécial Paul MOUSSET 31

REVOIR PARIS OU LE RETOUR DES ENFANTS PRODIGUES Michel GEORGES-MICHEL, dessins de RÉGIS-MANSET 41

L'ANGLETERRE EN TÊTE DANS LE DOMAINE AÉRIEN
Farnborough n'a pas été une exhibition d'appareils, mais une foire commerciale de l'aviation britannique. A. CHARRIOU 47

HONG-KONG, DOMINION DES SOVIETS SOUS PAVILLON BRITANNIQUE J.-P. BRU 53

LES RICHESSES ARTISTIQUES DE LA FRANCE
Les Grandes Expositions des musées de province. Bernard CHAMPIGNEULLE 59

BAYONNE, CENTRE TAUROMACHIQUE DU SUD-OUEST Edmond NESSLER 66

LA FRANCE DOIT ADAPTER SON SYSTÈME SCOLAIRE A SES BESOINS Enquête de R. DARDENNE et P. MOUSSET 72

LE FOOTBALL, CE CONQUÉRANT DES TEMPS MODERNES J. FERRAN 79

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE
Du soleil à l'atome (I). Au fort Mont-Louis, ingénieurs et techniciens tentent d'utiliser la chaleur solaire comme source d'énergie. Pierre DEVAUX 87

LA DÉCORATION DE LA MAISON
Chambres d'amis dans une hostellerie. 95

LA VIE LITTÉRAIRE
Les Livres, les Spectacles, les Expositions. 101

★

RÉDACTEUR EN CHEF : Jean Laudat. — DIRECTEUR ARTISTIQUE : Marc Réal.
PHOTOGRAPHES : Henri Parnotte, Roger Boulet.

Avec ce numéro, nos abonnés de la catégorie n° 2 reçoivent en supplément théâtral deux fascicules :

I. **LA LONGUE NUIT DE MÉDÉE,** tragédie en deux actes de **Corrado Alvaro;**
II. **LA DERNIÈRE ÉTAPE,** pièce radiophonique de **G.-M. Bernanose;**
LES VOYAGEURS DE L'AUTOSTRADE, conte radiophonique de **G. Adam;**
HISTOIRE D'UN PARDESSUS, pièce radiophonique de **William Aguet.**

Triomphe de la perfection et de la qualité

LONGINES

LE SUPPLICE PAR L'ESPÉRANCE

On a dit de certains tyrans modernes qu'ils pratiquaient le supplice par l'espérance. Il n'est pas plus tolérable que n'importe quel autre, et, dans certains cas, il peut être plus cruel. C'est ce qui se produit trop souvent lorsque l'opinion est alertée par l'annonce prématurée d'un nouveau prodige médical. A partir d'un fait authentique, mais d'une signification encore limitée, éclate une révélation sensationnelle. L'auteur a voulu rendre publique sa découverte pour établir ainsi, sur un point précis, la priorité de ses recherches. Il n'envisage pas d'application pratique immédiate, et prend soin de le souligner. Mais des curieux sont à l'affût, et des journalistes, qui redoutent, en se montrant trop circonspects, de laisser passer « l'information du siècle ». Il en est, certes, qui ont suffisamment de connaissance, d'expérience et de tact pour situer à sa juste valeur la découverte qu'ils signalent. Mais combien d'autres tueraient père et mère pour la satisfaction d'avoir droit à un grand titre « à la une » ! Et voici le supplice par l'espérance.

Récemment la presse a donné une large diffusion à des nouvelles qui devaient déclencher dans le public une large et légitime émotion : elles ne promettaient rien de moins que la guérison des cancers du sang. On faisait ainsi miroiter aux yeux des malades et de leur entourage des résultats quasi miraculeux. Quelques mois plus tard il ne reste plus chez ceux qui souffrent qu'une peine redoublée. Nous avons eu l'occasion de signaler qu'il existait dans ce domaine tragique des faits nouveaux et prometteurs, mais que ceux-ci en étaient encore à la période du laboratoire. Or chacun sait qu'il y a loin quelquefois du laboratoire à la pratique quotidienne. Plus récemment encore, des informations, touchant toujours le traitement des cancéreux, ont été lancées. Sans préciser la variété de cancer susceptible d'être ainsi soigné, on proposait comme moyen de traitement des combinaisons d'antibiotiques. L'efficience de ce traitement s'appuie sur des observations banales dont on tire des conclusions pour le moins hâtives, car il est peu fait état de contrôles expérimentaux concluants. Qu'importe, la nouvelle est lancée. Elle tracera son sillage sur la route de l'espérance. Un mirage se reflète ainsi vingt fois avant de s'éteindre, et s'il est des gens qui se satisfont de montrer de belles images, il en est d'autres qui pleurent longtemps après que la féerie s'est évanouie.

Même lorsque l'information repose sur des bases solides, il convient de réunir des données rigoureuses avant de la divulguer. Voici un exemple qui nous vient d'Amérique : des médecins d'outre-Atlantique auraient, assure-t-on, guéri des malades souffrant de cette redoutable affection qu'est l'angine de poitrine, en irriguant le cœur avec une artère empruntée à la paroi du thorax. Une telle opération suppose que, chez un sujet dont les artères du cœur sont en mauvais état, des artères voisines seraient capables de fonctionner d'une manière satisfaisante. On voit les réserves qui s'imposent et les précisions que l'on est en droit de souhaiter.

Dans une autre branche, le professeur Fontaine nous rappelait qu'à un moment où la pénicilline était encore un remède rarissime et alors que les médecins de Strasbourg disposaient à peine de quoi traiter trois ou quatre malades, des centaines d'autres, alertés par la large publicité accordée à ce nouveau remède, venaient le supplier de leur en fournir. Comme il n'en disposait pas, le professeur était contraint de repousser ces demandes pressantes... et les malades repartaient désespérés.

Il y a donc, pour la presse écrite comme pour la presse parlée, un double souci de vérité et de probité : ne donner dans ce domaine particulièrement délicat que des informations parfaitement contrôlées, et ne les donner qu'à bon escient. Une fausse information promet une guérison impossible ; une information prématurée fait espérer le traitement par un médicament efficace, mais rare au point qu'on n'en peut donner à tous ceux qui en ont réellement besoin. Plus qu'ailleurs s'impose pour l'information médicale cette loi de vérité et de probité, véritable règle d'or de la vulgarisation scientifique.

la poudre
MADAME PEAU FINE
la sous-poudre
CREME DE CARON
le démaquillant
CREME DE CARON

CARON

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

Les observateurs spécialisés de la police de Copenhague ont constaté qu'en 1951 vingt-deux habitants et demi de Melbourne sur cent mille ont péri dans la lutte contre le cheval-vapeur et que la capitale australienne s'attribue de la sorte le record international de la mortalité sur la voie publique. Au cours de la même année la ville de Bruxelles n'a guère fourni aux pompes funèbres qu'un citoyen six dizièmes par fraction de cent mille. Mais cette

dérisoire performance est contre-balancée par celles de Rome, de Helsinki, de Hambourg et de Zurich, dont la moyenne atteint : 11,5 ; 10,64 ; 10,19 et 9,8 ; Paris plafonnant à 8,94, Londres à 7,90 et New-York à 7,13.

Après cela, on ne sait toujours pas pourquoi un nombre croissant d'automobilistes dans la fleur de l'âge s'obstinent à prendre le chemin de l'hôpital ou du cimetière, voire à y entraîner d'innocents piétons, quand il leur est apparemment si aisé de se diriger sur leur domicile. Toutes les explications qu'on tente de donner à ce singulier phénomène se heurtent à des objections fort valables quand elles ne se heurtent pas tout simplement aux faits. Que n'a-t-on pas dit de l'influence de l'alcool sur la sécurité routière ? Les plus avisés s'y sont laissé prendre. Tel le docteur Newman, professeur à l'école de médecine de Stanford, qui diffuse ce conseil à l'intention des « automobilistes désireux de rentrer chez eux sains et saufs après une soirée mondaine » :

« Fermez les yeux, leur recommande-t-il, et tenez-vous sur un pied pendant quinze secondes. Si vous ne bronchez pas, tout va bien. Si vous vous sentez chanceler, n'insistez pas. »

On aime à croire que le docteur Newman prend des précautions analogues avant que d'ausculter ses patients, de leur ouvrir l'estomac ou de leur sectionner un membre. S'il le fait, on doit l'en féliciter, sans toutefois accorder une importance excessive au rapport qu'il établit abusivement entre les troubles de l'équilibre et les troubles de la circulation. La police de Copenhague, qui connaît son affaire, apporte, en effet, la preuve de l'éclatante supériorité des spiritueux sur l'eau minérale dans le domaine de la traction mécanique. C'est Marseille, démontre-t-elle, qui enlève le titre de « ville la plus sûre du monde » puisque, sur cent mille conducteurs, 4,42 seulement y sont interpellés pour ivresse et que, sur mille habitants, 1,46 seulement y est blessé. Et chacun de s'écrier : « Malgré le pastis ! »

★

Quoi qu'il en soit des causes réelles ou supposées des accidents d'automobiles, l'effort des pouvoirs publics et des constructeurs tend à en réduire le nombre. Mais, tandis que les uns s'appliquent à limiter artificiellement la vitesse des véhicules par l'intermédiaire de la gendarmerie et le truchement de panneaux comminatoires, les seconds s'attachent à l'accroître réellement par la mise en service de moteurs toujours plus puissants. De cette divergence d'opinions et de méthodes, dont on ne peut trouver

l'équivalent qu'au sein d'un conseil des ministres, résulte une confusion propre à aggraver le présent état de choses. Consultez plutôt votre quotidien habituel.

Un éminent technicien britannique, Mr. W. H. Glanville, directeur des recherches routières à l'Institut des Transports de Glasgow, a essayé de résoudre le problème. Une enquête approfondie l'ayant amené à conclure que ses compatriotes motocyclistes provoquent des dégâts matériels et corporels grevant de quarante-cinq milliards de francs le budget national, il propose que tout engin à deux roues soit obligatoirement muni d'un « side-car » aux frais de l'Etat. La stabilité des motocyclettes, prétend-il, y gagnerait tout autant que la stabilité des finances publiques, puisqu'au bout du compte le chancelier de l'Echiquier économiserait une vingtaine de milliards. Jusqu'à présent aucune suite n'a été donnée à cette suggestion. Peut-être le grand argentier de Sa Majesté craint-il qu'on ne l'oblige ultérieurement à doter chaque automobile d'une roulotte de camping. Peut-être estime-t-il, comme ses collègues continentaux, qu'il n'y a pas lieu d'enfreindre la fameuse maxime : *Wait and See.*

Pour ma part, je pense qu'un grand pas serait fait dans « la voie du progrès » le jour où l'on renoncerait à vouloir protéger les automobilistes contre eux-mêmes et où, dans l'intérêt du piéton, on admettrait enfin qu'un véritable passage clouté doit avoir les pointes en haut et non en bas.

★

Les gens qui s'avisent de mourir avant l'heure fixée par la Providence sont aujourd'hui d'un sans-gêne incroyable. Les uns se précipitent sur les voies du chemin de fer métropolitain sans le moindre égard pour les voyageurs qui se hâtent d'utiliser ce moyen de transport entre deux grèves générales ou perlées. Les autres s'asphyxient au gaz d'éclairage sans se soucier de savoir qui paiera la facture et sans s'inquiéter des dangers d'explosion. Je ne parle pas de ceux qui se jettent du haut des monuments publics au risque d'écraser dans leur chute quelqu'un de leurs contemporains.

Les Japonais eux-mêmes, si policés et si polis, se laissent corrompre par ces mœurs barbares. Ils avaient mis au point un mode de suicide fort plaisant. Lorsqu'ils avaient résolu d'échapper aux vicissitudes de l'existence, les plus raffinés d'entre eux se rendaient à Atami, station thermale proche de Tokio. Arrivés là, nous dit-on, ils choisissaient d'abord un emplacement discret dont le décor s'harmonisait avec leur état d'âme. Puis ils ratissaient soigneuse-

ment le sol du sacrifice, le couvraient d'une nappe immaculée et l'ornaient de fleurs. Après avoir passé leur kimono du dimanche, ils tiraient enfin leur grand sabre et se perforaient les entrailles selon le rite millénaire. Quand les croque-morts survenaient ils se trouvaient en présence d'un défunt élégant, proprement paré pour le dernier voyage, et qui, avant de trépasser, avait déposé sur un plateau *ad hoc* le chèque destiné à couvrir les frais et les faux frais d'enterrement. Le prix du repas de funérailles était le plus souvent compris dans cette somme.

C'en est fini de ces coutumes ravissantes. Des témoins consternés rapportent que les cadavres d'Atami, maintenant vêtus de sordides défroques, gisent parmi les mégots et les bouteilles vides. On excuserait, à la rigueur, de telles infractions aux règles de la bienséance si les coupables n'adressaient de surcroît au monde des vivants un témoignage de mépris révoltant : les amateurs de hara-kiri, en effet, se désintéressent désormais de la suite des événements et des questions d'argent que peut poser leur « funeste détermination ». Plus de plateau, plus de chèque ni quoi que ce soit qui y ressemble.

« Innommable grossièreté, déclarent les habitants d'Atami et des environs. On se croirait en Occident ! »

On garnirait toute une bibliothèque avec les « codes » élaborés par nos techniciens du « savoir-vivre ». Qui nous donnera le code du « savoir-mourir » ?

Il est une chose que le Français, né malin, n'a jamais parfaitement saisie : c'est le système de raisonnement qui permet aux théoriciens communistes de prouver qu'il pleut quand il fait beau et inversement, de condamner le « fascisme » et de s'allier avec lui, de réprouver les « cadences infernales » et de recommander le « stakhanovisme », de prôner la « libération » des peuples tropicaux ou subtropicaux et de refuser la liberté aux nations boréales. Ce système est pourtant bien connu. Ceux qui l'appliquent l'appellent le matérialisme dialectique. Quant à le pratiquer couramment, c'est une autre affaire.

Voici comment, m'a-t-on raconté, un curé de Berlin-Ouest a éclairé sur ce point la religion de ses paroissiens.

« Imaginez, leur dit-il un jour, qu'on propose à deux hommes, l'un propre et l'autre sale, un bain. Lequel des deux prendra le bain ?

— L'homme sale, répondirent les ouailles d'une seule voix.

— Pas du tout, reprit le curé, car il est habitué à la saleté. Ce sera l'homme propre, qui aime la propreté. Faites bien attention et répondez-moi une seconde fois : qui prendra le bain ?

— L'homme propre, s'écria docilement l'assistance.

— Mais non. Vous n'y êtes pas. Ce sera l'homme sale, car il en a besoin. »

Les paroissiens s'entre-regardèrent, légèrement abasourdis. Où donc, avec son « matérialisme dialectique », voulait-il en venir, ce curé ? Celui-ci continua :

« Voyons : Supposons qu'on offre un bain à chacun de nos deux hommes. Qui l'acceptera ? »

Du coup tous les doutes s'évanouissaient :

« Les deux », répondit le chœur des disciples.

Le curé leva les bras au ciel.

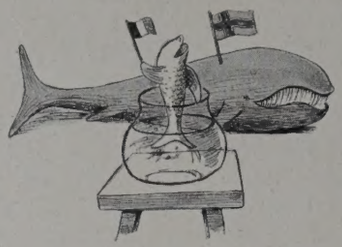
« Décidément, vous n'avez rien compris. Aucun des deux ne prendra le bain, car l'un est propre et l'autre n'aime pas la propreté. Réfléchissez. Qui prendra le bain ?

— Eh bien, murmurèrent les paroissiens, aucun des deux..

— Alors, conclut tristement le curé, vous êtes bouchés à l'émeri. Ils prendront le bain tous les deux, car l'homme sale en a besoin et l'homme propre aime la propreté. »

★

Comme tous les Français qui ont le cœur bien placé j'ai suivi avec une pointe d'émotion patriotique, les péripéties du duel Jonas-Nanar. En valeur absolue, je reconnais loyalement que la championne de Norvège surclassait notre porte-drapeau. En valeur relative, les connaisseurs ont été contraints d'accorder la palme au second. Non pas parce que Jonas



était un mammifère du type courant alors que Nanar était, selon son manager Pierre Dac, « ovipare les jours impairs, vivipare les jours pairs et mixte le dimanche de 10 h. 45 à 21 h. 30 », mais parce que Jonas était une toute petite baleine alors que Nanar était un très, très grand goujon. On a le droit, je pense, de se réjouir qu'une telle démonstration ait tourné à la confusion d'imposteurs étrangers. Depuis longtemps nous laissions les Russes revendiquer la paternité du moteur à explosion, du ballon dirigeable, de la machine à couper le jambon, du fusil à aiguille, du pâté de foie gras et les Américains revendiquer la possession du plus haut immeuble, de la plus belle fille, du plus rapide avion, du plus gros sous-marin, des plus grands abattoirs *in the world*. Cette longanimité pouvait, à la longue, passer pour de la faiblesse et il n'eût plus manqué que des Norvégiens se missent de la partie et joignissent leurs coups de harpon aux coups d'épingle dont souffre quotidiennement notre susceptibilité nationale. Grâce au ciel et à Nanar, tout rentre dans l'ordre. Nous n'avons plus à rougir de notre prétendue décadence : la République peut ouvrir boutique à l'enseigne du « petit qui n'a pas peur des gros ».

Et qu'on ne vienne pas nous dire, avec des sourires entendus : « Puisque vous êtes si malins, montrez-nous donc votre bombe atomique. » La bombe atomique ? Nous préférons la bombe au champagne depuis qu'elle a un peu remporté la victoire de la Marne.

★

Tu as vu les Dupont ? Ils viennent d'acheter une nouvelle voiture... La troisième en deux ans... Je me demande comment ils y arrivent.

On entend ou l'on peut entendre cela tous les jours chez M^me^ Durand. Le fait est que le cas des Dupont incite à la réflexion. On se demande de plus en plus dans le voisinage « comment ils y arrivent ». Et c'est pourtant bien simple.

Saisissez votre « quotidien habituel » et ouvrez-le à la page 4. Vous y verrez l'annonce suivante destinée aux lectrices d'un hebdomadaire féminin : « L'art de se débrouiller en ménage. Comment s'installer avec 20.000 francs. Comment bien se nourrir avec 133 francs par repas. Comment se protéger contre le bruit. Comment s'arranger avec sa femme de ménage. »

Je vous recommande particulièrement la dernière rubrique. Mais les premières méritent mieux qu'un haussement d'épaules. Car, au fond, tout, de nos jours, est affaire d'organisation. Voulez-vous quelques exemples des résultats qu'on peut obtenir dans ce domaine ? Avec plaisir :

Organisation commerciale. Montpellier. La baisse des prix s'accentue. Un citoyen « découragé » écrit à l'un de nos confrères : « Ma femme entre ce matin dans une boucherie où elle avait eu l'agréable surprise de voir la poitrine de veau affichée à 300 francs le kilo, alors qu'elle la paie ordinairement 400 francs. Elle passe sa commande et aligne ses 150 francs pour une livre. Le boucher fait des yeux ronds et lui explique qu'elle doit non pas 150 francs mais 250. Car il existe plusieurs poitrines de veau et la grosse pancarte ne concernait qu'un peu de graisse reléguée à l'extrémité de l'étal. »

Organisation administrative. Paris. La paperasse vient d'être supprimée par décret. La Chambre syndicale des fabricants de produits pharmaceutiques rappelle à ses adhérents que les demandes d'agrément d'un médicament nouveau doivent être établies en trente-cinq exemplaires.

Organisation artistique. Hollywood. Un célèbre acteur de l'écran, dont le nom ne doit pas être divulgué

pour d'évidentes raisons de sécurité, est assiégé par ses admiratrices, qui lui demandent autographes et mèches de cheveux. Il s'exécute toujours avec la même gentillesse. « Comment fais-tu ? s'est enquis un de ses amis. A ce compte-là, tu seras bientôt complètement chauve ! — Pas moi, a-t-il répondu, mais mon chien... »

Organisation financière. Paris. Un auteur dramatique a reçu de la Radiodiffusion française une lettre l'informant que la pièce qu'il avait présentée était refusée. Il convient de préciser que la pièce en question a été déjà diffusée deux fois : en 1947 sur Paris-Inter et en 1948 sur la chaîne nationale.

Organisation routière. New-York. Au terme d'un voyage à travers les Etats-Unis l'écrivain français Thierry Maulnier a résumé ses impressions sur la civilisation américaine. Il a été frappé par les écriteaux ornant les autostrades et ainsi libellés : « Passage de daims », « Passage d'ours », « Passage de piétons ».

Organisation ménagère. Paris. M. Alfred Janniot, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts, membre de l'Institut, a été reçu, durant ses vacances, dans une ferme qu'exploitent les parents d'un de ses élèves. Pour lui faire honneur, on lui servit un immense gâteau sur lequel était reproduit à la crème fraîche un des bas-reliefs du palais de New-York, dont il est l'auteur. Emerveillé, il demanda à la fermière par quel moyen elle avait pu réussir ce chef-d'œuvre de pâtisserie. Réponse : « Avec la poire à lavement. »

Organisation architecturale. Chartres. Le service des Beaux-Arts a achevé la remise en place des vitraux de l'église Saint-Pierre. Il a profité de l'occasion pour les mettre au goût du jour. « A la sixième travée, côté nord, rapporte M. Albert Mousset, une belle verrière représente le Jugement dernier... L'artisan qui a effectué le remontage a simplement mis à l'envers la partie inférieure. Si bien que l'on voit la Vierge et saint Jean la tête en bas, implorant le Christ dans une posture cocasse. Et le Christ lui-même a les pieds à côté des mains. »

Organisation partout, vous dis-je. Et même des Nations Unies. Mais glissons. Il y a tant de gens qui aimeraient les nations moins « organisées » si elles devaient être plus « unies ».

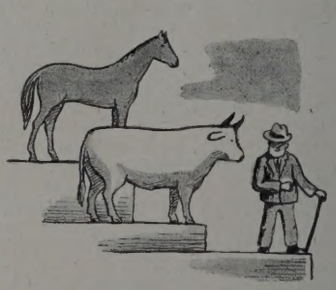
★

Dans le premier trimestre de 1953, lisait-on récemment dans l'hebdomadaire britannique *Passing Show*, il est encore mort à Londres sept personnes âgées de plus de cent ans. Si rien n'est tenté rapidement, nous risquons de perdre tous nos centenaires.

Contrairement à ce qu'affirme M. André Cayatte, nous ne sommes peut-être pas tous des assassins. Dame ! les occasions sont plus rares qu'on ne le suppose communément. Mais la dureté qui caractérise l'ensemble des rapports sociaux épouvante légitimement les âmes sensibles.

Passing Show se plaint de l'indifférence des pouvoirs publics à l'égard des individus séculaires. Que dirait-il de la façon dont on traite chez nous les moins de cent ans ? Interrogé par les maires de son département sur la manière de calculer la valeur des « prestations en nature », le préfet de la Seine leur indique que, tout bien pesé, la journée de cheval ou de mulet vaut présentement 65 francs sous nos latitudes, la journée de bœuf 40 francs et la journée d'homme 35 francs. Le bipède pensant classé dans la hiérarchie administrative au-dessous des équidés et bovidés, voilà qui donne à réfléchir. Si arriérés qu'on nous les dépeigne, les anthropophages se font une idée plus flatteuse de leurs semblables.

On objectera que l'administration, machine froide et anonyme, doit s'interdire, dans l'intérêt général, toute considération humanitaire. Il arrive néanmoins que ses représentants prennent un contact direct avec le citoyen de chair et d'os et l'on s'étonne que dans ces circonstances exceptionnelles, propices au développement de relations courtoises sinon amicales, elle s'évertue à ruiner la moindre possibilité de rapprochement.



Un Marocain était, le mois dernier, traîné devant le tribunal de Casablanca. Honnête et travailleur, inca-

pable, assurait son défenseur, de faire du mal à une sauterelle, on ne lui connaissait qu'une habitude répréhensible : il ne se déplaçait jamais sans un énorme couteau à cran d'arrêt.

« Votre nom ? susurra le président.

— Abeur Mohamed.

— Le nom de votre père ?

— Abeur Mohamed.

— Le nom de votre mère ?

— Mimouna Bent Ahmed.

— Vous reconnaissez les faits ?

— ...

— Bon. Un mois de prison. »

Conclusion brutale pour une conversation qui s'engageait sur un ton presque mondain.

« Comment ! s'écria Abeur Mohamed. Tu me connais. Tu connais mon père. Tu connais ma mère. Et tu me f... un mois de prison. Ce n'est pas bien, mon président. »

Positivement décourageant, n'est-ce pas ?

★

On progresse dans tous les domaines. A une exception près : la transmission de la pensée.

Je ne fais point ici allusion à un exercice communément pratiqué dans le monde des médiums et des extra-lucides, mais à la transposition d'un discours politique d'une langue dans une autre. En principe, il s'agit d'une opération banale où excellent les traducteurs des conférences et assemblées internationales. En fait, des accidents inexplicables se produisent de temps en temps, et principalement — fâcheux hasard ! — lorsque la moindre anicroche risque d'avoir les plus graves conséquences. C'est un accident de ce genre qui, tout récemment, a failli brouiller la

France entière et le maire *honoris causa* du Cap-d'Ail, sir Winston Churchill. Celui-ci avait tenu sur la France, l'Allemagne et l'armée européenne des propos qui étaient ce qu'ils étaient, mais non pas ce que des interprètes malhabiles ou zélés avaient d'abord saisi et diffusé sur toute la planète. Quarante-huit heures durant un froid glacial régna sur toute l'étendue de la Manche et du pas de Calais et l'on ne sait ce qu'il serait advenu de l'Entente cordiale si le texte churchillien n'avait été finalement rétabli dans sa version authentique.

Tout est bien qui finit bien. Pourrait-on cependant conseiller aux spécialistes des questions étrangères d'approfondir leurs connaissances linguistiques et de développer leur sens naturel de la nuance ? Il serait navrant, au bout du compte, que les peuples se missent à en découdre pour une simple phrase sollicitée.

Ces revendications, j'en conviens, sont presque exorbitantes, car il y a quelque injustice à exiger de modestes journalistes un effort que des ministres ne peuvent fournir. Nous demandons aux premiers de comprendre l'anglais aussi exactement qu'ils comprennent leur langue maternelle. Et, au même instant, M. Louvel, personnage consulaire, se fait, au Bois de Boulogne, dresser contravention pour excès de vitesse. Quel rapport ? Il est éclatant. Les règlements stipulent expressément qu'au Bois de Boulogne la vitesse des véhicules ne doit pas excéder 45 kilomètres à l'heure.

Or cela est écrit en français. Pas en anglais.

★

Il n'est pas que les saisons qui se trouvent bouleversées. Les rites décoratifs de la IVe République, eux aussi, rompent avec les traditions les mieux ancrées. Jadis le 1er janvier et le 14 juillet étaient dates fatidiques pour les aspirants aux palmes, à la croix, à la rosette, à la cravate et à la plaque. En l'an de grâce 1953, c'est à l'arrière-saison que les promotions absorbent les colonnes de l'*Officiel* et des quotidiens. Elles tombent aussi drues que feuilles d'automne. Et les rituelles congratulations s'accumulent au domicile des heureux promus.

Sincères ? Pas toujours... témoin la petite histoire suivante qui nous reporte au temps où la Légion d'honneur était encore zone interdite pour les gens de théâtre.

La Comédie-Française comptait alors un artiste moyen, mais d'une faculté d'intrigue peu commune.

T... avait réussi à se faire attribuer la croix par un ministre, compatriote et ami, au vague titre de président d'une œuvre mutualiste.

Le ruban à T... ? Pas possible ! Au Foyer, où il était détesté par la plupart de ses camarades, les comédiens et comédiennes de la Maison de Molière manifestaient une surprise teintée d'indignation.

... N'empêche que lorsque apparut, tout fier, le nouveau promu, ce fut la ronde des félicitations...

Seul à sa place favorite, près de la cheminée, le doyen du Français, le grand comédien Edmond Got, n'avait pipé mot.

« Eh bien, Got, on ne me dit rien ? » questionna le décoré en montrant au doyen sa boutonnière fraîchement ornée.

Tendant l'oreille, le père Got se souleva lentement de son fauteuil, cligna ses yeux de myope, puis, effleurant du doigt le ruban rouge qu'il feignit de prendre pour une tache :

« Ne te tracasse pas pour cela, mon cher T..., un peu de benzine et il n'y paraîtra plus. »

★

Monsieur Le Corbusier a accompli des merveilles au pays des maharajahs. J'ai vu la photographie d'un immeuble ministériel dont il vient de pourvoir la nouvelle capitale indienne. Cette chose ressemble vaguement aux boxes de Maisons-Laffitte. Mais l'opinion locale ne tarit pas d'éloges : le maître s'est surpassé. Bravo et sans rancune. Si les compatriotes de M. Nehru s'extasient si promptement, c'est qu'ils ignorent la plupart des chefs-d'œuvre disséminés à travers le continent européen par l'éminent architecte. On me signale, entre autres, une église bâtie sur ses plans quelque part en France. Signe particulier de cet édifice religieux : il a le toit en forme de cuvette de façon à éviter la perte des eaux de

pluie. Tout porte à croire que, par compensation, le curé de l'endroit célèbre la messe dans une citerne. Et je n'y verrais aucun inconvénient si le snobisme du laid et la mode de l'incompréhensible ne subjuguaient un nombre sans cesse croissant de personnes très estimables qui, la loufoquerie ambiante aidant, finiront leurs jours entre les mains des psychiatres.

« Vous avez mille fois raison, me souffle un confrère ému jusqu'aux larmes. Il faut entreprendre d'urgence une vaste campagne de désintoxication, rendre à chacun le goût de l'ordre et de la clarté, réhabiliter les classiques. Pour ma part je commence ma cure dès aujourd'hui. A moi, Paul Claudel ! »

Paul Claudel ? Magnifique ! Voilà notre homme. Piquez dans votre bibliothèque *le Souffle des quatre souffles* et savourez ce petit poème :

I

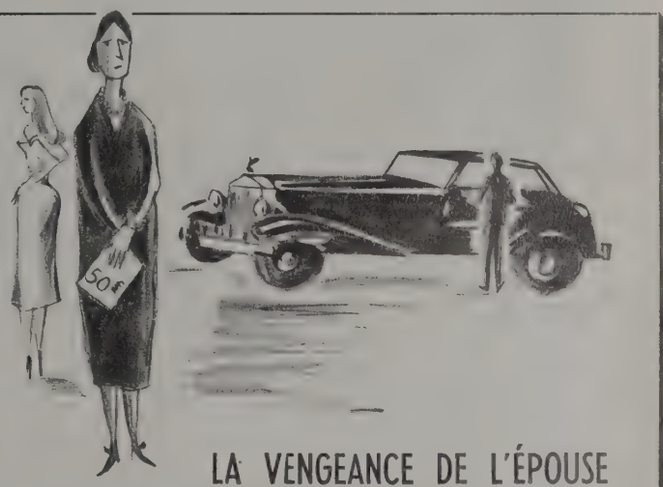
Dans le brouillard
mêlé de paillettes d'argent
la prêtresse
s
ecouant son goupillon de g
relots
et le semoir de s
on
s

II

Un
fût
énorme et pur
q
ui se dérobe aussitôt au sein d'un noir
p
lumage
Kwannon
au temple de Hasé
d
ont on ne voit que les pieds
d'o
r

Hein ! on se sent tout de suite beaucoup mieux !

Le Sceptique.



LA VENGEANCE DE L'ÉPOUSE

Désirant fort rouler carrosse, mais nanti de moyens modestes, John Percy, un jeune Londonien, suivait assidûment la rubrique des autos d'occasion. Un jour, rapporte le correspondant d'un quotidien du soir, il tombe en arrêt devant une annonce : « Pour 50 livres, cède une Rolls-Royce 1952 en parfait état. »

Aussi curieux que sceptique, John se rend à tout hasard à l'adresse indiquée. De fait, la voiture de grande classe que lui présente un chauffeur stylé est irréprochable : moteur parfait, nickels brillants, carrosserie de luxe. Une légère pression sur le « champignon » et elle démarre silencieusement.

« Je prends », dit-il en sortant ses 50 livres.

La maîtresse de maison, une dame âgée, de deuil vêtue, lui signe un reçu en règle et John se met au volant.

Tout de même, n'en croyant pas ses yeux, il voulut savoir ce qui motivait un pareil marché, aussi avantageux pour lui qu'onéreux pour la propriétaire.

« Monsieur, lui répondit celle-ci, défunt mon mari avait une secrétaire jeune et jolie. Il lui a légué par testament le montant de la vente de sa Rolls...

» C'est là toute votre chance », ajouta la vieille dame en arborant le plus satisfait des sourires.

...Une vengeance à froid qui ne figurait pas jusque-là dans l'arsenal des armes dont usent les épouses délaissées !

★ AUX QUATRE COINS DU MONDE DU 20 SEPTEMBR

NEW-YORK, 20 SEPTEMBRE. C'est sous l'autorité d'une femme que délibèrent les délégués de l'O. N. U. L'Assemblée générale a élu présidente la sœur du premier ministre de l'Inde, Nehru, Mme Vijaya Pandit, qui avait représenté son pays comme ambassadeur à Moscou puis à Washington.

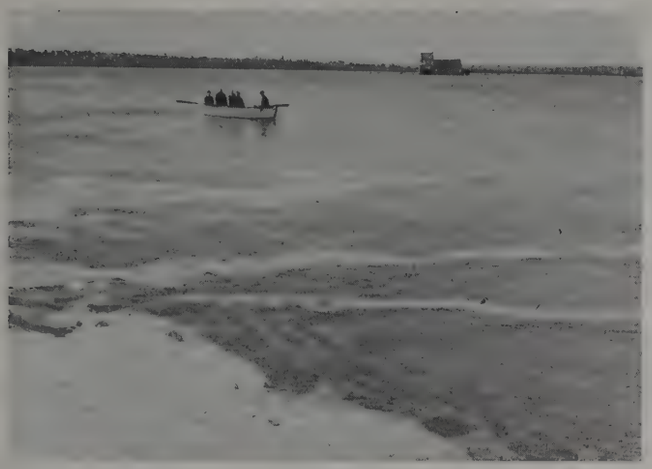
GENEVE, 20 SEPTEMBRE. La trace de Mrs. Mac Lean, partie de Suisse avec ses trois enfants, est retrouvée dans le rapide Bâle-Vienne. On présume qu'elle est allée rejoindre, de l'autre côté du rideau de fer, son époux, le diplomate anglais disparu voilà deux ans avec son collègue Burgess.

PARIS, 20 SEPTEMBRE. Ayant quitté Rome pour venir tourner un film, « le Grand Jeu », dans la capitale française, la populaire et gracieuse vedette du cinéma italien Gina Lollobrigida est l'objet, à sa descente de train, d'un accueil chaleureux de la part de ses porteurs à la gare de Lyon.

AIX-LES-BAINS, 21 SEPTEMBRE. Des assises du parti radical-socialiste s'est dégagée la volonté d'une politique réaliste, susceptible d'apaiser la double angoisse européenne et sociale évoquée avec émotion par M. Edouard Herriot, que tous les délégués ont promu président à vie de son parti.

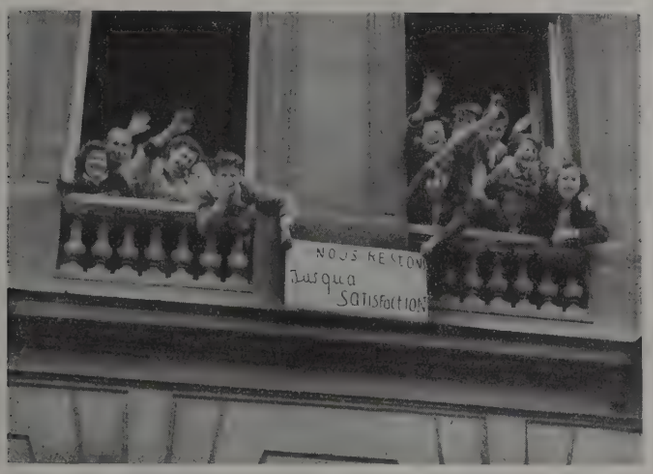
PICKERING, 22 SEPTEMBRE. Un derby original, organisé dans cette localité du Yorkshire, était réservé aux machines à traction. Les locomobiles se sont mises en ligne dans le plus mauvais champ du pays, et un verre de bière récompensa le vainqueur, qui « montait » Old Glory.

BERLIN, 23 SEPTEMBRE. La fête de la police berlinoise de l'Ouest, actuellement en pleine croissance, a été célébrée avec éclat au Stade olympique. 100.000 spectateurs ont acclamé les policiers défilant la nuit, torche au poing, pour présenter les groupes de lutte contre le feu.



ISIGNY, 24 SEPTEMBRE. Tandis que la tempête faisait rage sur les côtes bretonnes, semant les ruines et les deuils chez les pêcheurs, les digues qui, dans la Manche, protègent le bas pays des Veys se sont rompues sous l'effet des marées d'équinoxe, inondant les « polders » normands.

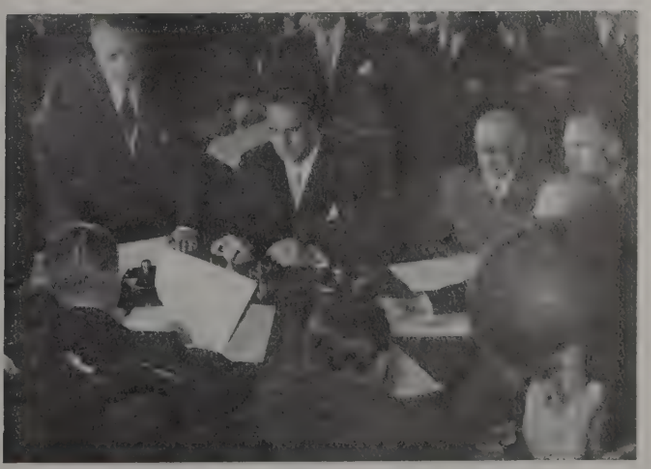
NEVADA, 24 SEPTEMBRE. En mai dernier avaient lieu les essais du premier canon atomique. Après quatre mois, l'armée des U. S. A. a autorisé la publication de ce document où l'on voit l'explosion de l'obus provoquant le même « champignon » géant que produisent les bombes atomiques.



PARIS, 24 SEPTEMBRE. Les services du Contrôle économique occupant toujours, en dépit d'un jugement, un immeuble acheté en 1948 par un grand couturier, 150 « cousettes », menacées de chômage, prennent d'assaut les locaux où elles se barricadent, mais un accord leur donne satisfaction.

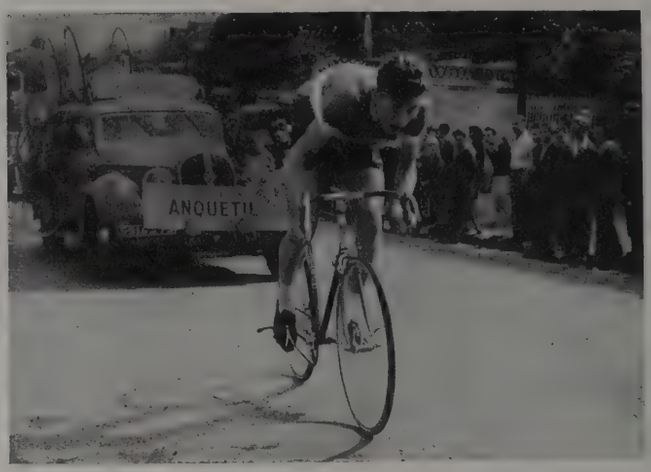
CAP D'AIL, 26 SEPTEMBRE. En vacances sur la Côte d'Azur, Sir Winston Churchill, qui se voyait attribuer quelques jours plus tard le prix Nobel de littérature pour 1953, s'entretient cordialement durant près d'une heure avec M. Martinaud-Deplat, ministre de l'Intérieur, à la villa Capponcina.

PARIS, 26 SEPTEMBRE. A la suite d'un conflit d'ordre administratif, Marie Bell et Jean Chevrier — que l'on voit converser avec Pierre Descaves, à la Comédie-Française, avant les incidents — cessent de répéter « les Noces de Deuil », de Philippe Hériat, et sont remplacés dans leurs rôles.



MADRID, 26 SEPTEMBRE. M. James Dunn, ambassadeur des U. S. A. (à g.), et M. Martin Artajo (en face), ministre des Affaires étrangères, signent trois accords, qui, apportant à l'Espagne l'assistance économique et militaire des Etats-Unis, l'associent pratiquement à la défense occidentale.

TUNIS, 26 SEPTEMBRE. Prenant possession de son poste de résident général, M. Pierre Voizard (assis à gauche) rend, au palais beylical de Carthage, sa première visite officielle à S. E. le bey Sidi Lamine, qui a accueilli avec une cordialité fort remarquée le nouveau représentant de la France.



PARIS, 27 SEPTEMBRE. Une étoile nouvelle se lève au firmament du cyclisme routier avec un « moins de vingt ans », le jeune Normand Anquetil, lequel triomphe aisément de ses 14 concurrents du Grand Prix des Nations en parcourant 140 kilomètres à la moyenne horaire de 39 km. 630.

PARIS, 28 SEPTEMBRE. Inaugurant une série de voyages officiels dans les capitales de l'Europe occidentale, le chancelier d'Autriche, M. Julius Raab, qui va être durant deux jours l'hôte du gouvernement français, s'entretient familièrement avec le président Vincent Auriol en quittant l'Elysée.

ARCTIQUE, 29 SEPTEMBRE. La région du Pôle est un terrain idoine à la guerre froide, ainsi que le montre cette photographie prise d'avion par les « hush hush », l'équipe américaine partie en mission secrète pour y effectuer des recherches nucléaires et expérimenter de nouvelles armes.

RABAT, 1er OCTOBRE. Une ère de collaboration confiante et utile s'est ouverte entre les autorités chérifiennes et les services de la Résidence. Ci-dessus, le Conseil des vizirs et des directeurs, réuni au Palais du sultan, se préoccupe des solutions à apporter aux problèmes d'intérêt général.

ANKARA, 1er OCTOBRE. Le bref séjour en Turquie de MM. Laniel et Bidault, que l'on voit devant le tombeau provisoire d'Ataturk, a permis de constater l'identité de vues entre les deux pays sur le plan politique et fait augurer une amélioration des relations économiques franco-turques.

NEW-YORK, 2 OCTOBRE. Le « Liberté » appareille par ses propres moyens sous les regards des dockers, dont la grève a paralysé les ports américains atlantiques, amenant le président Eisenhower à faire jouer la loi Taft-Hartley, qui interdit l'arrêt du travail avant un délai de quatre-vingts jours.

BERLIN, 3 OCTOBRE. Plus d'un million de Berlinois assistent aux obsèques de leur « bourgmestre régnant », Ernst Reuter, mort d'une embolie. Très populaire, cet ancien communiste devenu un leader de la social-démocratie d'Allemagne occidentale administrait Berlin-Ouest avec autorité depuis 1947.

LILLE, 3 OCTOBRE. En présence de MM. André Marie, Coste-Floret et Christiaens est inaugurée la plus vaste « Cité hospitalière » d'Europe. Commencée en 1935, elle abrite 1.500 lits et occupera 30 professeurs, 1.300 assistants, internes, externes, stagiaires, religieuses et infirmières.

DUBLIN, 4 OCTOBRE. En vue de se qualifier pour la finale de la Coupe du monde de football, la France et l'Eire se rencontrent devant 40.000 spectateurs. Avant le match, que les Français vont gagner par 5 buts à 3, les deux capitaines, R. Marche (3) et Farrell, se serrent la main.

PARIS, 5 OCTOBRE. Décorés la veille au Havre, le commandant Garrigue et les marins de l' « Ile-de-France » qui, en pleine tempête, arrachèrent à la mort les naufragés du « Greenville » sont reçus à l'Elysée par le président de la République, qui exalte cet admirable exemple de solidarité.

SAINT-CLOUD, 7 octobre. Devant un public très nombreux, une équipe professionnelle américaine de golf qui venait de disputer en Grande-Bretagne la « Ryder Cup » a rencontré une sélection de joueurs professionnels européens. Les Américains ont enlevé le match par 12 points à 3.

KANSAS CITY, 9 OCTOBRE. Les camarades du petit Bobby Greenlease, assassiné avant même que la rançon exigée des parents fût parvenue à l'affreux couple qui l'avait kidnappé, assistent en pleurs et mains jointes aux funérailles de la malheureuse victime de ce crime monstrueux.

GEORGETOWN, 9 OCTOBRE. Les premiers contingents anglais débarquent d'avion à Atkinson Field pour être dirigés en camion sur la capitale de la Guyane britannique, où le premier ministre Cheddi Jagan et sa femme Janet, née en Amérique, s'efforcent d'instaurer un régime communiste.

CHRISTCHURCH, 11 OCTOBRE. Si la « course du siècle », Londres-Nouvelle-Zélande, est revenue au lieutenant Burton, de la R. A. F., avec 23 h. 52', un avion hollandais a gagné la catégorie transports, effectuant le trajet en 49 h. 57' avec ses 74 passagers, que l'on voit embarquant à Londres.

BELGRADE, 11 OCTOBRE. La décision brusquement prise par les Anglo-Américains d'évacuer la zone A de Trieste et d'en laisser le contrôle à l'Italie soulève une vive émotion à Belgrade, où, après un véhément discours du maréchal Tito, les manifestations anti-italiennes se succèdent.

BOURGES, 12 OCTOBRE. Dans les départements du Centre, les Comités d'action paysanne font établir des barrages routiers, tel celui-ci dressé sur la R. N. 140. Mais après les mesures prises pour porter remède aux difficultés agricoles cette journée de revendications se passe calmement.

LE BOURGET, 13 OCTOBRE. Arrivé de Téhéran par avion, le nouvel ambassadeur d'Iran en France, S. E. M. Mohsen Rais, ancien ministre des Affaires étrangères, qu'accompagnent sa femme et son fils, va prendre son poste à Paris, où il représenta déjà l'Iran comme ministre en 1941.

STRASBOURG, CAPITALE EUROPÉENNE DE LA RECHERCHE CHIRURGICALE

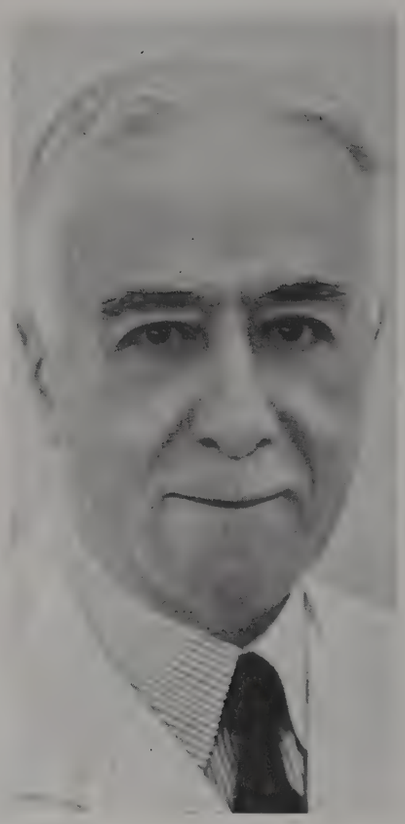
LE PROFESSEUR LERICHE vient de terminer une opération délicate. Il a remplacé la traditionnelle tenue blanche en usage dans les salles d'opération par la blouse et la calotte bleues. C'est le grand savant Alexis Carrel qui préconisa le premier l'abandon du blanc, les praticiens s'accommodant mieux d'une lumière concentrée sur le champ opératoire que d'une lumière diffuse.

LE LABORATOIRE RAYMOND-POINCARÉ

DÛ A L'INITIATIVE DES PROFESSEURS LERICHE ET PAUTRIER FORMERA DE NOMBREUX CHERCHEURS ET PRATICIENS

PAR RENÉ DELANGE

PROMU politiquement au rang de capitale de la Communauté Europe, Strasbourg est en passe de devenir le grand centre européen de la chirurgie expérimentale, comme ce fut déjà le cas entre 1930 et 1935 lorsque dix-neuf chirurgiens étrangers connus y faisaient de la recherche sous le contrôle du professeur Leriche. Cet honneur, Strasbourg le doit à la création d'une œuvre remarquable, le Centre de recherches chirurgicales, dont le même professeur Leriche, ce grand Français qu'admire l'univers entier, fut l'inspirateur et dont le professeur Pautrier a été l'inlassable artisan. A une époque où la médecine vit une immense révolution dans les idées et dans les méthodes, où les concepts de la vie se modifient et où les dogmes les mieux établis semblent être remis en question, il n'est pas douteux que le laboratoire Raymond-Poincaré, inauguré le 16 octobre par le ministre de la Santé publique, soit appelé à jouer un rôle considérable dans l'évolution de la science. Il est aussi bien, sinon mieux équipé, au dire des techniciens, que les meilleurs laboratoires américains. En tout cas il n'existe pas d'établissement en Europe qui puisse, même de loin, lui être comparé.



LE PROFESSEUR PAUTRIER, dont l'inlassable ténacité a permis de réunir les 110 millions nécessaires à l'édification et à l'aménagement du laboratoire Raymond-Poincaré. Ci-dessus, une partie de la sobre et claire façade des bâtiments dus à Jean Walter, grand spécialiste de l'architecture hospitalière.

LE bâtiment, dont les plans sont l'œuvre de l'architecte Jean Walter, à qui l'on doit l'hôpital Beaujon et la nouvelle Faculté de médecine de Lille, dresse sa silhouette élégante et rose dans le magnifique parc des hospices de Strasbourg, à proximité des cliniques chirurgicales, en bordure du mur qui longe le canal.

Il comprend un sous-sol où une extraordinaire machinerie, comparable à celle d'un sous-marin, est destinée au fonctionnement des nombreux appareils installés dans les salles de travail.

Deux services complets de recherches sont entièrement équipés, l'un au rez-de-chaussée, l'autre au premier étage. Celui du rez-de-chaussée, appelé « laboratoire L.-M.-Pautrier », avec le médaillon en bronze de celui qui fut le réalisateur du projet, est dirigé par le professeur Alfred Weiss. Celui du premier étage, le « laboratoire René-Leriche », avec le médaillon du savant, a comme « patron » le professeur René Fontaine.

Un deuxième étage mansardé, mais avec de larges fenêtres, s'étend, non cloisonné, sous le toit. Il permettra ultérieurement, lorsque le besoin s'en fera sentir, de procéder à des agrandissements des deux services, avec escalier et monte-charge.

Chaque service contient :

a) **Un centre de chirurgie expérimentale.** — En effet, toutes les nouvelles opérations doivent être répétées minutieusement sur l'animal avant d'être tentées sur l'homme. Ce centre contient donc un bloc opératoire et un chenil pour hospitaliser les animaux en observation qui sont l'objet de soins semblables à ceux donnés aux êtres humains ;

b) **Toute une série de laboratoires.** — Ceux-ci ont pour but d'étudier les réactions physiques, chimiques, hormonales des malades avant l'opération, de façon à leur permettre de supporter avec le « choc » minimum interventions et anesthésies, dont certaines durent plusieurs heures.

Ces laboratoires servent en outre à régler le détail des soins pré, inter et post-opératoires, condition essentielle du succès des interventions.

LE PROFESSEUR LERICHE nous parle de la recherche chirurgicale.

« Nous manquons de laboratoires et ceux que nous possédons sont d'une indigence inexplicable. »

C'EST au maître qui créa par la parole (« verba manent ! ») le laboratoire Raymond-Poincaré que nous avons demandé de nous parler des problèmes de la recherche chirurgicale. Ses déclarations sont d'un intérêt passionnant et d'une profonde résonance intellectuelle et sensible.

« Quel que soit le chapitre de pathologie chirurgicale que l'on aborde, nous a-t-il dit, sauf pour certains états

LE LABORATOIRE DE STRASBOURG

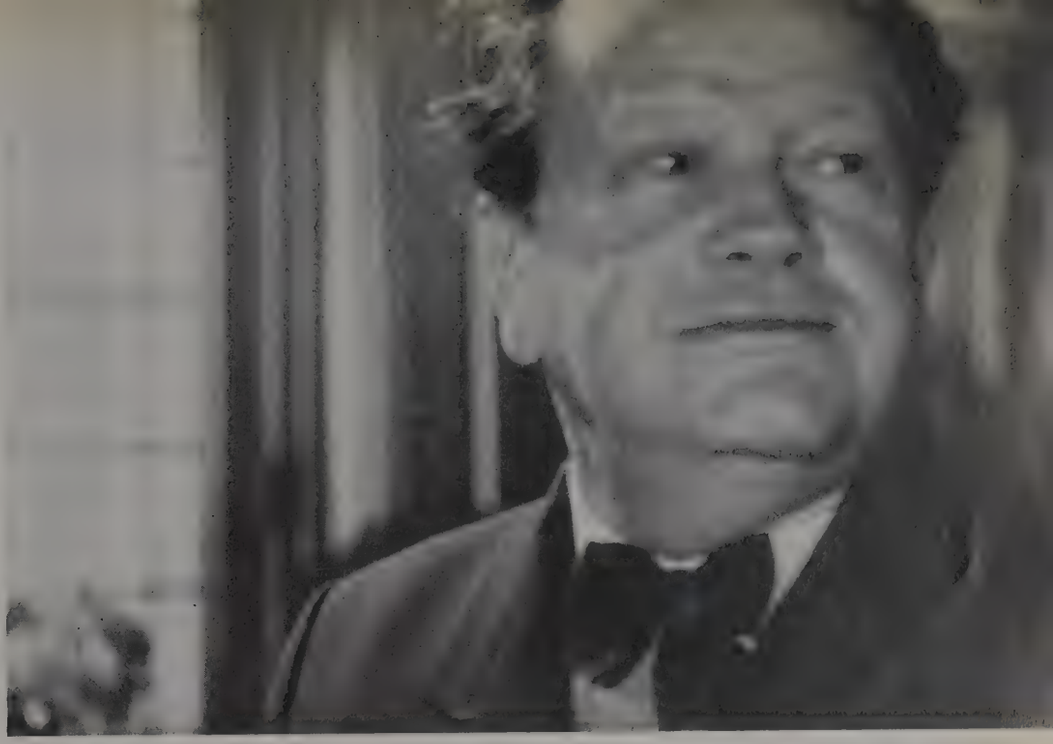
IL est bien difficile de dire ce à quoi va se consacrer le nouveau laboratoire, les recherches subissant toujours la loi de l'actualité ou créant celle-ci. Nul ne peut savoir ce qu'il sera nécessaire d'entreprendre demain. Mais il y a toujours une continuité dans la pensée de celui qui travaille et une orientation de prédilection.

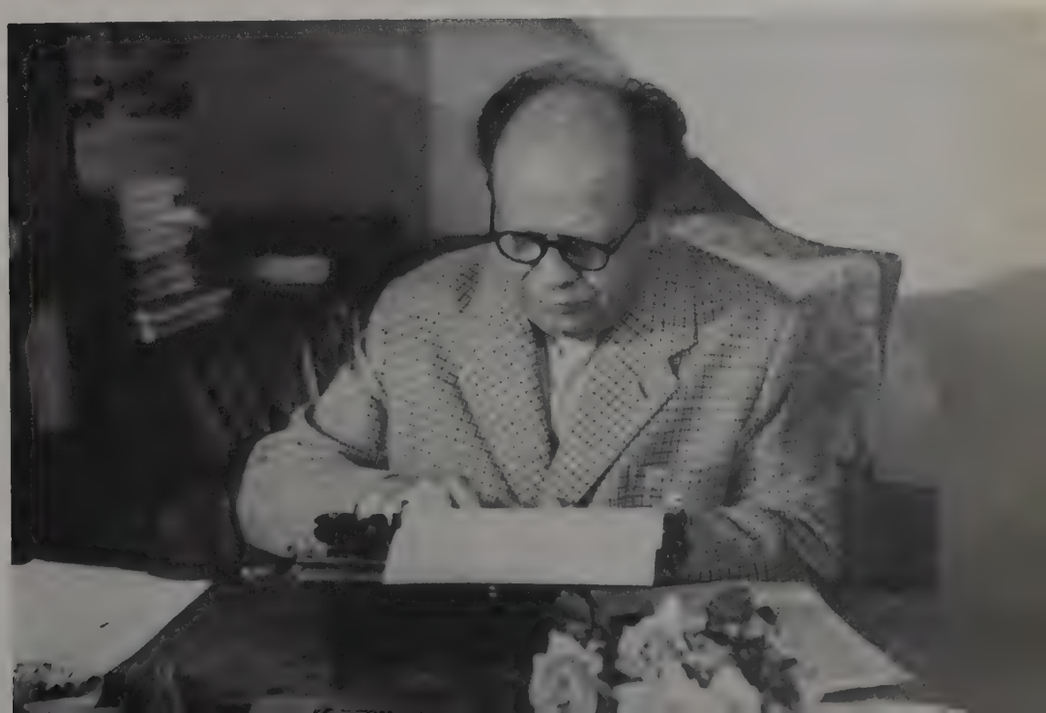
Le professeur Alfred Weiss continuera vraisemblablement ses travaux sur la chirurgie pulmonaire et les moyens d'exploration du poumon et du cœur — notamment sur le dépistage histologique précoce des cancers du poumon — sur les troubles du métabolisme hydrique et ionique dans l'occlusion intestinale.

Le professeur René Fontaine a, dans ces dernières années, conduit à bien de multiples recherches sur des sujets divers : la chimie de la coagulation, de la thrombose artérielle et veineuse, l'influence des glandes endocrines sur la croissance osseuse, le métabolisme de l'os dans certaines conditions nerveuses, les greffes artérielles, le métabolisme post-opératoire et notamment l'action du magnésium sur certains électrolytes. Son long passé d'expérimentateur sur le sympathique et les artères est un garant de l'activité que va prendre le nouveau laboratoire.

Avec deux enseigneurs comme Weiss et Fontaine, le laboratoire Raymond-Poincaré, merveilleusement équipé et aménagé, est en bonnes mains.

René LERICHE,
de l'Académie des sciences.





Quelques images du film inédit de René Lucot : « René Leriche, chirurgien de la douleur ».

LES HOSPICES DE STRASBOURG

Notre page en couleurs représente la partie la plus ancienne des vastes bâtiments hospitaliers, avec leur toiture pittoresque à plusieurs étages de mansardes et, au premier plan, un vestige du vieux mur qui, au XIV^e^ siècle, ceinturait la grande cité alsacienne. C'est dans le parc des Hospices qu'a été érigé le laboratoire Raymond-Poincaré.

d'infection et pour quelques rares questions toutes neuves, dès que l'on veut comprendre pourquoi les choses sont comme elles sont, dès que l'on cherche à saisir les rapports secrets des maladies, les livres ne nous donnent guère que des explications superficielles, parfois puériles, derrière lesquelles souvent le mystère demeure. Autant notre clinique est d'excellente qualité, autant est pauvre notre connaissance des moyens par quoi se réalisent les maladies.

» Sans doute un grand effort a été tenté depuis des années pour changer cet état de choses. Un peu partout dans le monde, des chirurgiens sont devenus expérimentateurs pour essayer de résoudre par eux-mêmes les problèmes de pathologie qui les intéressaient.

» Dans notre pays on a peu participé à cette besogne analytique.

— Pour quelles raisons ?

— Parce que nous sommes généralement restés presque uniquement des hommes d'action. Notre œuvre pathologique demeure pour cela à peu près exclusivement clinique. Nous nous contentons souvent, trop souvent, d'introduire dans nos connaissances des conclusions de longues études expérimentales faites ailleurs. Nous travaillons en somme comme dans le passé, comme avant Claude Bernard. Et notre contribution à la physiologie pathologique demeure insuffisante pour un pays qui, cependant, travaille beaucoup et a l'ambition légitime de guider pour une part le mouvement des esprits médicaux.

» Cela doit cesser. Quand on n'est pas stérile on n'adopte pas les enfants des autres. Nous devons dans l'avenir élever nos propres enfants. Pour ce qui est du domaine chirurgical, nous avons à examiner si nous n'avons pas quelque chose à changer à nos modes de travail, s'il ne faut pas modifier les conditions mêmes de notre éducation.

— Cela présuppose une réforme des études médicales dont il est question depuis si longtemps, avec le mandarinat, le concours et le bachotage qui stérilisent souvent les esprits les plus doués.

— Il faudra bien en arriver là le plus tôt possible, mais ceci est une autre histoire.

» Aujourd'hui nous nous trouvons devant une heure critique du destin de la chirurgie française. Si nous ne comprenons pas que pour redevenir ce que nous avons été, c'est-à-dire des enseigneurs du monde, il ne nous suffit plus d'être de bons cliniciens, de brillants opérateurs et de discourir avec clarté, nous perdrons notre place au soleil. Dans tous les coins du monde aujourd'hui il y a de magnifiques chirurgiens. Partout il y a des remueurs d'idées. Partout il y a des maîtres au sens noble du mot. Nous avons certes la joie légitime de pouvoir dire que nous avons parfois contribué à les former. Mais ceci, c'est du passé. Ils sont maintenant eux-mêmes. Notre héritage est dispersé.

» Notre excuse est que nous manquons de laboratoires, et que ceux que nous possédons sont, la plupart du temps, d'une indigence inexplicable.

» Aussi ai-je la conviction que le merveilleux outil qu'est le laboratoire de Strasbourg, sous l'impulsion des animateurs et des maîtres que sont René Fontaine et Alfred Weiss, va nous permettre de retrouver ce qui fut naguère une des raisons de notre prestige, que possèdent encore, trop peu nombreux, quelques-uns de nos chirurgiens de classe internationale.

— Comment pensez-vous que l'on puisse ajouter de nouvelles pages à ce qui fut une des plus grandes histoires chirurgicales du monde ?

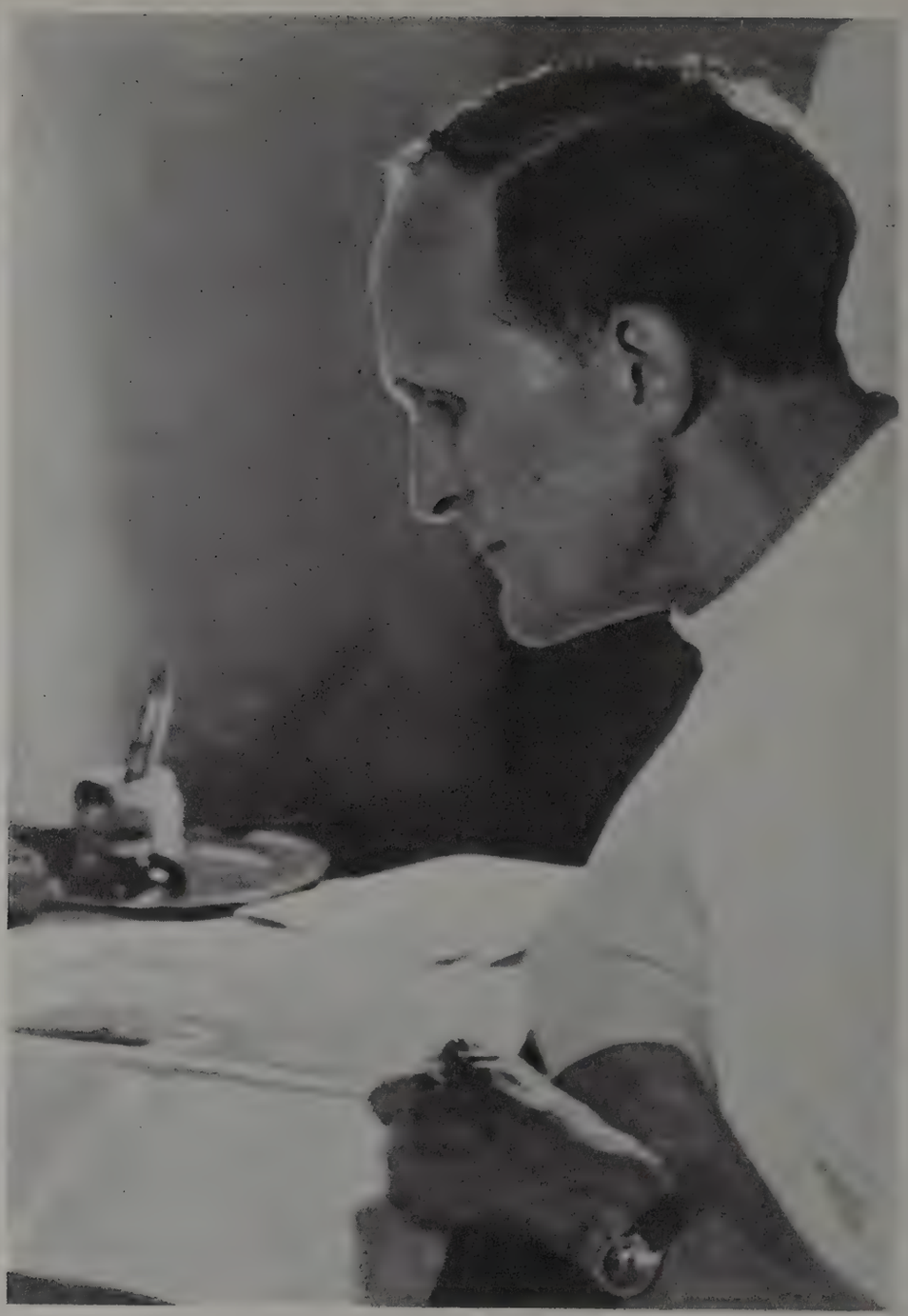
— En nous renouvelant sans rien sacrifier de ce qui fut notre vertu propre dans le passé. Sans doute la chirurgie, art professionnel, vit d'abord de l'observation anatomoclinique. Des progrès chirurgicaux naîtront toujours de la patiente observation des malades. Mais, à côté de sa besogne samaritaine, la chirurgie d'aujourd'hui aspire partout à la connaissance par la connaissance. Elle veut savoir. Elle veut comprendre. Elle a le désir d'aller au delà de ses gestes coutumiers, dont la répétition quotidienne a quelque monotonie. Elle voit ses limites. Elle connaît ses échecs. Elle pressent ses erreurs. Elle souffre de ses insuffisances. Lasse de se heurter à des inconnues et de laisser souffrir tant de malheureux qui ont foi en elle, elle aspire à des horizons nouveaux. Elle souhaite des idées neuves qui aient valeur de fécondité pour enrichir ses moyens de traitements.

» Mais des idées neuves ne surgissent pas un matin dans des vies harcelées par un surmenage professionnel incessant. Elles ne naissent guère que d'une méditation soutenue, fertilisée par un travail qui ressortit à la recherche pure et désintéressée.

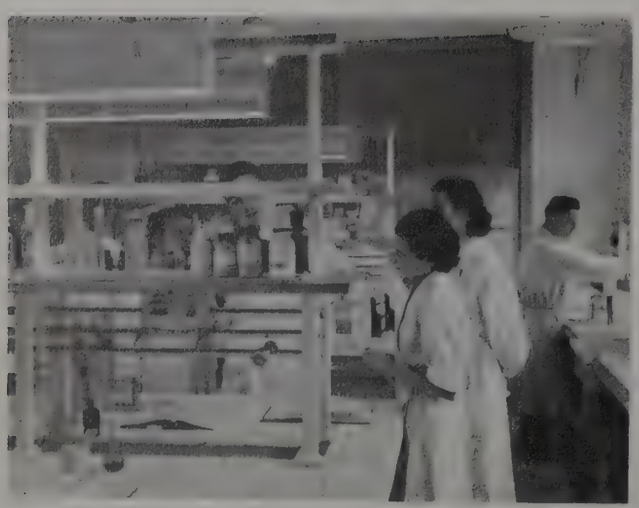
» L'intuition doit jouer elle aussi un rôle important en médecine. Comment ne pas rappeler l'illumination qu'eut Charles Nicolle sur les marches de l'hôpital Sadiki, à Tunis, lorsqu'il comprit soudain le rôle du pou dans la propagation du typhus en voyant, d'une part, les contaminations incessantes aux portes de l'hôpital et, d'autre part, l'immunité totale du personnel soignant ?

» Une intuition de cet ordre montre le génie d'un homme. Elle est la conclusion soudaine du travail de l'esprit transformant le fait brut en fait scientifique, « la » fin d'un dialogue entre l'esprit et la » nature », disait Bergson. »

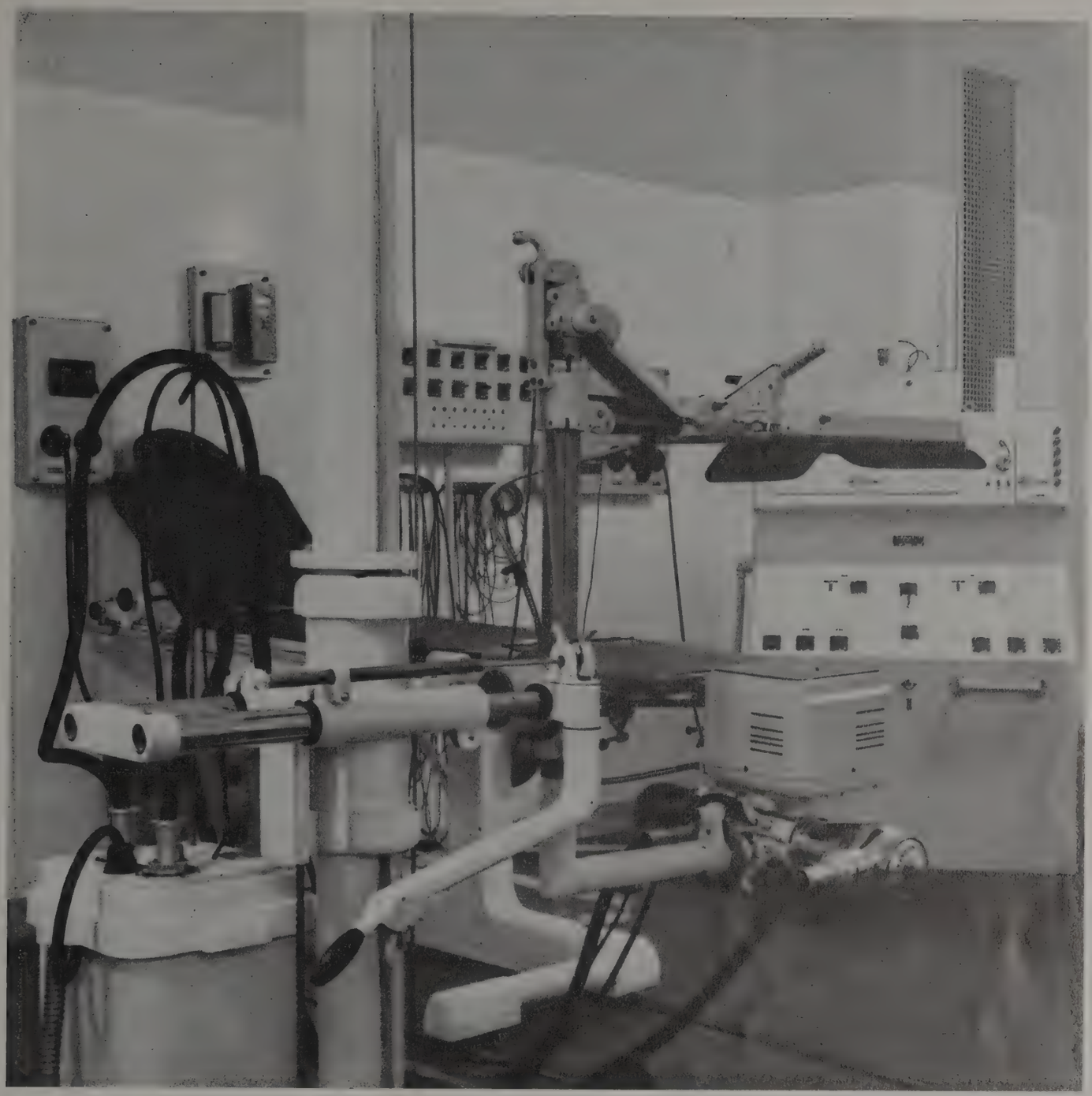
TOUT à l'heure, poursuit le maître, je vous parlais de recherche pure : recherche pure ne veut pas dire recherche hors de la médecine et hors de l'homme. On commet souvent, dans certains milieux de la médecine, l'erreur de



LE PROFESSEUR ALFRED WEISS, qui dirige le « laboratoire Pautrier », y continuera notamment ses travaux sur la chirurgie pulmonaire et sur les moyens d'exploration du poumon et du cœur.



LE GRAND LABORATOIRE, où les internes et les laborantines du professeur Alfred Weiss seront tout à fait à l'aise pour pratiquer les manipulations chimiques.



LA SALLE A TEMPERATURE CONSTANTE, dont on voit ci-dessus un angle avec l'appareil de radiographie et, au premier plan, le grand électrocardiographe.

UN DISPOSITIF DE SECURITE (ci-contre), fixé au-dessus d'une porte dans toutes les pièces où peut exister un danger d'incendie ou d'explosion, permet une intervention immédiate.

LE PROFESSEUR RENE FONTAINE, que l'on voit (à gauche sur la photographie ci-dessus) avec ses chefs de laboratoire, ses internes et ses laborantines, est l'un des disciples préférés du professeur Leriche. Chercheur passionné, il a un long passé d'expérimentateur sur le sympathique et les artères.

croire qu'il n'y a de travail de haute tenue que là où tout se passe loin de l'homme et de ses nécessités. J'appelle recherche pure celle qui n'est pas le fruit du hasard clinique, mais le résultat ordonné d'une méditation intellectuelle sur un problème de portée générale sans visée pratique immédiate. Elle peut se faire aussi bien avec l'homme qu'avec des animaux, car, dans la recherche, c'est l'esprit seul qui fait la valeur du travail, et pour celui que nous avons à entreprendre c'est l'homme qui est le point de départ et la fin.

» La chirurgie française ne peut plus à l'heure actuelle se contenter de publier des observations cliniques, de perfectionner des détails de techniques, menue monnaie de nos gestes quotidiens, d'écrire ces revues critiques d'information qui ont séduit notre jeunesse éprise de clarté et amoureuse de logique. Certes, aucune école chirurgicale au monde ne peut se passer de ce travail journalier qui alimente nos pensées. Mais il y a quelque chose de plus constructif à faire au point de vue où je me place. N'est constructif que ce qui apporte des matériaux nouveaux à nos esprits, que ce qui touche à la création.

» Nous devons être de ceux qui offriront aux chirurgiens de demain une renaissance intellectuelle. Dans toute discipline scientifique ne sont pôles positifs que ceux qui savent forger des thèmes inédits et obligent tout le monde à penser d'après leurs propres catégories. Ils sont discutés, mais on les suit. La jeunesse, qui a l'instinct du vrai, va d'emblée, avec sa fraîcheur d'intelligence, à ceux qui, dans la fécondité spontanée de leur esprit, ouvrent des sillons inexplorés.

» J'ai la plus grande confiance en Fontaine et Weiss, qui vont diriger les laboratoires de Strasbourg et qui ont déjà conduit à bien de multiples travaux sur des sujets variés. Et l'on peut dire que Pautrier, réputé comme dermatologue, aura bien mérité de toute la chirurgie française.

— Voulez-vous me permettre une réflexion : toute recherche est, en quelque sorte, une manifestation de non-conformisme puisqu'elle a pour but de renverser des idoles anciennes et trouve ligués contre elle tous les esprits orthodoxes ?

— Elle exige en même temps un certain dédain des choses matérielles...

» Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel de la chirurgie, le moment est favorable à l'essor de recherches neuves. Nous pressentons que les maladies ne sont pas ce que nous avons cru. Les méthodes que nous employons sont trop uniformément mutilantes. Il est probable qu'un jour viendra où elles seront sévèrement jugées. Nous devons travailler à avancer le jour d'une meilleure thérapeutique. Pour cela il nous faut reconstruire sur des données tenant compte des ressorts mêmes de la vie, n'utilisant la mort que pour comprendre la vie, la pathologie en effet ne se fait en nous que comme la vie même.

» Comme nous avons reçu au berceau le goût d'une certaine construction dorique, comme nous avons au fond de nous-mêmes la passion de l'ordre dans l'esprit, je crois que c'est à nous qu'il appartiendra de bâtir, comme l'ont fait autrefois Bichat et Laënnec, et cela grâce au laboratoire Henri-Poincaré, où tous ceux qu'attire la recherche viendront explorer la chirurgie de demain. »

La conversation continua pendant quelques minutes encore, non sur la recherche pure, mais sur la recherche au lit du malade, tendant, par l'observation et avec l'aide de moyens purement cliniques, à trouver la solution d'une difficulté. Cette recherche est de tous les jours et de tous les temps, elle a été le grand œuvre des médecins.

« Ce n'est pas une recherche mineure » nous dit notre interlocuteur.

Et le front bombé de son visage beethovenien se penche vers sa table de travail

DANS LA SALLE D'OPERATION le professeur Fontaine va pratiquer sur un chien une intubation intratrachéenne. Les animaux, les seuls sujets traités dans ce laboratoire expérimental, sont l'objet de soins que leur envieraient bien des malades dans nombre d'hôpitaux !

NOTRE PHOTO EN COULEURS : Tout de bleu vêtu, comme ses deux assistants, le professeur Fontaine vient de procéder, sur l'aorte d'un chien, à une greffe artérielle conservée.

quand il ajoute en manière de conclusion :

« Il n'y a pas de hiérarchie dans nos efforts vers la connaissance, puisqu'il s'agit de soulager la douleur. »

LA NAISSANCE D'UNE GRANDE ŒUVRE

Comment le rêve du professeur Leriche s'est matérialisé.

EN 1947 la Société des amis de l'Université de Strasbourg élut comme président le professeur René Leriche. C'était un hommage rendu à l'enseigneur qui porta haut à travers le monde le renom de la faculté de médecine de la capitale alsacienne, en même temps que le créateur de la chirurgie physiologique sur laquelle est bâtie toute la chirurgie contemporaine et dont les premières découvertes sont nées dans un vétuste et modeste laboratoire des hospices de Strasbourg.

Le professeur Leriche, alors professeur au Collège de France, membre de l'Académie des sciences, et qui ne pouvait venir très souvent à Strasbourg, ne posa qu'une condition à son adhésion : le poste de vice-président délégué serait confié à son ami Pautrier, lequel accepta.

La Société des amis de l'Université de Strasbourg, dont le premier président fut Raymond Poincaré, avait pour objet de créer des chaires, des cours, des conférences, de subventionner les bibliothèques, de fonder pour les étudiants des prix, des foyers, des bourses d'études et de voyages. Le 26 avril 1947 le professeur Leriche fit une des quatre conférences que cette association organise chaque année pour ses membres.

Se sentant soudain en communication spirituelle avec un auditoire réceptif, il se laissa aller à dire qu'une société comme celle devant laquelle il parlait devait s'efforcer de construire des œuvres positives, tangibles, durables, au lieu de disperser ses efforts en secours multiples, utiles certes, mais se volatilisant chaque année en poussière invisible. Précisant sa pensée, il ajouta que les universités avaient besoin de certains organismes que des règles administratives trop rigides ne leur permettaient pas d'acquérir et qu'ainsi, dans le moment présent, elles manquaient des instituts de recherches exigés par les besoins de l'époque et nécessaires au rayonnement français.

Bâtissant son rêve tout en parlant, ce défricheur de tous les domaines de la chirurgie souhaita que l'Université de Strasbourg fondât un institut de recherches chirurgicales équipé pour les travaux biologiques compliqués qu'exigent à la fois les soins des malades et les problèmes demeurés sans solution.

LE maître ne pensait pas que ces mots, dits sans préméditation, expression spontanée de ce que parfois on sent flotter d'indéterminé dans une salle attentive, seraient immédiatement recueillis, qu'en peu de jours le professeur Pautrier matérialiserait son rêve et mettrait debout un projet qui, soumis au Conseil de la société, était, peu après, adopté par l'assemblée générale.

Une fois la décision prise, la grande tâche, la tâche difficile allait commencer : il fallait trouver des fonds. Alors on vit cette chose extraordinaire : le professeur Pautrier et son collègue du bureau, M. R. Debrix, qui est à la tête de la Société alsacienne de banque, se transformer en pèlerins quêteurs et parcourir la terre d'Alsace pour prêcher la croisade de la recherche scientifique et recueillir des sommes destinées à une œuvre entièrement désintéressée.

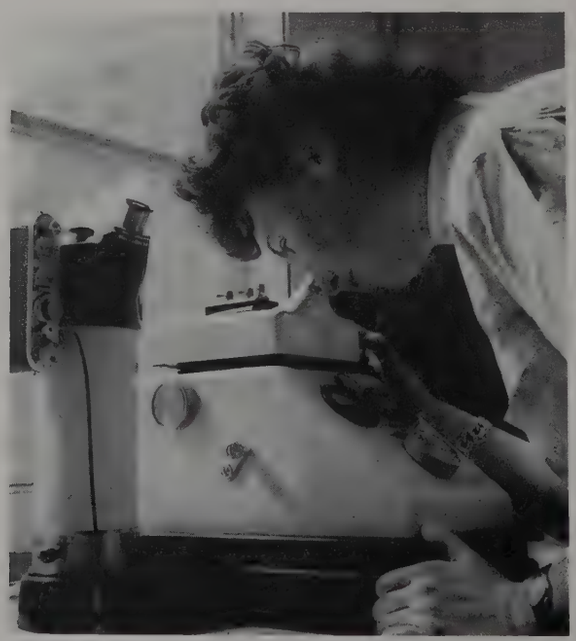
La collecte fut entreprise sous forme de parts de souscription de 10.000 francs. Les concours des banques, des sociétés industrielles et commerciales de la région furent sollicités et aussi ceux des personnalités susceptibles de s'intéresser à une œuvre d'un haut intérêt moral et intellectuel. Puis les conseils généraux du Bas-Rhin et du Haut-Rhin, les chambres de commerce, les caisses de Sécurité sociale de Strasbourg et de Paris, le Conseil d'Etat du canton de Bâle, la nonciature du Saint-Siège et le Conseil de l'Europe s'inscrivirent parmi les souscripteurs, cependant que le ministère de la Santé accordait une subvention de 5 millions.

« Est-il besoin de dire, nous a déclaré le professeur Pautrier, que cette manne ne tombait pas toute seule du ciel dans notre escarcelle, mais qu'elle récompensait de nombreuses visites ou démarches ? »

En 1948, un premier devis fut établi dont l'estimation s'élevait à 15 millions de francs. Alors commença une course contre la montre, car les devis ne cessaient de monter. En 1950 ils atteignaient 50 millions, dont 45 étaient assurés. Dès la rentrée des vacances, le Comité décida de passer à l'action et procéda à l'adjudication. Le 21 novembre le chantier fut ouvert et lorsque, le 19 mai 1951, la pose d'une première pierre fut officiellement effectuée en présence de M. Schneiter, ministre de la Santé, et de M. Pflimlin, ministre de l'Agriculture, cette cérémonie n'était que symbolique car tout le rez-de-chaussée et une partie du premier étage étaient déjà sortis du sol.

Dans le courant de l'été 1953 le bâtiment était achevé, les services, complètement aménagés avec les installations les plus modernes et les appareils les plus perfectionnés qui existent à l'heure actuelle. Mais le coût de la dépense était de 100 millions, dont 10 restaient à trouver. L'Etat n'avait donné au total que 11 millions. Il a donc fallu réunir 89 millions de souscriptions privées, ce qui constitue une aventure fertile en incidents, et même en dangers.

Mais sur la terre d'Alsace on a l'habitude de triompher de tous les dangers !



DES INSTRUMENTS perfectionnés sont utilisés, tel cet appareil de micro-électrophorèse qui permet de déceler les symptômes de différentes maladies de la circulation sanguine.

LA CORÉE

BANC D'ESSAI POUR LA SÉCURITÉ COLLECTIVE

★

L'armistice précaire conduit-il à la paix ou à un durcissement ?

★

AVEC LEUR PRÉSIDENT SYNGMAN RHEE, LES CORÉENS DU SUD EN VEULENT AUX U.S.A. D'AVOIR LAISSÉ LA CHINE ROUGE SUR LE TRENTE-HUITIÈME PARALLÈLE

par notre envoyé spécial PAUL MOUSSET

SIGNÉE le 27 juillet dernier à Pan Mun Jom, la convention d'armistice avait éveillé à travers le monde une grande espérance. Outre que le « Cessez le feu » mettait fin à une longue guerre, que rendait plus atroce encore la puissance de feu des nouvelles armes utilisées, on entrevoyait là l'amorce possible d'un règlement général des hostilités extrême-orientales dans lequel la France est directement intéressée.

C'était, enfin, un sérieux banc d'essai pour le principe de cette sécurité collective qui a joué pour la première fois en Corée et dont la faillite, avant guerre, devait sonner le glas de la Société des Nations. L'Organisation des Nations Unies traversera-t-elle plus heureusement l'épreuve ? On se prend à en douter étant donné les multiples obstacles qui se dressent devant la paix. Non seulement la préparation de la Conférence politique chargée d'en régler les préliminaires est en difficultés, mais la fièvre monte au « village de la paix », où la confuse et byzantine querelle autour des vingt-trois mille prisonniers sino-coréens réfractaires au rapatriement menace de rallumer l'incendie.

En se prolongeant, l'armistice tend ainsi à devenir un état de fait, avec tous les dangers que représentent le voisinage des adversaires sur le 38e parallèle et le durcissement visible des Sino-Coréens qui, loin de rester l'arme au pied, installent fiévreusement en Corée du Nord de nouvelles bases militaires et aériennes.

Même dans le cas où la conférence se réunirait un jour, quelles sont, étant donné l'actuelle tension des esprits, ses chances d'aboutir ? Et, dans l'hypothèse d'une rupture, quelles seraient les conséquences d'une pareille déception ?

Dans l'article ci-dessous, Paul Mousset, notre envoyé spécial en Extrême-Orient, nous brosse un tableau vécu — et assez pessimiste — du malaise qui règne actuellement chez les Coréens, que l'armistice a laissés sceptiques, et de l'énigmatique figure de Syngman Rhee, dont la tyrannique autorité n'est pas sans compliquer encore la difficile tâche des négociateurs de l'O. N. U.

Séoul...

LES deux grands hommes de 1953 ? M. Mossadegh pour l'Ouest, le président Syngman Rhee pour l'Est. Ainsi se prononçait, voilà quelques semaines, l'un des plus importants quotidiens nippons. Opinion que partagent, du reste, jusqu'à un certain point, en ce qui concerne M. Syngman Rhee, beaucoup d'Américains d'Extrême-Orient. D'autres, il est vrai, voient la chose de façon différente et font leur la parole de cet ironiste chinois : « Les Etats-Unis ont jugé bon de s'encombrer de trois concubines : Japon, Corée, Chine nationaliste. Elles leur donnent peu de satisfaction et leur coûtent fort cher. Mais si toutes trois tâchent de tirer d'eux le maximum, seule la Corée leur fait, par la voix de M. Syngman Rhee, d'affreuses scènes de ménage... »

Que la boutade contienne une part de vérité, c'est indéniable. Que la situation se soit compliquée en Corée au point d'inspirer des inquiétudes, chacun le sait, ou le sent, même en Europe. Mais, avant d'aborder le fond du problème, quelques mots sur la Corée de 1953, telle qu'elle m'apparut à l'aube d'une troisième enquête accomplie en trois années dans ces régions.

AU-DESSUS DE LA CORÉE EN FLEUR

L'ÉTÉ battait son plein. Une Corée inattendue se révélait toute verte. Non que la végétation maigrelette du Sud parvînt à recouvrir entièrement les montagnes. De longues plaques de terrain, sur lesquelles les broussailles n'arrivaient point à mordre, parsemaient leurs flancs, plaques d'un rose ocré quand les montagnes étaient de sable, d'un bleu violet là où régnait le granit.

Mais quel soulagement ! les vallées disparaissaient sous le tapis vert émeraude des rizières. Des torrents bouillonnaient, des fleuves paressaient dans les plaines. Des fumées montaient de villages qui semblaient heureux. Si l'hélicoptère d'où je contemplais ce paysage n'avait été militaire, on se fût cru en temps de paix. Mais, de même que la mobilisation n'est point la guerre, un armistice (et M. Syngman Rhee se charge, quotidiennement, de le rappeler à son peuple) n'est pas la paix. Les campagnes ne s'en égayaient pas moins de larges fleurs jaunes, bleues, pourpres. Vêtus de blanc, des paysans, des femmes aux costumes éclatants se mouvaient dans leurs champs avec un calme que ne troublait pas le teuf-teuf de notre appareil. Rien de tel qu'un survol à basse altitude pour deviner le caractère d'une race. Les Coréens restaient, plus que jamais, semblables à eux-mêmes : robustes, acharnés sans hâte inutile à leur tâche. N'ayant auparavant connu de la Corée que froid, glace et neige, je m'émerveillais à ce nouveau spectacle, rudement coloré, qui me rappelait les descriptions d'écrivains que, en toute méconnaissance de l'été coréen, j'avais taxés d'imagination poétique.

Un, deux avions succédèrent à l'hélicoptère. On atteignit, on franchit le 38e parallèle. Puis, jalonnée de petites bornes blanches, la zone démilitarisée s'étendit devant nous. Là, anéantis par les combats, par le feu de l'artillerie, villages, maisons au toit de chaume n'avaient point resurgi. Pas plus d'habitations que de civils. En revanche, des militaires, nombreux, se fortifiaient sur des positions nouvelles.

L'impression s'affirmait donc, étrange, d'un pays relevé de ses ruines. Généralisation trop rapide, mais concevable pour qui gardait le souvenir des destructions de naguère. Verdure, rizières jetaient d'ailleurs un voile sur bien des blessures. Pourtant, de façon certaine, entre Pusan et les abords du 38e parallèle, la vie reprenait parmi les rescapés du terrible exode de 1951 et de ses suites. Dans tous les villages des gens s'affairaient à la construction de demeures. L'érection de celles-ci, je m'en rendis compte plus tard, tenait du prodige. En quarante-huit heures une maison jaillissait du sol, prête à recevoir ses occupants. Cela, dans la campagne.

A Séoul, autre illusion. Sous le soleil, dans la brume de chaleur dansant sur la ville de l'aurore au crépuscule, cette cité ravagée semblait l'être moins qu'on ne l'avait si souvent écrit. Peut-être l'animation, le grouillement d'un million d'habitants contribuaient-ils à cet optimisme. Il n'était pourtant que de déambuler par les rues pour s'apercevoir qu'à côté d'immeubles réparés — souvent avec des moyens de fortune — les destructions majeures subsistaient et que, dans l'ensemble, à l'exception de quelques quartiers préservés par miracle, Séoul continuait à offrir une image désolée.

Une amélioration sur les conditions de vie de l'année dernière n'en était pourtant pas moins évidente, même dans la capitale. Le changement le plus frappant se discernait dans le physique des Coréens, dans leur allure, leur démarche. Ces gens, depuis quelques mois, mangeaient-ils donc un peu moins mal ? En ce pays qui, comme tout l'Extrême-Orient, ignore la pitié, notre pitié, disparus les malades et beaucoup de vieillards !... Les remplaçaient des cohortes, des hordes d'enfants. A en juger, du reste, par le nombre de femmes enceintes, la race ne risque guère de s'éteindre. Toutes constatations valables pour l'ensemble du territoire sudiste, dont — il convient de ne pas l'oublier — la guerre, en 1950, n'épargna rien, jusqu'au « périmètre de Pusan ».

Le nouveau venu ne pouvait toutefois se défendre d'un certain malaise. Si bien qu'il se flattât de connaître le pays, il sentait confusément que quelque chose lui échappait. Du point de vue économique, ces Coréens, ces Coréennes, toujours merveilleusement propres malgré la précarité de leurs logements et la poussière, l'effroyable poussière asiatique, dans laquelle ils se déplaçaient, semblaient, sans aucun doute, moins malheureux qu'il y a peu de temps encore. Mais que tout n'allât pas pour le mieux éclatait à l'abondance des marchés noirs, des trafics plus que louches débordant jusque sur les trottoirs et aussi à ces liasses de *whans* passées d'acheteur à vendeur, comme à la sauvette. En dépit d'apparences, toutes superficielles, la Corée se trouvait toujours fort atteinte. Une randonnée à Pusan permettait de s'en convaincre. Elle donnait au tableau sa vraie couleur. Pusan, le Marseille coréen...

L'ACHALANDAGE apparemment confortable des boutiques d'alimentation de Séoul ne doit pas faire illusion. Rares, en effet, sont les Coréens qui disposent de ressources suffisantes pour s'y approvisionner.

UN PEUPLE ENFANTIN DE MENDIANTS

Qu'on imagine un grand port, dû à l'initiative nippone, lors de l'occupation de la péninsule par le Japon. Des montagnes l'enserrent, aux sommets frangés de pins. Accrochées à ces montagnes, des maisons se tassent, se bousculent, semblent grimper les unes sur les autres. Au rebours des règles généralement observées, en particulier à Hong-Kong, les quartiers aisés avoisinent le port, les plus pauvres escaladent les crêtes. Sur les quais s'accumule, par centaines, par milliers de tonnes, le matériel fraîchement débarqué que, depuis trois ans, prodigue l'Amérique. Dans les rues, la circulation donne le vertige. Autos militaires, camions, voitures à bras, coolies surchargés de fardeaux énormes se doublent, se croisent dans une sarabande d'autant plus insensée que, pour les chauffeurs locaux, une auto semble essentiellement composée d'un accélérateur et d'un klaxon ! Ronde qui, commencée dès 4 heures du matin, ne s'interrompt que tard dans la nuit. Cependant, toute la journée s'agite une foule d'une densité incroyable, pressée ou qui veut le paraître, dans des rues prises entre des immeubles surpeuplés... à moins qu'il ne s'agisse de véritables « bidonvilles », où s'entassent depuis près de quarante mois des réfugiés du Nord, qui, par milliers, campent dans des manières de cages à poules, de clapiers fabriqués de planches, de tôles rouillées, d'épaves sans nom, dédale où mieux vaut ne pas s'aventurer. Là éclate le premier aspect réel de la misère coréenne des villes. Une misère indescriptible. Moindre pourtant qu'aux environs des quais, où abondent les enfants les plus dépenaillés (quand ils ne sont pas complètement nus), les plus sales qui se puissent imaginer. Organisés, affirme-t-on, en confréries de petits mendiants, de petits voleurs, ils appartiennent à cette plèbe enfantine qu'ont connue l'U.R.S.S., l'Italie et bien d'autres Etats. Avec eux, l'étranger doit veiller sur ses poches. Encombrant, dès la tombée de la nuit, les trottoirs, sur lesquels ils dorment — à moins que, indifférents à tout, ils ne se couchent dans le ruisseau, contre un pilier ou au milieu de la chaussée — ils n'ont pour toute possession terrestre que quelques guenilles et une boîte de conserves vide. Elle leur sert de gamelle, de sébille à aumônes... Ces enfants, dont je n'ose dire, de peur d'être accusé d'exagération, le nombre estimé probable, qui sont-ils ? Des orphelins de 1950, de petits abandonnés. La police leur fait la vie dure. Ils n'en semblent que plus nombreux. Contre leur habileté, leurs incursions, les Américains défendent leurs bâtiments, militaires et civils, de pieux tendus de fil de fer barbelé. Qu'une porte reste ouverte, qu'un garde détourne la tête, les « sciuscia » sont déjà dans la place. Rien de ce qui traîne ne leur échappe. On n'a pas le temps de se ressaisir, d'intervenir qu'ils se sont déjà enfuis avec leur butin. Certains sont souffreteux, d'une maigreur terrible (au rebours de la plupart, bien plantés). On les interroge. Aussitôt, réaction asiatique, leur visage s'illumine. Ils ne sourient pas : ils rient de toutes leurs dents. On demande : « Comment vivent-ils ? » Question à laquelle on s'entend répondre : « Comment vivent les autres ? »

LA VIE MATERIELLE D'UN COREEN ? UN MYSTERE

Comment, en effet, vivent les Coréens ? Un missionnaire français, depuis cinquante-trois ans dans le pays, m'a déclaré n'en plus rien savoir. « C'est un mystère », m'a-t-il dit. Le problème le dépassait. Un Coréen, lui, m'a fourni une explication, que je crains, que je sais vraie. Il ne me la donna pas sans réticences, mais enfin il me la donna, au cours d'un déjeuner, à Pusan, sous le toit de l'ambassade de Chine. Je m'explique : peu fortunée, pour ne pas dire à court de ressources, l'ambassade de Tchiang Kai Chek en Corée n'a pas trouvé de moyen meilleur de subsister que d'ouvrir, dans l'immeuble même de l'ambassade, un restaurant. Bref, assis en tailleur devant une table basse, nous plongions nos baguettes dans les plats, dans les bols de la

DANS LA CAMPAGNE COREENNE, où les fleuves paressent à travers la plaine, des villages anéantis par la guerre ont resurgi miraculeusement de leurs ruines.

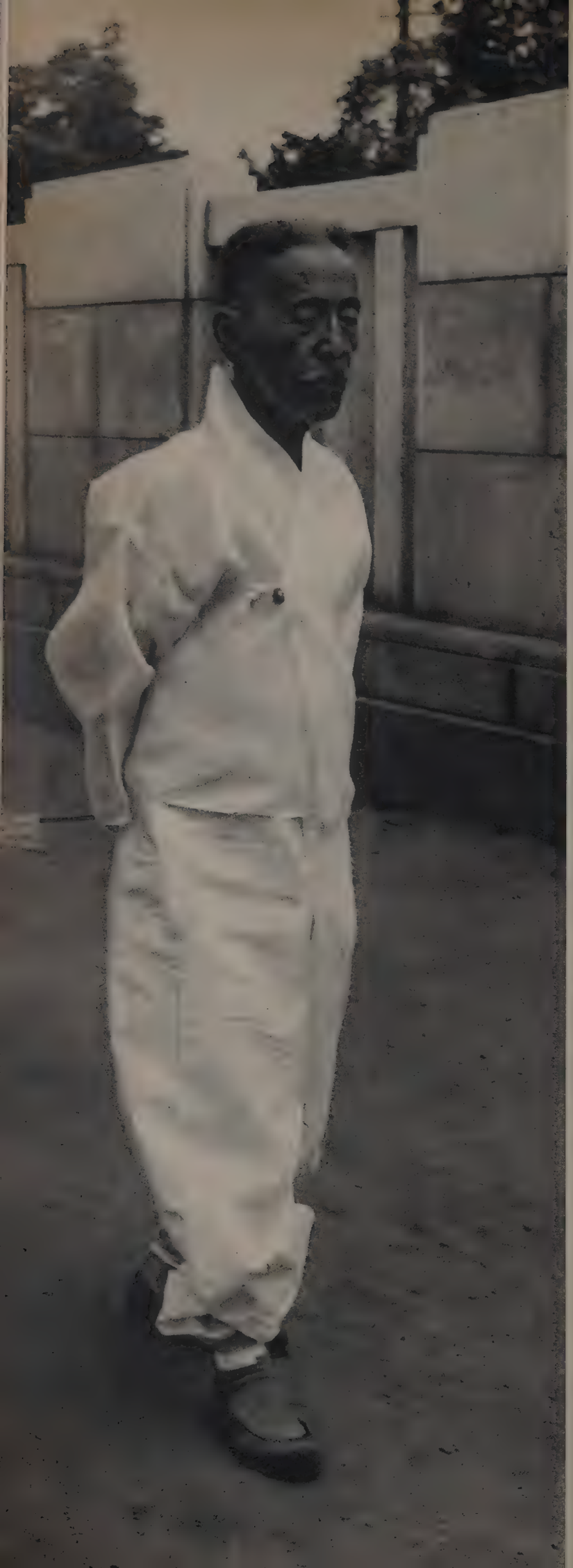
cuisine chinoise, quand, après un long silence, mon commensal avoua :

« Sans que l'ancienne distinction entre aristocrates, fonctionnaires, commerçants, paysans riches... et le reste ait disparu, la Corée ne compte plus actuellement que deux classes : celle des gens qui ont encore, ou trouvent de l'argent, et celle des autres. A la première appartiennent les rares industriels qui ont gardé intactes leurs usines, les commerçants venus de Shangaï en 1945, et qui ont profité de leurs relations avec les puissants du jour pour faire des affaires. Dans cette classe rentrent aussi, et peut-être surtout, certains fonctionnaires. Ne touchant que des salaires nominaux, ils... compensent l'impécuniosité de l'administration par des faveurs — pas gratuites ! En d'autres termes, la corruption, inconnue du temps des Japonais, fait florès. Les marchandises n'entrant en Corée que par les Nations Unies ou dûment autorisées par le gouvernement, tout se vend et tout s'achète, les licences d'importation en premier lieu. La contrebande, d'autre part, prospère. Qu'il s'agisse d'orge, de riz, de fer, de dollars attribués par le gouvernement, à peu près rien ne se fait plus selon les règles anciennes. Et nos nouveaux messieurs ont les dents longues ! Il arrive qu'une autorisation se paie jusqu'à 90 % des bénéfices escomptés du marché. En d'autres termes, du plus bas au plus haut, il faut savoir « huiler la voie ». Si

CES BARBELES, les Américains de Pusan ont été contraints de les installer pour protéger leurs baraquements contre les incursions des petits mendiants.

le Coréen ne comprend pas les règles du jeu, on s'emploie à les lui faire comprendre...

» Les gens pauvres ? l'énorme majorité. Parlons de façon concrète. Une chambre qui ne soit pas un taudis coûte à Pusan 2.000 whans par mois (180 whans au dollar depuis une réévaluation monétaire qui entraîna d'autres ruines). Or une téléphoniste coréenne employée par les Américains, et par conséquent relativement bien payée, touche un salaire mensuel de 3.500 whans. La comparaison entre ces deux chiffres indique suffisamment que « pour se maintenir à la surface » les gens sont obligés de s'entasser dans une chambre, avec toutes les conséquences qui s'ensuivent, et surtout de vivre de combinaisons « à côté », de trafics, de prostitution et, surtout, de vols. La faim explique tout aujourd'hui en Corée, chapardages et corruption entre autres choses. Sans doute y a-t-il loin de l'état présent à la famine des débuts de la guerre, où les gens, faute de riz, mangeaient une bouillie d'herbes et d'écorce. Aussi peu chère qu'elle soit, la nourriture l'est encore trop pour le pouvoir d'achat de la masse. Les paysans sont-ils du moins plus favorisés ? Oui, puisqu'ils se trouvent à la source même des produits agricoles. Non, parce qu'il leur est difficile de beaucoup dissimuler aux percepteurs d'impôts. L'armée américaine a ouvert des *Korean Sales Stores*, où elle vend à des prix dérisoires des marchandises provenant de ses surplus.



REMARQUABLEMENT PROPRES dans leur léger costume d'été en dépit de la pénétrante poussière asiatique, les Coréens semblent moins malheureux, encore que la façon dont ils assurent leur matérielle reste un mystère.

L'U. N. K. R. A. (l'administration des Nations Unies pour la remise sur pied de la Corée), qui accomplit de grandes choses, distribue du riz, des vêtements. Les petits fonctionnaires touchent, en plus de leur traitement, un peu de riz et bénéficient de quelques avantages. Efforts méritoires, mais insuffisants pour assurer une économie normale. Du reste, lors des distributions bimensuelles de riz aux réfugiés et aux miséreux — ces pauvres entre les pauvres ! — il n'est pas rare de voir la police faire main basse, sous prétexte de taxes impayées, sur la plus grosse partie de ce que vient de recevoir chacun. Aussi, j'y insiste, le vol, personnellement ou par une longue suite d'intermédiaires, est-il à l'ordre du jour. Rares sont ceux qui, n'ayant pas de relations personnelles avec des Américains (qui souvent les aident à vivre), ne sont pas contraints d'y avoir recours. En période de pointe, 30 % des marchandises débarquées dans le port disparaissent, et c'est chose prouvée que 15 % du grain donné par Eisenhower après son voyage en Corée se sont évanouis sans qu'on ait jamais su où. »

Données indéniables, auxquelles, débordés, impuissants et absorbés jusqu'en juillet par les opérations, les Américains répliquent : « Evidemment. Mais, après tout, ce riz, cet orge a été donné aux Coréens pour qu'ils le mangent. Volé ou non, il aura été consommé. Le but est donc atteint. » Quant à la réaction officielle coréenne, elle n'épouvantera que les âmes sensibles ignorant l'Asie : « Bah ! il en a toujours été ainsi. Si quelques-uns succombent, le plus grand nombre s'en tirera... »

Bilan bien sombre ? Après les événements survenus depuis trois ans en Corée, il est étonnant qu'il ne soit pas plus noir. Une amélioration sur 1952, je le répète, est d'ailleurs patente. Et si une certaine famine subsiste, la faute en est maintenant non pas au manque de nourriture, mais à une distribution anarchique, catastrophique, dont il serait vain de rechercher les responsables.

Ce progrès enregistré malgré tout, la Corée le doit, pour 99 %, à l'Amérique, par le truchement de l'U. N. K. R. A. Sans cet organisme, sans ses efforts persistants, le gouvernement coréen aurait-il renoncé au procédé facile de remplir ses caisses par l'emploi sans contrôle de la planche à billets ? C'est encore l'U. N. K. R. A. qui, ayant recensé au terme d'un travail gigantesque les ressources coréennes, a influé sur le gouvernement afin qu'il les exploitât de façon rationnelle, pour le mieux-être des habitants. C'est lui, enfin, qui s'est penché sur les douloureux problèmes d'assistance publique, de secours aux réfugiés, d'hygiène, de logement, de sécurité sociale. C'est lui, surtout, qui, avec un dévouement digne d'éloges, s'est employé à ce que durant l'hiver dernier des milliers et des milliers de Coréens ne meurussent pas de faim et de froid avant la venue du printemps.

ALLIÉS HIER, AUJOURD'HUI ETRANGERS

Alors, ne me trompais-je pas en attribuant le changement noté chez les Coréens à une existence moins dure ? Si, en partie. Car des expériences renouvelées à Séoul, à Pusan, à Pohang, à Inchon et dans des villages m'en convainquirent bien vite : ce que j'avais pris seulement pour un meilleur équilibre physique provenait aussi d'un raidissement voulu de tout l'être de la plupart des Sudistes en présence d'un Blanc. Hypothèse que confirmèrent les dires d'Américains, de Français, d'Anglais et aussi de quelques Coréens. Pourquoi l'attitude de cette population coréenne à l'égard des Occidentaux, attitude hier encore si amicale, s'était-elle brusquement modifiée, refroidie ? Pourquoi, depuis le début de l'année, et surtout depuis juillet dernier, les relations entre Coréens et membres des Nations Unies n'avaient-elles cessé de se rafraîchir ? De nouveau, je retrouvais ces masques asiatiques qui se ferment, ces regards insaisissables. (« Paris n'a pas d'yeux », se plaignaient les Allemands de l'occupation.) Aucune manifestation d'hostilité, certes, chez personne. Mais, croisant des soldats des Nations Unies, ceux de l'armée R.O.K. durcissent le pas. Les civils, eux, prennent un air lointain, indifférent. Que l'idée lui plaise ou non, le Blanc a perdu la face.

D'aucuns, même, en Corée, vont jusqu'à le juger traître à une cause commune. Indice significatif : le M. P. C. (*Military Payment Certificate*), ces dollars roses et bleus de l'occupation, réservés à l'armée des Nations Unies au Japon et en Corée, et pour la possession desquels Coréens comme Japonais ont longtemps fait des bassesses, sont, au marché noir, tombés au-dessous du cours légal. Bien mieux : le Coréen qui, d'une façon ou d'une autre, était parvenu à en détenir une certaine quantité tâche de s'en débarrasser à tout prix. « Pourquoi cela ? », ai-je demandé, faussement innocent, à un G. I. de Pusan. « Parce qu'ils croient que nous allons partir. Parce qu'ils n'ont plus confiance en nous. Les dollars verts, les vrais dollars U. S., en revanche, ah ! ceux-là ont encore cours chez eux, je vous l'assure ! »

De cette désaffection pour une monnaie hier encore prisée j'eus une preuve grâce à un autre soldat harcelé par un de ces bambins qui jamais ne se lavent, dont j'ai déjà parlé. Marchant à reculons, tenant à deux mains sa boîte de fer-blanc, il répétait comme une mélopée la même phrase implorante. A la fin, excédé, le G. I. sortit de sa poche un billet rose et bleu de 10 *cents* et une de ces barres de chocolat partout vendues dans les coopératives militaires américaines — les Coréens le savent mieux que personne — 5 *cents*. L'enfant n'hésita pas. Il allait s'emparer de la friandise quand le G. I. l'en empêcha. Fouillant de nouveau dans sa poche, il en tira quelques whans, qui, au cours légal, et surtout parallèle, valaient moins que les 10 *cents* primitifs. L'enfant se décida sur-le-champ et prit les whans. Scène inimaginable voilà six mois. Que dire alors de celle-ci, toujours à Pusan, alors que je m'apprêtais à photographier une femme qui semblait avoir connu des jours meilleurs et portait son bébé dans le dos ? Un collégien à casquette noire s'avança sur moi. Impérieux, il m'enjoignit, dans un anglais plus qu'approximatif, de rentrer mon appareil. « La Corée est un pays pauvre, me dit-il en substance. Puisque vous nous avez abandonnés en plein combat, nous n'avons que faire de votre prétendue commisération ! » Troisième exemple, enfin, à Séoul, près de l'avenue du Capitole, au cours d'une de ces manifestations où, sous couleur d'amitié coréo - américaine, M. Syngman Rhee s'exprime envers les Alliés avec une redoutable franchise. Une fois encore je m'évertuais à prendre des photographies. Mais à peine mettais-je au point l'objectif, les visages se détournaient, quand le vide ne se faisait point devant moi. La foule était dense, une de ces foules rassemblées avec une aimable persuasion par la police, sur l'ordre du gouvernement, et qui, pour employer une expression maintenant courante parmi les gens de presse, « pleure et rit au sifflet ». Bien pittoresques pourtant, ces hommes, ces femmes, en vêtements blancs, en robes multicolores, sous le soleil de midi. Tous, ils brandissaient de petits drapeaux de papier, un coréen, un américain, d'origine policière, et les agitaient au commandement. J'avais beau me dissimuler, feindre de regarder ailleurs, toujours, au moment de presser sur le déclic, une voix, qui n'avait rien d'aimable, prévenait les intéressés. Là-dessus survint un de mes camarades, correspondant de guerre coréen. Je lui dis mon ennui. S'adressant aussitôt aux plus proches de ses compatriotes, il leur expliqua que, journaliste français, mes instantanés paraîtraient dans une revue parisienne. Il répéta plusieurs fois : « Paris... France... » Situation renversée ! Je pouvais désormais m'en donner à cœur joie. J'avisai une vieille Coréenne. Elle ne se déroba pas, mais, comme par magie, dissimula derrière elle ses deux petits drapeaux. Geste si prompt, si instinctif que mon Coréen et moi-même ne fûmes pas les seuls à en rire. A quoi répondait-il ? A une protestation, peut-être, contre une présence (la sienne) qu'elle réprouvait. Au souci, plus probablement, de ménager l'avenir. Les temps sont incertains. Que ne risquerait-elle point pour peu qu'un jour parût une image d'elle tenant des drapeaux qui pourraient bien être alors jugés subversifs ? Scrupule qui, chez une femme de son âge, déclenchait l'hilarité.

... Beaucoup de gens (qui auraient avantage à faire leur propre examen de conscience) accusent les Coréens de xénophobie. Ce sentiment n'est point encore pleinement exact. S'ils s'en prennent aux Américains avec une vio-

ORPHELINS DE GUERRE, abandonnés et réduits à un sort misérable, les petits « sciuscia » de Séoul vivent des rapines nocturnes qu'ils pratiquent avec d'autant plus d'habileté qu'ils se sont organisés en véritables confréries.

lence excessive, ils n'éprouvent pas envers tous les étrangers la même rancœur, due évidemment à la conclusion de l'armistice. Mais il convient, ici, de distinguer.

LES COREENS ET L'ARMISTICE

Si l'on se fie aux protestations, aux proclamations de M. Syngman Rhee, personne en Corée du Sud, sauf quelques renégats bons pour la potence, n'a accepté l'armistice. La vérité semble quelque peu différente.

Nul n'oserait, bien entendu, prétendre que les Américains, et peut-être plus encore les Anglais, n'aient point tout tenté pour contraindre la Corée du Sud à se plier aux termes d'une trêve qui sauve à peine les apparences.

M. Syngman Rhee, nul ne l'ignore, s'éleva avec véhémence contre un arrêt des hostilités. Les Nations Unies, selon lui, manquaient à leur parole. Elles commettaient en outre une erreur, une faute très grave.

« ... Une trêve sur la ligne actuelle de feu, s'écriait-il, équivaut à la défaite de la Corée, qui demeure divisée et se trouve épouvantablement détruite. Elle consacre la victoire de la Chine rouge, qui occupe à présent la moitié de la Corée, alors que lors de son entrée en guerre elle ne possédait pas un seul pouce de territoire coréen. Elle constitue, à coup sûr, une défaite pour les Nations Unies, qui, le 7 octobre 1950, adoptèrent une résolution voulant la réunification immédiate de la Corée et qui, le 1er février 1951, condamnèrent l'invasion de la Corée. Si le monde libre n'est point prêt à s'opposer avec fermeté à une agression communiste dans un cas aussi clair que celui de la Corée, que peut-on espérer dans l'avenir ? Certains, je le sais bien, déclarent : « Nous avons remporté la victoire, nous avons atteint nos objectifs, ce sont les communistes qui sont vaincus. » Vraiment ? Hanson Baldwin, l'éminent expert militaire du *New York Times*, le dit sans ambages : « Un cessez le feu dans les conditions envisagées donnera aux armées communistes en Corée des avantages militaires majeurs, dont elles ne jouissent pas encore. Plus d'attaques aériennes ou navales sur leurs lignes d'approvisionnement. Plus de surveillance militaire de notre part, tandis que reconnaissances aériennes, navales, opérations de commandos, etc., nous tiennent informés de l'arrivée de renforts, des opérations aériennes adverses et du jeu des lignes de communications ennemies. Rien n'empêchera l'ennemi de reconstruire les aérodromes militaires et civils en Corée du Nord, d'où des avions pourraient s'envoler, le moment venu, en quelques heures. Même remarque pour la reconstruction des ponts, des lignes de communications, des industries détruites... Enfin, les Sino-Coréens pourront renforcer leurs défenses et leurs fortifications de campagne sans que nous y puissions rien. »

Cela posé, et la trêve ayant pris effet le 27 juillet dernier, doit-on déduire que la mine sombre actuellement opposée par les Sudistes aux étrangers provienne de cet armistice dont ils n'auraient pas voulu ? Peut-on, en sens inverse, se ranger à l'avis d'experts des questions coréennes, qui se portent garants du soulagement éprouvé par les ressortissants de M. Syngman Rhee ?

Ici, un parallèle. Comme les Coréens, de 1950 à maintenant, les Japonais, de 1941 à 1945, se montrèrent des soldats valeureux ou des citoyens décidés à accomplir l'œuvre que leur demandait l'empereur. Pourtant, quand celui-ci dut se résoudre à la capitulation, nul ne songea à s'élever contre la volonté impériale et chacun, du fond de son cœur, rendit grâces au ciel d'avoir si heureusement guidé le mikado. De même on peut affirmer que si les Coréens s'étaient, peu à peu, déterminés à la reconquête de leur territoire jusqu'à la frontière mandchoue, à en chasser les Chinois et à écraser le communisme et que, s'ils se battirent courageusement à cette fin, le soudain arrêt des combats ne leur causa nulle peine. Pour la première fois depuis plus de trois ans, ils pouvaient enfin respirer. Pas pour très longtemps, peut-être. Le répit, en tout cas, se trouvait bon à prendre. Pourquoi, alors, s'interrogeront les gens épris de logique, l'amertume notée plus haut et ses répercussions dans les rapports des Coréens avec les étrangers ? La reconnaissance, une certaine reconnaissance ne devrait-elle pas, au contraire, se faire jour à l'égard de ceux qui obtinrent que cessassent, même de façon temporaire, tueries et destructions ? Cartésianisme... Notre logique ne joue guère en Extrême-Orient. Du jour où s'éloigna tout danger immédiat, les Coréens, de façon assez normale, se prirent à s'étonner du très grand nombre de Blancs qui semblaient, bien qu'ils ne s'y battissent plus, toujours chez eux sur cette péninsule asiatique.

En second lieu, chacun, en Corée, se rendit compte que, sans avoir changé son cheval borgne pour un aveugle, il retombait dans le *statu quo ante* de 1945, avec cette aggravation que les Chinois avaient pris pied en Corée du Nord. Gravement désappointés, dès 1945, lorsqu'ils s'aperçurent qu'en dépit des résolutions arrêtées à la conférence du Caire de décembre 1943, résolutions reprises à Potsdam en juillet 1945 et entérinées par les Soviets le 8 août de la même année, l'indépendance à eux promise ne leur était pas accordée, loin de là ! ils voient, en 1953, leurs espoirs d'unification et, dans une certaine mesure, leur liberté totale une fois encore compromis. Enfin, et c'est ici le point principal, les Coréens se trouvent, de gré ou de force, obligés de marcher sur les brisées de M. Syngman Rhee. Le dictateur s'opposant, dès le principe, au projet de trêve puis continuant à dénoncer l'armistice, une fois celui-ci signé, les Coréens ne peuvent se dissocier de leur leader.

« PAS D'AUTRE SAUVEUR QUE MOI », PENSE SYNGMAN RHEE

Deux termes de cette dernière phrase risquent de surprendre : « dictateur » et « peuvent », verbe qu'il faut entendre ici dans son sens physique autant que moral. Je maintiens l'un et l'autre. D'ailleurs, dès 1950, nombre de correspondants de guerre français et étrangers présents en Corée n'ont pas hésité à flétrir les méthodes totalitaires du chef d'Etat, que ses ennemis dénomment « le vieillard sanglant » et qui, grand patriote sans contestation possible, a fini par se considérer comme le seul sauveur imaginable de son pays, sinon comme la Jeanne d'Arc de l'Asie. Or, déconcertée par cette longue guerre qui se déroule si loin de son sol, la France sait mal à quels excès la passion de son pays, qui se confond chez lui avec celle du pouvoir, a, en tout temps, porté M. Syngman Rhee. Est-il, comme on le prétend, incité à toujours plus de violence par l'Autrichienne rencontrée à Genève pendant les années d'exil et dont il fit sa femme ? Un fait demeure : dès son accession à la présidence, après l'effondrement japonais, M. Syngman Rhee se comporta à la manière de ces despotes coréens de jadis, pour lesquels toute contradiction équivalait à un crime et dont la politique tendait avant tout à l'élimination de leur adversaire. En plus grande forme que jamais, malgré ses soixante-quinze ans (rajeunissement vraisemblable), il donna vraiment toute sa mesure, l'an dernier, avec un mépris, qui ne laisse pas d'ahurir, des doctrines affichées par les Américains et leurs partenaires de l'O. N. U., ces mêmes doctrines démocratiques au nom desquelles se poursuivait la lutte. Les journaux ont rapporté comment, se sentant peu sûr de sa réélection à la présidence, en juillet 1952, il n'hésita pas à changer la Constitution et, pour y parvenir, à menacer de dissolution l'Assemblée Nationale, à la faveur d'arguments tels que celui-ci, dont on appréciera le sel : « Certes, la Constitution ne permet pas aux électeurs de rappeler devant eux leurs représentants à l'Assemblée quand ils vont de toute évidence à l'encontre de la volonté populaire. *Elle ne le leur défend pas non plus !* » S'ensuivit une campagne au cours de laquelle les droits démocratiques les plus élémentaires furent constamment bafoués, campagne menée avec une vigueur extrême par un nouveau parti, acquis à M. Rhee, le parti libéral, et appuyée par des organisations de jeunesse, *Taehan Youth Corps*, dont le chef, un Coréen formé dans les universités allemandes, a fait, disent les critiques, une véritable *Hitler Jugend*. Comme il fallait s'y attendre, après des incidents nombreux, la proclamation de la loi martiale à Pusan, l'arrestation de membres de l'opposition, M. Rhee emporta la partie : désormais le président de la République coréenne se voyait élu directement par le peuple et non plus par l'Assemblée. A ce coup d'Etat, s'il en fut jamais un, succéda un scrutin, sur la loyauté duquel mieux vaut peut-être ne pas insister. Le 13 août, la proclamation des résultats donnait plus de cinq millions de voix, sur sept millions, à M. Syngman Rhee. Ses adversaires mordaient la poussière. Succès qui n'empêcha pas le vieillard, voilà quelques mois, de bâillonner les quelques irréductibles qu'on n'ose plus désigner du terme « opposition », de supprimer des journaux qui ne le portaient pas suffisamment aux nues et de faire « disparaître » le leader du parti national-démocrate, M. Chough Pyun-Ok, coupable d'avoir

LES PRISONNIERS COMMUNISTES rapatriés, n'acceptant rien du monde « capitaliste », dépouillent les uniformes neufs que leur ont donnés les Américains.

conseillé aux Coréens de suivre les Nations Unies dans leurs intentions d'armistice.

Comment, se demandera-t-on, les Alliés, et notamment les Américains, pour lesquels l'idéal démocratique reste un dogme intangible, ont-ils pu tolérer de voir celui-ci foulé aux pieds de la sorte et continuer à soutenir M. Syngman Rhee ? Comment ne l'ont-ils pas désavoué ? Pourquoi, surtout, indignés qu'ils étaient de ses agissements, n'ont-ils pas favorisé ses adversaires ?

La politique de Washington a ses secrets. Il semble toutefois que la Maison Blanche ait redouté, en ramenant brutalement à la raison le dictateur, d'exaspérer ce fanatisme coréen qui, selon un diplomate américain, « est une chose dont on ne vient jamais à bout ». Il est, d'autre part, de notoriété que l'ambassadeur des Etats-Unis en fonction alors à Séoul, M. Muccio, insista près le Département d'Etat « pour qu'on ne braquât pas M. Rhee... » Ensuite, les Américains auraient eu mauvaise grâce à rejeter une modification à la Constitution qui calquait les institutions coréennes sur les leurs propres, avec cette réserve que la promesse de l'élection d'une seconde Chambre ne fut pas tenue. Il faut aussi se souvenir que l'on était en guerre, à la veille d'une rupture des négociations avec les Sino-Coréens, et que les combats allaient reprendre. Enfin, M. Rhee représentait le seul homme sur lequel les Alliés pussent faire fond pour accélérer l'effort de guerre coréen.

UNANIMITE SUR LE FRONT EXTERIEUR

Prévenons une nouvelle objection, inévitable après les allusions faites ci-dessus à une opposition assez forte à l'encontre du président Syngman Rhee pour que celui-ci ait pu, à un moment donné, sentir le vent de la défaite. En réalité, deux clans se partagent la

Corée du Sud : celui des politiciens, celui de la grande masse du peuple (70 % de paysans). Mais, phénomène remarquable, ces mêmes politiciens qui ne cessent d'intriguer, de conspirer de groupe à groupe, les uns contre les autres, en période normale, qui, libres alors d'agir, chasseraient dans les vingt-quatre heures M. Syngman Rhee du pouvoir se reforment instantanément en un bloc dès qu'un péril quelconque menace leur patrie.

Une étude de la courbe politique sudiste prouve l'exactitude de cette affirmation. Querelles, discussions, complots éclatèrent, depuis 1950, chaque fois que l'armée R. O. K. et les Alliés semblaient avoir le dessus. L'intervention chinoise, puis les premiers pourparlers de Kaesong et les dernières négociations de Pan Mun Jom, dont les Coréens redoutaient qu'ils n'aboutissent à la mise au rancart des exigences sudistes : unification du pays, élections du nord au sud, rassemblèrent sur-le-champ pays et députés derrière M. Syngman Rhee. Aussi le président a-t-il la partie belle. Il en profite. Ses « querelles de ménage » avec les Américains se déroulent sur un ton le plus souvent peu croyable. Les Etats-Unis comblent matériellement le pays. Il exige (et n'a d'ailleurs pas encore obtenu) un chèque en blanc, dont il se servirait à son gré. Homériques, les disputes opposant l'U. N. K. R. A., dont les munificences ont permis à la Corée de réparer en partie ses ruines, et les ministres de Syngman Rhee. L'U. N. K. R. A. donne et ne demande rien en échange. Les ministres n'admettent d'accepter que sous conditions, avec l'assurance d'avantages supplémentaires. Art dans lequel M. Syngman Rhee est passé maître. C'est pourquoi la caricature d'un journal américain représente les choses de manière un peu simpliste qui montre l'arrivée à une conférence américano-coréenne de M. Rhee vêtu d'un simple caleçon. « J'ai l'impression, fait dire la légende à un diplomate, que le président est un homme qui sait marchander. » Non qu'aucune comédie lui répugne. En fait, il s'entend surtout mieux que personne à provoquer des offres pour les refuser, obtenir davantage et, finalement, accepter en ayant l'air de se laisser faire violence. Cela, tantôt avec la majesté d'un Louis XIV recevant les ambassadeurs du Siam, tantôt avec une bonhomie à l'américaine, mais toujours de puissance à puissance, alors que sans l'aide américaine la faillite, en moins de deux mois, accablerait son pays.

Diverses idées l'animent. Une, entre autres : « Ne jamais passer pour l'agent ou le porte-parole de l'étranger. » Cela, le peuple coréen le sent au plus profond de ses fibres. Aussi — des sondages récents l'indiquent — appuie-t-il, dans sa quasi-unanimité, le président, comme il l'appuya lorsque, forcé à l'armistice, M. Syngman Rhee proclama sa volonté : *a)* de ne pas tolérer plus de quatre-vingt-dix jours de négociations à dater de l'ouverture de la conférence politique ; *b)* de rétablir la Corée dans sa souveraineté (ce qui implique l'unification) ; *c)* de restreindre la conférence politique aux seuls pays ayant participé à la guerre.

LA POLICE DES CERVEAUX

Du reste, et quand bien même l'unification de la Corée (sans laquelle la Corée du Sud ne peut que vivoter) ne serait pas devenue pour tout Coréen un article de foi, comment, moralement, physiquement (on en revient ici au verbe « pouvoir », souligné plus haut), les Coréens qui le voudraient feraient-ils pour traduire de façon efficace une opinion contraire ? Pour patriotique qu'elle soit, la dictature de M. Syngman Rhee repose au premier chef sur la police et sur la nouvelle *Syngman Jugend*. Et personne ne songe à sourire en lisant dans le journal que « des démonstrations *spontanées* auront lieu demain pour défendre la position du président à l'égard des Nations Unies ». Car la Corée n'est pas seulement un pays loin de manger à sa faim, c'est encore, pour les Coréens, le pays de la peur : peur de famines pires, peur du froid, de l'invasion. Peur surtout de leurs propres compatriotes, des fonctionnaires, des mouchards et, surtout, de la police. Quiconque ne pense pas selon la doctrine officielle, quiconque est soupçonné de penser éventuellement d'autre façon se prépare de lourds ennuis, pour lui et sa famille.

Le 15 août dernier, lors de la fête de l'Indépendance, une semaine après la signature d'un pacte de défense mutuelle avec Washington, dans un Séoul couvert de placards : « Chassez les Rouges du pays... », « Unification à tout prix », le président ne déclarait-il pas : *Cette guerre pouvait être gagnée. Elle l'aurait été si les Nations Unies ne s'étaient délibérément prononcées contre la victoire.*

UNIFICATION OU DURCISSEMENT DU PARALLELE ?

Que la guerre ait pu être gagnée, un nombre chaque jour accru de gens sensés tend à le croire : si l'on avait témoigné d'un esprit d'offensive plus agressif, si l'on ne s'était laissé berner comme à plaisir par les palinodies sino-coréennes, de 1951 à 1952. Les révélations de prisonniers rapatriés sur l'essoufflement chinois donnent encore à penser qu'il y a peu de temps encore une victoire était possible. Mais, avec des si... Il semble toutefois que, soucieuse du sang des siens, l'Amérique n'ait point voulu pousser les choses à fond.

Quoi qu'il en soit, et puisqu'il faut conclure, en présence de quelle situation se trouve-t-on ? Un pays soumis à une tyrannie, au fond à peine plus grande que celles toujours subies par lui, affirme par la voix de son chef préférer la mort, le suicide au refus d'une unification sans laquelle il n'est pas de souveraineté concevable. Rodomontade ? Il y aurait péril à l'affirmer. Du même coup, les positions stratégiques des U.S.A. dans le Pacifique, surtout au Japon, se trouveraient compromises. Eventualité redoutable. Est-ce à dire qu'on doive exclure à priori l'hypothèse d'une victoire de l'armée R.O.K. réduite à ses seuls moyens ? Oui. Forte de 600.000 hommes bien entraînés, et en dépit de son maintien martial, rien ne laisse soupçonner qu'elle puisse échapper à la déroute. L'opinion du K.M.A.G. (*Korea Military Advisory Group*, en d'autres termes : la mission d'instruction militaire américaine près l'armée coréenne) est catégorique sur ce point : « Bien que meilleurs, individuellement, que Chinois ou Nord-Coréens, les Roks, sans soutien logistique, ne pourraient rien faire. »

La valeur de Paik Sun-Yup, leur général en chef, qui aux yeux des Américains passe pour un génie militaire, ne se retrouve malheureusement pas, même très atténuée, dans le corps des officiers sudistes. Problème qui a son pendant en Indochine. « Quand, interroge-t-on, pourraient-ils se comparer aux officiers d'une armée occidentale ? — Dans trois ou quatre ans, si l'effort actuel se poursuit. Autrement, dans dix ans, sinon dans quinze ou vingt... »

Il importe d'ailleurs de le signaler : des guérillas de bandits, guérillas dues à une demi-misère, continuent à infester la région comprise entre Pusan et Taegu. Qu'adviendrait-il dans le cas où, abandonnée à ses ressources précaires, la Corée sudiste devrait, sans flotte aérienne ou navale, lutter à l'intérieur comme sur le front ? D'autre part, quelle serait l'attitude des Nations Unies dans l'éventualité d'une reprise des combats ?

Ici, deux hypothèses : ou bien l'initiative proviendrait des Sino-Coréens, et là on voit mal les Nations Unies jeter l'éponge, ou bien M. Syngman Rhee serait responsable d'une attaque. Cette seconde hypothèse, l'Amérique la repousse avec horreur, non sans reconnaître que la tâche majeure de ses représentants à Séoul consistera à persuader le président que, abstraction faite de toute autre considération, ses troupes, privées de l'appui des Américains, courraient au désastre.

En attendant des développements futurs, tandis que le commandement américain se préoccupe de maintenir le moral d'une armée soudain vouée à l'inaction, les troupes alliées se retranchent derrière l'Imjin et la zone démilitarisée. Elles comblent les tranchées occupées avant l'armistice, démolissent des bunkers, dont chaque poutre, chaque sac de sable est emporté à l'arrière. Ces hommes du front doutent de la paix. Pas les diplomates, qui croient soit à une unification de la Corée par des moyens pacifiques, soit à un « durcissement » du 38e parallèle, aux conséquences imprévisibles.

Trois ans de souffrances, de luttes n'auraient-ils alors entraîné qu'une reculade permettant un meilleur saut ? Bien téméraire qui oserait, au milieu de trop de données confuses, préjuger l'avenir. L'équation qui se présente contient deux inconnues de taille : les résultats de la conférence politique, la conduite future de M. Syngman Rhee. Les Japonais, eux, que l'on n'aurait point soupçonnés d'autant d'humour, offrent, officieusement il est vrai, une solution. « Rendez-nous, disent-ils, la Corée. Elle nous manque et nous saurons, croyez-le bien, assurer sa sauvegarde... »

" REVOIR PARIS "

OU LE RETOUR DES ENFANTS PRODIGUES...

PAR MICHEL GEORGES-MICHEL — DESSINS DE RÉGIS-MANSET

Le cocktail des vedettes donné à l'occasion de la réouverture de Ledoyen avait amené aux Champs-Elysées de nombreuses personnalités parisiennes. Et les « starlettes » accourues s'empressèrent de faire bénéficier de leurs confidences le micro de la Radio. A droite, au premier plan, cette nuque puissante est celle d'Eric von Stroheim. Devant le célèbre acteur de cinéma, sa femme.

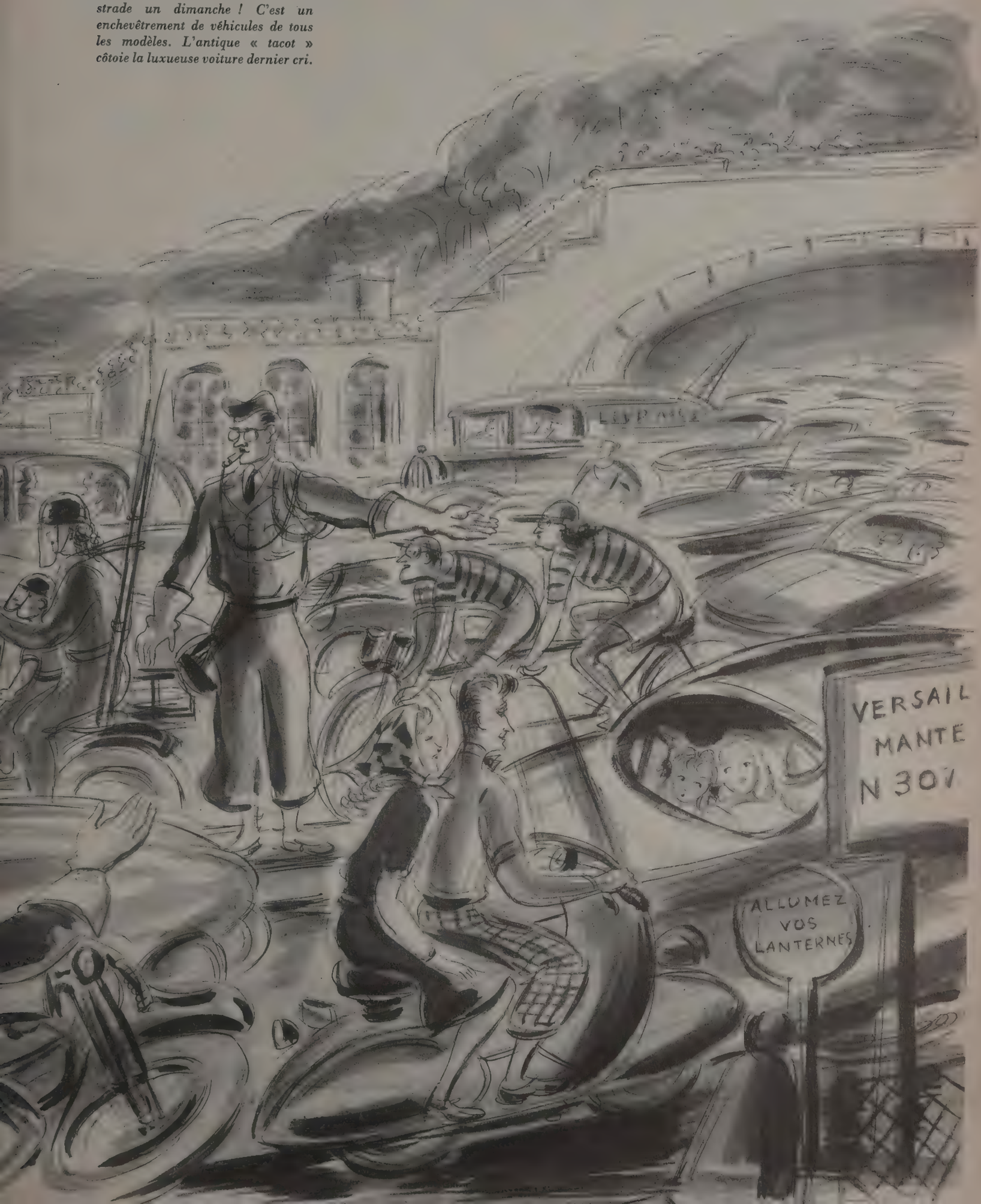
AUTOMNE de Paris... De Vincennes à Boulogne, des Batignolles à Montsouris, les marronniers et les platanes sèment leurs feuillages sur la ville, tandis que dans les rues, à l'heure chien-et-loup des premières brumes, les lumières s'avivent dans les petits théâtres des vitrines ; les Boulevards, le Faubourg-Saint-Honoré, les Champs-Elysées, s'enrichissant des tons de la saison de chasse, évoquent les tirés de Sologne ou les courres d'Ermenonville. Mais le bruit des claque-sons chasserait l'appel des trompes, eût-on en main, à l'étalage des dernières librairies, toutes les séries de M. Paul Vialar. Et le brutal néon casse, de ses éclats, les délicats reflets de l'asphalte. Mais dans cette fantasmagorie de couleurs, quelle jeunesse égaie Paris ! Un renouveau d'élégance enfin rafraîchit les silhouettes.

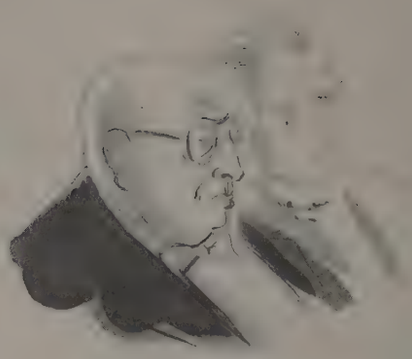
A Longchamp, à Auteuil, ces messieurs de l'enclos des propriétaires, aux Balances, tentent de maintenir les grandes traditions, fût-ce en les élargissant. Ainsi vit-on, à la réunion du Prix de l'Arc-de-Triomphe, des gentlemen arborer le chapeau haut de forme gris que l'on ne portait, avant les guerres, que durant la semaine d'Ascot. Encore, à Londres, n'ornait-on ce couvre-chef que du ruban gris, avant la grande journée, réservant le ruban noir pour la semaine suivante. Car chacun avait remarqué que le roi, ce jour-là, était ainsi coiffé. Qu'importe ! On n'aurait eu d'yeux que pour le panache haussé, comme dans un ballet, par la petite fée des haras : Suzy Volterra, en amazone de velours gris, si une autre histoire de chapeaux n'avait ému le bar du Jockey, un nouveau membre ayant cru devoir prier un « ancien » de se découvrir dans ce lieu, alors que toutes les conventions du club... Le président en tranchera !

BALLETS ! Voici revenu Roland Petit, le seul peut-être qui, depuis Diaghilev, ait apporté quelque esprit nouveau. La presse a été sévère pour la *Lady dans la glace*, d'Orson Welles, qui a pourtant le mérite de rompre avec les idées préconçues. « L'Ourson Welles » comme Lily Pons appelait ce grognon, tente toujours de servir sa devise : « Du nouveau en toutes choses ! »

Ainsi Jean-Louis Barrault, autre ordonnateur de spectacles composés comme des ballets... *Christophe Colomb*, qui, cette fois, fera le tour du monde, a conquis Paris dès son départ. Claudel a quitté — eût-il tort ? — les vieilles souches du vieux français pour parler aux simples d'aujourd'hui, dans un langage simple. Qu'il ait tenté de justifier ou d'oublier les massacres d'indigènes au nom des croyances de son roi, personne ne s'en est aperçu. On n'y a vu que le feu de sa poésie et non de sa pensée. Un spectateur même prononça, au soir de la première, le nom de Maeterlinck. Mais Maeterlink était, au contraire, un inventeur de mythes religieux peu

Quel spectacle offre la porte de Saint-Cloud à la sortie de l'autostrade un dimanche ! C'est un enchevêtrement de véhicules de tous les modèles. L'antique « tacot » côtoie la luxueuse voiture dernier cri.





La première grande « première » de cette saison théâtrale a été celle du Christophe Colomb *de Paul Claudel. Bordeaux en eut la primeur pendant son festival. Et ce Christophe Colomb, ayant conquis Paris, fera sans doute le tour du monde.*

orthodoxes. Et je fus un des rares amis qui connurent la fougueuse correspondance échangée entre ces deux grands mystiques, au bout de laquelle Maeterlinck écrivait à Claudel : « Vous m'envoyez une lettre qu'aurait pu signer la chaisière de Saint-Sulpice ! » Tant mieux, si la dévote « chaisière », qui mérite la canonisation, nous a tous envoyés au ciel, fût-ce celui du théâtre.

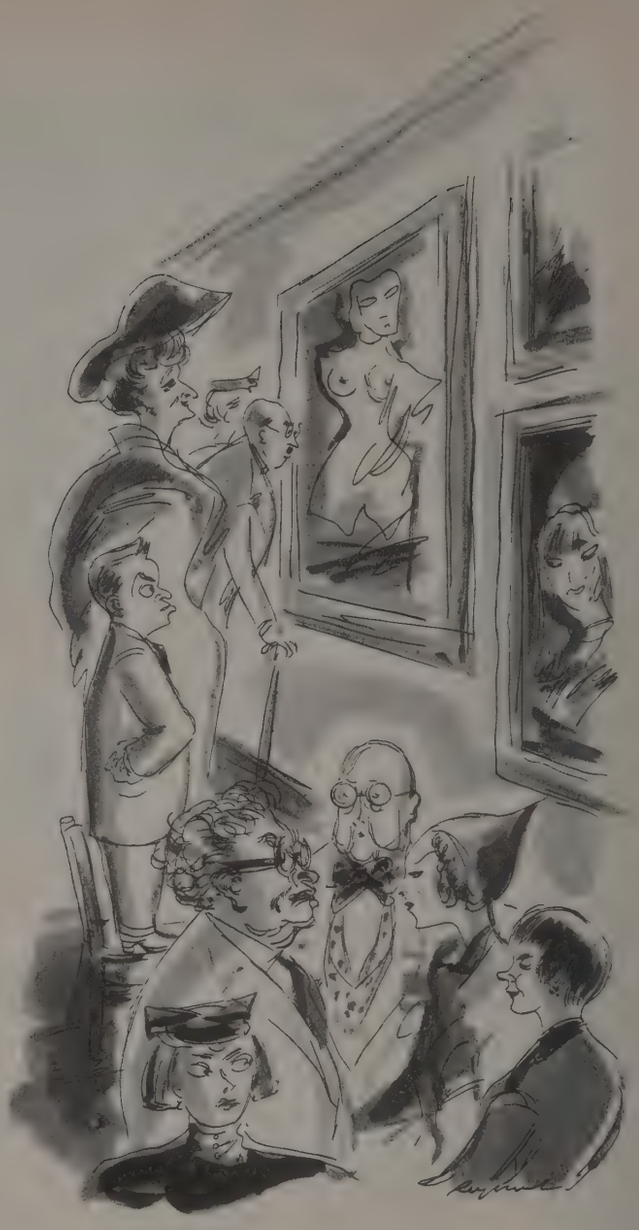
Dans la distribution figure Pierre Bertin, qui, une fois de plus, sert Darius Milhaud, car il joue presque dans l'orchestre. Bertin ! Avant même qu'il débutât au difficile Français, je l'avais entrevu aux soirées de la salle Huyghens. Félix Delgrange avait réuni, dans une sorte de garage abandonné, des interprètes comme Juliette Merowich, Marcelle Meyer, Ricardo Vinès et qui lançaient dans les oreilles du Paris mondain entassé là les *Gymnopédies* d'Erik Satie et les premiers accords de Durey. Diaghilev et Picasso y côtoyaient Coolus, Hébertot et Modigliani, Charles Guérin, Segonzac, Ravel, petit, sec, serré dans un complet gris, son front haut et déjà raviné, une inquiétude dans ses yeux vifs. Bertin s'enthousiasmait des petites pièces d'Auric. Un journaliste, Henri Collet, intitulait sa chronique : « Les Six de Jean Cocteau », en tête desquels il avait placé Darius Milhaud, que je retrouve ce soir, allègre et triomphant, à peine vieilli de ses gloires d'Amériques, où il fut, heureux liens, secrétaire de Claudel, à Rio !... Les cocasses *Invités du Bon Dieu* ne sont pas qu'au théâtre Saint-Georges !

Au pesage, à Longchamp, à Auteuil, où l'on croise tant de figures notoires du Tout-Paris, beaucoup de propriétaires s'efforcent de conserver les grandes traditions de l'élégance masculine. Mais, en dépit de ces « mainteneurs », la correction de la tenue est loin d'être strictement observée, et certains « turfistes » font preuve parfois d'une élégance assez spéciale qui laisse quelque peu éberlués ceux qui les coudoient. Au premier plan, Saint-Granier, Elvire Popesco et le baron Foy. Derrière eux, MM. Marcel Boussac (adossé à l'arbre), Georges Wildenstein et M^me^ Volterra...

ILS sont peut-être aux derniers vernissages, aux nouvelles visites des amateurs d'art. Le public fait queue aux portes des musées et des galeries. Après les déjeuners au Cabaret ou chez Berkeley, c'est la ruée vers la salle Charpentier ou à l'exposition Paul Colin de qui les modèles, coupés en vigoureux morceaux sur ses toiles, ne sont pas plus surprenants que ceux qui, vivants et reconstitués, sont venus se voir, encadrés : têtes de chattes sur corps de couleuvres, stryges 1900 et petites robotes revêtues de métaux inconnus, Saint-Germain-de-luxe et Auteuil de demain, quels peintres surréalistes vous ont-ils imaginés !

LA belle affaire fut le retour par la route de Saint-Cloud, « embouteillée, voulut bien dire Domergue, comme si toutes les voitures eussent été des sardines dans le goulet du vieux port de Marseille ». Le mot le plus pittoresque fut cependant lancé par une des « chattes-tigres » de Colin, qui, debout sur le capot de sa Cadillac, apostrophait l'agent de la circulation afin qu'il donnât le signal vert : « Alors, tu l'envoies, ta pastille Valda ? »

Les moins fatiguées s'en allèrent terminer cette soirée, ces soirées, chez Maxim's, avec l'espoir de continuer à bien rire, et de confiance. Elles s'installèrent entre un dîner de politiciens et le banquet offert par M. Boussac, présidé par la cantatrice Fanny Heldy à qui un *model* trouva sans peine un surnom sans méchanceté : « L'Etoile... d'avion ». Elles dansèrent sagement et allèrent se coucher, chez leurs maris, sans attendre même l'arrivée, dans la salle de restaurant, de la dame dans un cercueil, revêtue de simples fleurs, comme cela se fait encore, sur la foi des anciens conteurs parisiens, dans les night-clubs à la mode de Kansas City ou des faubourgs de Séoul une troisième fois reconstruite.

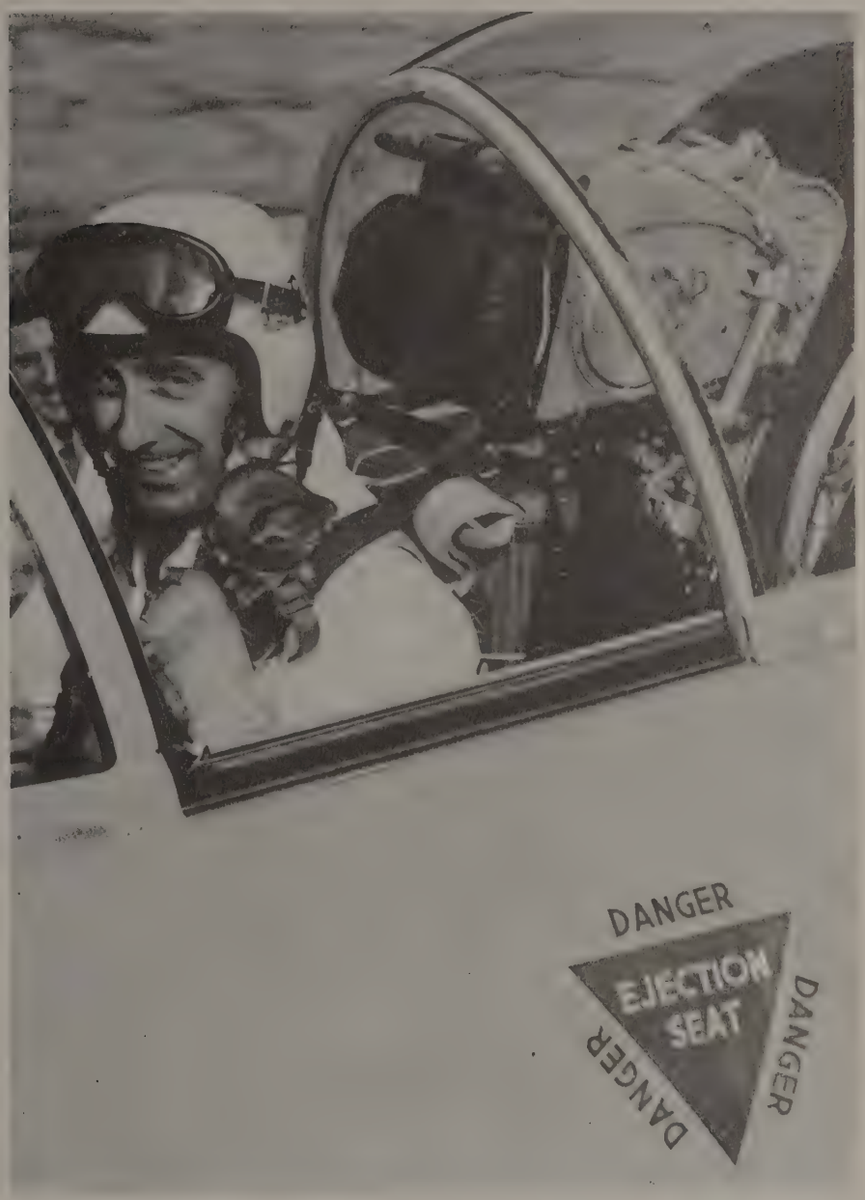


Le vernissage de l'Exposition Paul Colin a été un événement. Ci-dessus, on reconnaît la comtesse de Toulouse-Lautrec et le nain Pierral. Au premier plan, MM. Gabriel Delattre, Lucien Vogel, la secrétaire de Galtier-Boissière et Nicole Louvier, jeune étoile de la chanson.

Les soirées chez Maxim's demeurent fort brillantes. Des hommes politiques y dînent. Le propriétaire d'une écurie fameuse y réunit ses amis sous la présidence de sa femme, cantatrice réputée. Et l'on voit un cheik en burnous danser sous l'œil d'un magnat du pétrole.

L'ANGLETERRE EN TÊTE DANS LE DOMAINE AÉRIEN

FARNBOROUGH devait s'ouvrir sur un grand succès de l'aviation britannique : le record du monde de vitesse enlevé par Neville Duke à l'Amérique, qui l'a repris récemment. Voici, ci-contre, ce pilote fameux et, ci-dessous, l'avion du recordman, le chasseur Hawker Hunter, fabriqué en grande série pour la R. A. F. et les forces du N. A. T. O.



FARNBOROUGH N'A PAS ÉTÉ UNE EXHIBITION D'APPAREILS, MAIS UNE FOIRE COMMERCIALE DE L'AVIATION BRITANNIQUE

LES VENTES DE MATÉRIELS AÉRIENS A L'ÉTRANGER ATTEINDRONT POUR CETTE ANNÉE 65 MILLIONS DE LIVRES STERLING, SOIT PRÈS DE 65 MILLIARDS DE FRANCS

POUR l'Angleterre, 1940 et 1941 furent des années tragiques.

Oui, des années tragiques, car, jusque-là, le peuple anglais avait fait toute confiance à sa marine, la Royal Navy, pour le défendre contre tout envahisseur.

Or, soudainement, cette Royal Navy se montrait impuissante, l'ennemi se jouant de l'eau et empruntant les routes du ciel pour frapper le pays en son cœur.

En ces jours, en ces nuits d'épouvante, l'Angleterre comprit... il ne

L'ANGLETERRE détient, à ce jour, les plus beaux records d'aviation: le record du monde de vitesse en ligne droite, à 1.183 kilomètres à l'heure ; le record du monde de vitesse sur 100 kilomètres en circuit fermé, à 1.141 kilomètres à l'heure ; le record du monde d'altitude, à 19.406 mètres...

L'ANGLETERRE affirme une supériorité incontestable dans le monde quant à la fabrication des moteurs à réaction et elle a cédé des licences de fabrication de ses réacteurs à neuf pays étrangers : l'Argentine, l'Australie, la Belgique, la France, l'Italie, les Pays-Bas, la Suède et même les États-Unis d'Amérique...

L'ANGLETERRE est la première nation à avoir construit et à avoir mis en service des avions de transport à réaction ou à turbine et à l'heure actuelle ces avions totalisent plus de 120.000 heures de vol à travers le monde sur des lignes régulières pour passagers...

L'ANGLETERRE a reçu, dans ses usines, commande de plus de deux cents gros avions de transport à réaction ou à turbine et ceci de la part de la plupart des grandes compagnies aériennes mondiales, y compris des compagnies américaines qui, jusqu'alors, n'avaient jamais acheté de matériels aériens ailleurs qu'aux États-Unis...

L'ANGLETERRE occupe dans son industrie aéronautique un personnel en nombre sans cesse croissant qui compte actuellement près de 250.000 personnes et elle augmente chaque année le montant de ses exportations de matériels aériens vers l'étranger.

L'ANGLETERRE, après de dures années d'effort, ne s'est-elle pas ainsi hissée à la tête de l'aviation mondiale ?

lui suffisait plus d'être une île, il ne lui suffisait plus d'être sur mer l'une des plus puissantes nations.

Il lui fallait désormais devenir l'une des plus puissantes dans les airs.

Sitôt la guerre gagnée, c'est sur cette politique donc que l'Angleterre fonda sa défense, et de ce jour la Royal Air Force devint son enfant chéri.

Il fallait encore que l'Angleterre étendît un réseau de voies aériennes entre les îles Britanniques et tous les territoires desservis autrefois par des navires anglais. Par fierté nationale, et aussi pour sauvegarder les dollars qu'elle n'avait guère, l'Angleterre tenait à exploiter ces lignes avec des avions de sa propre fabrication.

Tout cela la conduisait à renforcer son industrie aéronautique et à développer un large effort technique.

Un dur travail fut entrepris et, pour le poursuivre, de sévères privations furent imposées à la population britannique.

De lourdes erreurs, très coûteuses, furent au début commises, mais l'on persévéra quand même.

Pour gagner cette véritable bataille de l'aviation, les Anglais comprirent alors qu'il leur fallait faire preuve d'audace, de beaucoup d'audace.

Tandis que dans les autres pays, et même dans la jeune Amérique, on persévérait encore, pour de nombreux types d'avions, dans le mode de propulsion classique par moteurs à pistons, les Anglais, résolument, se lancèrent à fond dans le système tout nouveau de propulsion par moteurs à réaction ou à turbine.

Cette audace, cette constance dans l'effort portèrent vite leurs fruits.

L'attention de l'étranger, où beaucoup de gens restaient encore très sceptiques sur le succès proche de la propulsion par réaction pour les avions de transport ou les bombardiers lourds, fut brusquement attirée vers les réussites obtenues outre-Manche.

Les Américains, notamment, dont les constructeurs jouissaient jusque-là d'un quasi-monopole pour la vente d'avions à l'étranger et qui, couverts de commandes pour des modèles classiques, n'éprouvaient pas le besoin de recourir à des solutions révolutionnaires, tombèrent de leur piédestal...

Des commandes de moteurs et d'avions, des demandes de licences de fabrication affluèrent bientôt en Angleterre et dans un volume tel que ces ventes à l'étranger assurent déjà aux Anglais, comme ils se plaisent à le dire : « Le pain et le beurre. »

Gagner de l'argent en fabriquant du matériel d'aviation tout en assurant sa défense, c'était jusqu'à maintenant l'apanage de l'Amérique.

Mais l'Angleterre montre qu'une nation européenne peut en faire autant, et ceci vient nettement d'être prouvé par la foule, plus nombreuse que jamais, des visiteurs étrangers qualifiés venus assister en septembre dernier, à Farnborough, à la dernière présentation des constructeurs d'avions britanniques.

LES PLUS PUISSANTS MOTEURS A RÉACTION DU MONDE

Cette présentation, du reste, s'est ouverte sur un coup d'éclat, car, pendant que Farnborough accueillait ses premiers visiteurs, non loin de là, sur les rivages d'Angleterre, le fameux pilote Neville Duke, à bord d'un chasseur Hawker Hunter propulsé par un turboréacteur Rolls-Royce Avon, battait le record du monde de vitesse à 1.171 km.-h. Ainsi, après avoir été durant de longues années monopolisé par les Etats-Unis d'Amérique, revenait dans l'ancien continent le plus prestigieux de tous les records.

Moins de trois semaines après, Mike Lithgow, autre fameux pilote anglais, profitant de la température plus élevée régnant en Tripolitaine, portait ce record à 1.183 km.-h. avec un chasseur Vickers Swift équipé d'un même réacteur Rolls-Royce Avon.

Ces magnifiques performances témoignent non seulement de la maîtrise exceptionnelle des pilotes, des qualités remarquables des avions, mais surtout des progrès sensationnels des moteurs à réaction britanniques.

Pour la première fois, en effet, dans une telle compétition, a été mise en jeu la *post-combustion*. Ce procédé, sur lequel on travaille depuis plusieurs années et dont la mise en pratique s'est révélée très délicate, consiste à injecter et à enflammer du carburant dans les gaz éjectés par le réacteur, ce qui permet d'obtenir une augmentation très importante de la puissance de réaction pendant quelques minutes.

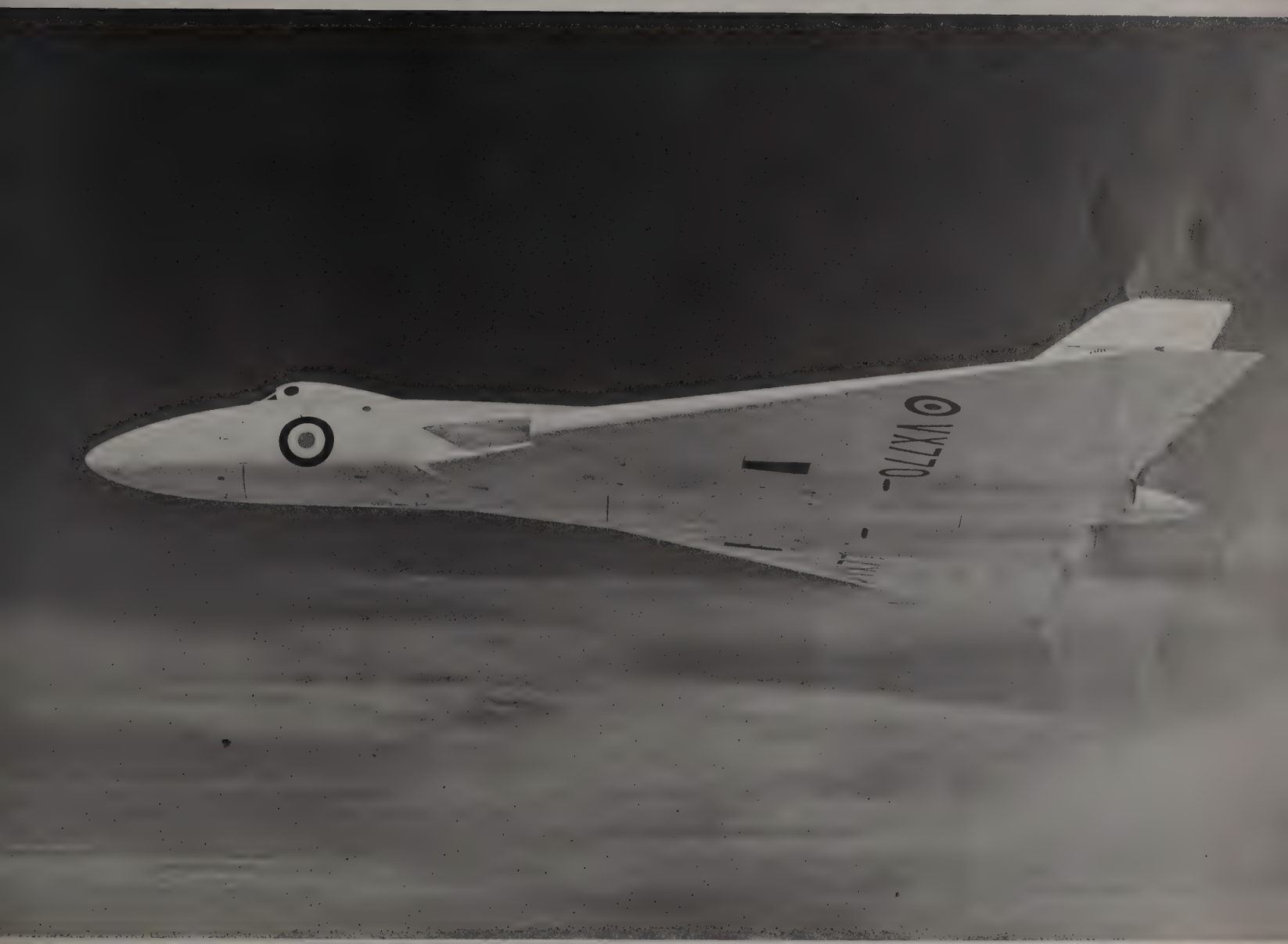
Ainsi les constructeurs anglais, et Rolls-Royce en particulier, fabriquent actuellement en très grande série les moteurs à réaction qui, par rapport à leur poids, développent la puissance la plus élevée. Dans ce genre de fabrication les dits constructeurs possèdent du reste maintenant une expérience très profonde, puisque les réacteurs de conception britannique totalisent à ce jour plus de deux millions d'heures de vol.

D'autre part, ces mêmes constructeurs se sont attachés à augmenter continuellement la durée de bon fonctionnement de leurs réacteurs. Alors qu'il y a relativement peu de temps il fallait reviser ces moteurs après une centaine d'heures de vol, dernièrement des réacteurs Rolls-Royce Avon ont tourné pendant huit cents heures à bord de bombardiers Canberra sans avoir besoin d'être démontés, et leur examen après ces huit cents heures a permis de constater qu'ils auraient pu fonctionner jusqu'à mille heures.

Il n'est donc pas étonnant que le monde entier s'intéresse à cette production britannique.

UNE VOILURE RÉVOLUTIONNAIRE

LE BOMBARDIER AVRO VULCAN est une manifestation de l'audace technique des constructeurs anglais. Ceux-ci n'ont pas hésité, pour cette énorme machine propulsée par quatre turboréacteurs, à adopter une voilure en triangle, qui apparaît comme une des formes typiques de l'avenir pour le vol à très grande vitesse.



AUJOURD'HUI... ET DEMAIN

L'ANGLETERRE FOURNIT actuellement aux grandes compagnies aériennes mondiales de remarquables avions de transport à réaction. Voici, en haut, l'un des trois Comets qui viennent d'être livrés à Air France. Et, pour l'avenir, elle prépare la construction de grands hélicoptères de transport. Sa première réalisation dans ce domaine est l'hélicoptère Bristol pour seize passagers que l'on voit ici en vol et qui entrera l'an prochain en service.

DES CHASSEURS SUPERSONIQUES EN GRANDE SÉRIE

POUR la chasse de jour l'effort de production est dirigé, outre-Manche, sur les deux avions Hunter et Swift qui viennent de s'illustrer dans la conquête du record du monde de vitesse.

Tous deux, construits en *super-priorité*, possèdent des ailes en flèche et ont, à de nombreuses reprises, montré leur aptitude à franchir le mur du son.

Les Swifts sont en cours de livraison, et avant la fin de cette année quelques *squadrons* de la R. A. F. en seront armés.

Les premiers Hunters ne commenceront à sortir que plus tard, dans le courant de l'an prochain.

La R.A.F. en a passé une grosse commande et des dispositions ont été prises pour qu'ils soient fabriqués dans diverses usines.

Il y a aussi une commande *off shore* de quatre cent cinquante Hunters pour l'équipement des forces du N. A. T. O. ; une partie d'entre eux seront construits en Belgique et en Hollande.

Pour la chasse de nuit, la R.A.F. a choisi le Gloster Javelin. C'est un biréacteur vraiment révolutionnaire, car sa voilure présente une forme triangulaire toute nouvelle, dite en *delta*. Sa fabrication en série commence ; elle bénéficie, elle aussi, de la *super-priorité*.

Un détail curieux : ce chasseur biplace est aussi large d'envergure que les bombardiers moyens de la dernière guerre !

DES BOMBARDIERS AUX FORMES ORIGINALES

QUATRE constructeurs britanniques sont chargés de construire le bombardier léger Canberra et l'on a réalisé un véritable pool de tous les constructeurs de moteurs d'avions ou d'automobiles pour sortir les réacteurs Rolls-Royce Avon qui équipent cet avion.

Rappelons que ce Canberra a permis de battre le record du monde d'altitude et qu'il est fabriqué, sous licence, aux Etats-Unis.

La R. A. F. en possède déjà un bon nombre.

On demande beaucoup de choses aux gros bombardiers : un grand rayon d'action, une charge très lourde et, malgré cela, une vitesse et une altitude de vol les rendant difficilement vulnérables aux chasseurs.

Ce but ne pouvait être atteint par des voies classiques, il était nécessaire d'innover.

C'est pourquoi les ingénieurs anglais ont conçu les trois V : le Valiant, le Vulcan, le Victor.

Le Valiant est un quadriréacteur aux ailes en flèche, sa fabrication en série commence et il sera le premier des trois à équiper la R. A. F.

Le Vulcan est aussi un quadriréacteur, mais sa voilure est en delta ; c'est le plus gros avion et certainement aussi le plus élégant qui ait été jusqu'à maintenant construit en cette forme. Regarder évoluer dans le ciel cette machine énorme, mais si pure de lignes, est un spectacle d'une grande beauté.

Le Victor, toujours quadriréacteur, est une autre innovation, car ses ailes dessinent un *croissant*.

Les prototypes de ces deux derniers bombardiers terminent leurs essais pendant que des pré-séries sont en préparation.

LES PLUS MODERNES APPAREILS DE TRANSPORT

DES usines de Grande-Bretagne sortent actuellement des avions de transport qui marquent un progrès considérable sur tous ceux qui sont actuellement en service ou en production dans les autres pays.

C'est tout d'abord le Comet, le premier avion commercial à réaction, une splendide machine.

Propulsé par ses quatre réacteurs et emportant à son bord plus de quarante personnes, il vole entre 11.000 et 12.000 mètres d'altitude en croisière, aux environs de 800 kilomètres à l'heure.

Il navigue ainsi dans des régions de l'atmosphère où les turbulences sont extrêmement rares ; aussi les passagers ne souffrent-ils d'aucune de ces secousses qui rendent souvent si désagréables les voyages aériens sur des avions classiques. Et, de plus, ces passagers ne ressentent aucune vibration, n'entendent aucun bruit ; ils voyagent « dans du coton », le jour sous le plus éclatant soleil, la nuit sous un ciel aux myriades d'étoiles, toujours au-dessus des nuages, des brumes, des tempêtes et de leurs traîtrises...

Des Comets sont en opération depuis mai 1952 sur les lignes de la B. O. A. C., et dans leur première année ils ont transporté 171 millions de passagers-kilomètre entre Londres, le Moyen-Orient, l'Afrique du Sud, les Indes et l'Extrême-Orient.

D'autres Comets sont, depuis le début de cette année, en service entre la France et l'Afrique sur le réseau de l'Union Aéromaritime des Transports ; d'autres encore ont été, depuis quelques mois, mis en ligne par Air France sur Paris-Rome-Beyrouth, Paris-Casablanca, Paris-Alger.

Certes, nombreux sont ceux qui ont émis des critiques à l'encontre du Comet, en prétendant notamment que cet avion ne pouvait convenir à un trafic commercial. Heureusement, il s'agit là de gens qui n'ont aucune expérience du transport aérien par réaction si ce n'est sur le papier ! Et les résultats obtenus par la B. O. A. C. infligent à ces détracteurs, ou à ces envieux, de solides démentis. Le Comet, dans sa première version en service, permet déjà de faire des bénéfices.

Ces bénéfices iront naturellement en croissant avec les Comets II, plus grands et plus puissants, dont le premier de série a fait ses débuts en public à Farnborough, et s'amélioreront encore avec les Comets III, qui commenceront à sortir en 1955.

LES AILES EN CROISSANT

LE QUADRIREACTEUR Handley Page Victor, le plus récent prototype britannique dans la classe des bombardiers lourds à hautes performances. Son constructeur a cherché à doter cet avion de qualités de vol aussi bonnes aux petites qu'aux très grandes vitesses et, dans ce dessein, il a adopté une voilure de forme toute nouvelle.

Trois usines travaillent à la fabrication des Comets, pour lesquels le constructeur de Havilland a reçu des commandes de tous les continents.

Après le Comet vient le Viscount, premier avion commercial actionné par des turbopropulseurs, c'est-à-dire par des hélices entraînées non pas par des moteurs à piston comme d'habitude, mais par des moteurs à turbine.

C'est un intermédiaire entre les avions classiques et les avions à réaction ; il est bien plus agréable pour les passagers que les avions classiques et il est mieux adapté aux petites ou moyennes étapes que les avions à réaction.

Des Viscounts sont, depuis quelques mois, en service régulier sur les lignes des British European Airways, de Londres vers Zurich, Milan, Rome, Athènes, Chypre, Istanbul, tandis que bientôt Air France les utilisera pour son trafic européen.

On se rend déjà compte de la faveur du public pour cet avion, de nombreux passagers stipulant « par Viscount » lorsqu'ils retiennent leur passage.

Quarante-huit Viscounts ont été commandés au constructeur Vickers par huit compagnies aériennes.

Citons encore le Britannia, avion de transport à turbopropulseurs également, mais plus puissant et plus vaste que le Viscount. La

B. O. A. C. compte l'employer pour ses services en *classe touriste* autour du monde. Trente-cinq appareils de ce type ont été commandés à la Société Bristol.

Dans le domaine des hélicoptères, la Grande-Bretagne a peu de choses à montrer pour le présent, mais, en revanche, elle a beaucoup d'espoirs pour l'avenir.

Ceci est en grande partie le résultat de l'action dynamique des dirigeants des British European Airways, qui ont établi un courageux programme pour des hélicoptères à quarante places.

Ces quarante places représentent en effet la capacité minimum en passagers compatible avec un trafic commercial économique.

Des commandes pour des hélicoptères de ce genre ont été passées à quatre constructeurs ; les projets déjà esquissés montrent que ces appareils seront probablement des machines capables de décoller ou d'atterrir comme des hélicoptères et de voler à l'horizontale comme des avions.

Pour l'instant on en est seulement à l'hélicoptère Bristol pour seize passagers, qui sera probablement mis en service d'ici un an.

UNE INDUSTRIE EN PLEINE PROSPERITE

DIRE de l'industrie aéronautique qu'elle est aujourd'hui l'une des plus importantes activités de l'Angleterre, c'est résumer en une seule phrase son rang comme industrie d'exportation, sa valeur en ce qui concerne les besoins des aviations civiles et militaires, son développement au point de vue production et emploi de la main-d'œuvre, enfin l'intérêt manifesté de plus en plus par le gouvernement britannique à l'égard de l'aviation dans son ensemble.

L'Angleterre, pays où l'exportation est indispensable, a parfaitement compris tout le parti qu'elle peut tirer de sa production aéronautique, et la décision qu'a prise le gouvernement d'accorder une *super-priorité*, en ce qui concerne les matières premières, à certains avions tant militaires que civils montre bien à quel point il est convaincu que l'aéronautique est une des industries les plus importantes de l'économie britannique.

ANDRÉ CHARRIOU.

CE QUE LES ANGLAIS NE VEULENT PLUS REVOIR

CE QU'A VU A FARNBOROUGH DIDIER DAURAT, « bâtisseur » de l'aviation commerciale française

APRÈS le Salon du Bourget, où j'ai constaté la magnifique renaissance de la construction aéronautique française, j'ai assisté au meeting de Farnborough, où l'Angleterre a démontré qu'elle tenait toujours la tête de l'aviation à réaction.

Mais j'ai été surtout impressionné par le défilé des machines de la maison de Havilland, depuis le plus récent et formidable des avions gros porteurs jusqu'au monoplan de chasse aux ailes en delta.

A les voir passer tantôt au ras du sol à pleine vitesse puis à l'extrême ralenti, tantôt à haute altitude atteinte en un bond ; à les regarder ensuite alignés sur la piste après un piqué de quelque 10.000 mètres terminé par un atterrissage impeccable, on avait la preuve tangible de la réalisation d'une œuvre où l'homme, ayant à sa disposition les perfectionnements matériels les plus poussés, restait maître de la technique.

Le succès de cette exhibition a enthousiasmé tous les spectateurs. Il était d'autant plus éclatant qu'il avait été marqué, dans un proche passé, par toute une série d'échecs dont certains avaient retenti douloureusement dans le cœur du chef de la firme.

Une visite rapide des ateliers de cette maison m'a confirmé ce que je savais déjà : qu'une pensée unanime animait tous ceux qui participaient à cette grande œuvre et les réunissait dans un effort unique.

Réussite prodigieuse, quand on connaît l'importance considérable des effectifs en cause puisqu'il s'agit de milliers d'ouvriers et non pas d'un groupe artisanal, comme c'était le cas il y a trente ans. Patron, ingénieurs, dessinateurs, pilotes, contremaîtres, mécaniciens, ouvriers spécialisés et manœuvres étaient mus par un idéal commun. Des collaborateurs à cheveux blancs travaillaient au milieu d'hommes mûrs ou jeunes dans les bureaux d'études et dans les ateliers. Tous n'avaient qu'une pensée : servir l'aviation britannique.

Ce spectacle m'a permis de comprendre comment de Havilland avait pu supporter les dures épreuves qui l'avaient atteint dans sa chair. Tous avaient pris part au chagrin de leur patron au point que celui-ci en avait été réconforté et avait trouvé dans l'adversité le tremplin du succès.

Pour qu'une collectivité donne toute sa mesure, il faut faire naître chez les individus qui la composent le sentiment de former une famille.

C'est dans la confiance réciproque que se bâtissent les grandes choses.

Ainsi était née, au lendemain de la première guerre mondiale, l'aviation commerciale française.

Lucien Bonnet

A QUELQUES KILOMETRES de Hong-Kong, un des petits ports nichés dans la côte qui vivent de l'exploitation de la pêche, du cabotage, des restaurants flottants et de la contrebande.

UN DOMINION DES SOVIETS SOUS PAVILLON BRITANNIQUE

HONG-KONG

IL en est parfois des villes comme des individus. Nombreuses sont celles qui essayent de dissimuler quelque scabreuse histoire ou d'oublier qu'elles tirent leur origine de situations pour le moins équivoques. Tel est le cas de certains ports d'Afrique et d'Amérique, anciennes « têtes de ligne » de la traite des esclaves, tel est le cas également de ces grandes capitales, juste orgueil de l'Océanie, qui furent il n'y a pas si longtemps des colonies de forçats. Et combien d'autres villes, issues de trafics illicites, de guerres injustes où se cristallisèrent les passions, les vices et la cupidité des hommes, se sont, avec le temps, assagies, développées et transformées pour devenir des cités normales et respectables.

C'est pourquoi il est exceptionnel de rencontrer une destinée comme celle de Hong-Kong, offrant ce spectacle surprenant d'une colonie créée par des trafiquants, enrichie à l'ombre du pavillon de Sa Gracieuse Majesté Britannique par le commerce de tout ce qui est profitable parce que répréhensible ou illégal et qui, depuis plus d'un siècle, n'a cessé de prospérer envers et contre tout principe moral.

HONG-KONG se présente pourtant comme une belle et imposante ville, située dans un cadre merveilleux, d'une sereine et harmonieuse beauté. L'île est l'une des plus belles qui émergent des « mers du Sud ». Avec son relief montagneux, ses falaises vertigineuses qui plongent à pic dans les eaux très bleues de la mer de Chine, sa végétation abondante, ses plages de sable fin, ses rizières gorgées d'eau et son climat agréable, elle constitue un séjour enchanteur.

Ce qui frappe le visiteur qui arrive à Hong-Kong, c'est la juxtaposition et, dans certains cas, la fusion de deux civilisations totalement opposées.

Lorsque ce voyageur risque la mort chaque fois qu'il veut traverser une rue parce qu'il oublie que la circulation se fait à gauche, lorsqu'il s'aventure dans les pâtisseries et dans les halls des grands hôtels à l'heure sacrée du « five o'clock tea », lorsqu'il pousse l'audace jusqu'à manger dans les restaurants européens, qu'il lit le nom des rues, et s'étonne de voir circuler de grands autobus rouges à impériale et des tramways à deux étages, lorsqu'il se fige au garde à vous à la fin des spectacles pour le « God save the Queen », le doute n'est pas permis : il est en Angleterre.

Ses grands buildings aux lignes dépouillées, ses vastes avenues bordées de magasins aux riches devantures qui, la nuit, s'illuminent d'arabesques multicolores, ses taxis américains, ses cinémas confortables qui projettent les derniers succès des studios Arthur Rank ou de Hollywood (sous-titrés en chinois), ses grands palaces et ses immenses banques font indiscutablement de Hong-Kong une grande métropole de l'Occident.

CET ASPECT OCCIDENTAL N'EST QU'UN MIRAGE DE L'EUROPE DANS UN MONDE CHINOIS

MAIS que l'on s'écarte des grandes artères, que l'on s'éloigne du centre de la ville et l'on tombe tout d'un coup sur l'Orient qui nous guettait au coin de la rue ! Toute la Chine séculaire est là, intouchée, immuable. Les rues des quartiers chinois, étroitement imbriqués dans les secteurs européens, sont sinueuses, bordées de maisons basses rapprochées et de boutiques largement ouvertes sur les trottoirs, dans lesquelles s'affairent marchands et artisans.

On y retrouve l'odeur douceâtre de toutes les villes chinoises ; les pavés retentissent du claquement des semelles de bois ; dominant des éventaires en plein vent, de grandes banderoles verticales, ornées de caractères multicolores, se balancent mollement, si nombreuses et si serrées par endroits que les maisons disparaissent derrière cette parade d'oriflammes éclatantes.

Une foule grouillante, active et polie, s'agite laborieusement, avec des gestes précis, s'écartant devant les pousse-pousse et les portefaix qui trottinent, les épaules barrées d'un gros bambou aux extrémités duquel sont équilibrées les charges les plus diverses. Par-dessus le tout, provenant de centaines de radios et de haut-parleurs, pleurniche une musique de notes criardes et de cymbales solennelles, dont les harmonies déroutent notre oreille.

Le soir, lorsqu'on passe devant les maisons de jeux, on est littéralement assourdi par le vacarme des pièces d'ivoire du « mah-jong » sur les tables, et par les cris des joueurs, si passionnés qu'ils seraient capables de jouer leur vie après avoir perdu leur dernière chemise. Parfois, au coin d'une rue, on reste soudain cloué au sol par le spectacle d'un feu d'artifice géant, pendu au milieu de la rue entre deux maisons, tiré à l'occasion d'un mariage ou d'un anniversaire, et dont les fusées déroulent pendant

plusieurs minutes des dessins étonnants et variés dans un fracas infernal de pétards.

Mais l'influence européenne se fait sentir dans certains domaines. Il suffit de voir la manière dont les femmes chinoises, généralement menues mais merveilleusement bien faites et charmantes, savent combiner les lignes les plus hardies de la mode parisienne avec les costumes et les tissus traditionnels. Cette influence apparaît également, de manière moins séduisante, certes, dans les complets veston bien coupés que portent un certain nombre de Chinois, dans l'extension toujours plus grande que prennent les applications de la science moderne, ainsi que dans le style des magasins et des restaurants chinois à mesure qu'on se rapproche de la ville européenne.

Mais si l'on gratte ce vernis occidental pour aller au fond des choses, si l'on sort de la ville, si l'on essaie de pénétrer le cœur et l'esprit des habitants, il apparaît que Hong-Kong l'Anglaise n'est qu'un mirage de l'Europe dans un monde chinois.

L'ART ET LA MANIERE...

JUSQU'A des temps récents l'histoire d'Hong-Kong pouvait se résumer en un mot : l'opium.

Une histoire d'argent déclencha toute l'affaire : au XVIII[e] siècle, sous la sage conduite de ses empereurs, la Chine connut une période d'une grande prospérité. Sa culture raffinée, le développement remarquable des arts et des sciences lui valurent dans le monde entier un prestige considérable. La mode des « chinoiseries » triomphait alors, surtout en Europe, et d'importantes quantités de soieries précieuses, de papiers peints, de porcelaines, de bijoux, de bibelots, de thé et d'antiquités étaient exportées chaque année.

Or, à ce moment, la Chine constituait un monde entièrement fermé : écartant délibérément toute influence de l'Occident, refusant de recevoir des ambassadeurs étrangers, comme d'importer des produits dont elle n'avait que faire, elle n'autorisait le débarquement des marchands et de leurs cargaisons qu'en un seul point de son immense littoral, le port de Canton.

L'Angleterre, alors maîtresse des mers et qui, se trouvant en plein essor industriel, cherchait à se créer des marchés nouveaux dans le monde entier, fut fort dépitée de ne pouvoir écouler ses produits en Chine. Sa balance commerciale étant fortement déficitaire dans ce pays, elle se trouvait de plus dans la désagréable obligation de devoir effectuer des paiements très importants en pièces d'argent.

La Compagnie des Indes Orientales, agent principal du commerce britannique avec la Chine, était chargée de la gestion de ces affaires. Comme elle avait le monopole de l'opium produit aux Indes, elle en vint à envisager une opération à la fois simple et profitable.

★

LA CHINE SECULAIRE réapparaît dans la « Pagode du Tigre », dont l'harmonieuse silhouette s'entoure d'une figuration de l'enfer et du paradis de Bouddha taillée dans le roc.

★

EN CONTRASTE le quartier des banques, le cœur et le cerveau de Hong-Kong, évoque, avec ses buildings aux lignes dépouillées, l'une quelconque des grandes cités anglo-saxonnes.

D'abord directement, puis par l'intermédiaire de trafiquants et de contrebandiers, elle se mit à expédier des quantités de plus en plus importantes d'opium en Chine. Ce fut le début d'une période trouble qui dura près de trente années et pendant laquelle les empereurs tentèrent par tous les moyens de s'opposer à l'extension de ce fléau, tandis que la Compagnie des Indes, perfectionnant son organisation, inondait le pays de sa drogue. Ce trafic se développa à un tel point que son bénéfice de 1836-1837 correspondait à près d'un cinquième du revenu total du gouvernement des Indes.

Les conséquences, pour la Chine, en furent catastrophiques : les effets de la drogue s'étendaient, causant la déchéance physique et morale d'un nombre croissant d'individus. De plus, ces importations massives provoquèrent une grave crise économique et financière. Dans un effort désespéré, les empereurs tentèrent de reprendre la situation en main : les navires marchands anglais furent forcés de se regrouper dans le mouillage de Hong-Kong et, pendant deux années de blocus, des quantités considérables d'opium furent saisies et détruites.

Devant la tournure que prenaient les événements, le Parlement britannique, passant outre à quelques sursauts individuels d'indignation, décida de protéger les intérêts du pays, tout en déplorant que ceux-ci exigeassent d'empoisonner un peuple : l'Angleterre déclara donc ce qu'il est convenu d'appeler la « première guerre de l'opium ». Ce fut une campagne brève et sans gloire au cours de laquelle les Chinois furent mis en déroute. La guerre prit fin en août 1842, et un traité de paix fut signé par lequel la Chine abandonnait Hong-Kong à la Grande-Bretagne, au commerce de laquelle elle ouvrait, en plus, cinq de ses grands ports.

Grâce à ces cinq ports francs, l'Angleterre était en mesure d'introduire en Chine autant d'opium que les Indes en pouvaient produire ; et, dès sa création, la colonie britannique de Hong-Kong connut une prospérité remarquable.

En 1848 une partie de la population s'insurgea contre l'autorité des empereurs, qui, déconsidérés par leurs échecs et leurs défaites militaires, avaient « perdu la face ». Cette rébellion, qui dura dix-sept années, coûta environ vingt millions de vies humaines et causa d'innombrables destructions. L'Angleterre entreprit alors une nouvelle campagne militaire (dite seconde guerre de l'opium), dont la Chine sortit, en 1858, battue à plates coutures ; elle dut signer cette année-là le traité de Tien-Tsin et, en 1860, celui de Pékin, aux termes desquels elle reconnaissait comme « juste et légal » le commerce de l'opium sur son territoire et cédait à la Grande-Bretagne une partie de la péninsule de Kowloon. Poursuivant une action jusque-là si bien menée, l'Angleterre obtenait

en 1898 une concession pour quatre-vingt-dix-neuf années sur une large étendue de terres situées en face de l'île de Hong-Kong.

DE MAL EN PIS

DEPUIS longtemps Hong-Kong a abandonné le trafic de l'opium. Une grande et belle ville a poussé, élevant des immeubles modernes ou des maisons de plaisance sur les flancs montagneux de l'île et sur la péninsule de Kowloon. De vastes usines ont été créées ainsi qu'un arsenal puissant, un aérodrome, de magnifiques installations portuaires, des voies de communications, des hôpitaux, des écoles, bref tout ce que la civilisation occidentale peut apporter de confort et d'efficience.

Port fluvial et port de mer, base militaire importante, grande escale des courriers d'Orient, centre artisanal et industriel, Hong-Kong avait tout en main pour faire oublier les circonstances regrettables qui avaient précédé sa fondation, en se consacrant à des activités normales.

Mais le mal avait des racines trop profondes et l'immoralité était devenue une sorte de seconde nature. Après avoir abandonné le trafic de l'opium dont le monopole leur avait échappé, les banquiers et les négociants de Hong-Kong se consacrèrent à des opérations variées : spéculations sur les devises, contrebande d'or, d'articles de luxe, d'armes, de matières premières stratégiques, bref de tout ce qui pouvait être d'un profit élevé parce que défendu.

Le développement de la situation militaire et politique en Chine allait créer une situation nouvelle : en 1949, après la déroute des armées nationalistes de Tchiang Kai Chek, les Anglais de Hong-Kong eurent une grande peur en voyant déferler vers leur territoire les forces communistes de Mao Tse Toung. Tout naturellement la ligne de conduite adoptée pour défendre leur possession menacée fut une politique de compromis.

Tout concourait en ce sens : la politique générale de l'Angleterre, qui estimait que des courants d'échanges commerciaux devaient être établis avec la Chine, même communiste ; les intérêts des spéculateurs, qui flairaient de gros profits possibles, et l'opinion d'un grand nombre de personnes qui pensaient qu'une politique opportuniste pourrait seule sauver la possession britannique de Hong-Kong.

Tout fut donc mis en jeu pour amadouer le colossal voisin et pour lui prouver que cette petite enclave capitaliste était en mesure de lui rendre d'immenses services économiques, politiques et militaires. Par leur docilité, par leurs efforts en vue de se rendre utiles, les particuliers et les pouvoirs publics de Hong-Kong achetèrent leur liberté provisoire. Car, de fait, la Chine rouge n'en ferait qu'une bouchée.

HONG-KONG EST POUR LA CHINE UN TERRITOIRE OUVERT

LE voyageur qui débarque à Hong-Kong est impressionné dès son arrivée par un étalage considérable de force armée : des mitrailleuses antiaériennes sont en batterie le long des pistes de l'aérodrome, des ouvrages fortifiés coiffent les cimes des montagnes, de vastes camps militaires, complétés par des dépôts de munitions et des parcs de camions, de chenillettes ou de chars légers, sont installés aux portes de la ville ; d'importantes unités de la marine de guerre sont ancrées dans la rade, et, mêlés à la foule, de nombreux militaires de toutes armes se promènent en ville.

Cette impression de sécurité et de force est purement illusoire car Hong-Kong, qui durant la dernière guerre tomba aux mains des Japonais malgré les forces considérables qui y étaient stationnées, n'aurait aucune chance, actuellement, de pouvoir tenir tête victorieusement à une attaque chinoise.

Même en laissant de côté l'aspect purement militaire de la question, il est évident que dès maintenant les communistes contrôlent la place. N'importe quand, les syndicats, qui sont à leurs ordres, peuvent paralyser la vie du port et de la cité.

De plus, au point de vue du ravitaillement, la colonie ne peut se suffire. Des importations considérables sont nécessaires pour nourrir la population. L'arrivée d'un grand nombre de réfugiés en provenance de la Chine rouge n'a fait qu'aggraver cette situation. En 1950-1951 la famine ne fut évitée que grâce à une intense contrebande « aller et retour » rendue possible par l'assentiment tacite des autorités britanniques et chinoises et portant sur le troc d'essence anglaise contre du riz et des vivres de Chine.

Depuis, on en est venu à une solution plus confortable, chacun achetant chez l'autre ce dont il a besoin. La reconnaissance du gouvernement de Mao Tse Toung par l'Angleterre a permis de compléter utilement l'échange des missions diplomatiques par celui de banquiers et d'hommes d'affaires.

Les frontières, de fait, sont incontrôlables et des milliers d'individus les franchissent dans les deux sens, légalement ou non, par voie de terre, par jonques, en train, etc. Parmi les centaines de milliers de réfugiés qui ont entouré la ville d'une ceinture de « bidonvilles » misérables et pouilleux, où ils vivent entassés et oisifs, sont camouflés un grand nombre de communistes. Plus ou moins virulents, ils constituent une menace constante. Les manifestations sanglantes qui eurent lieu l'année dernière en sont la preuve.

Malgré tout, les Anglais « jouent le jeu », et, tous les matins, les journaux locaux informent sérieusement leurs lecteurs qu'une jonque qui transportait vingt-cinq bidons d'essence a été confisquée à la suite d'un raid de la police, et qu'un coolie porteur d'un revolver militaire a été arrêté dans la nuit. Des organisations bien pensantes se dépensent pour soulager les misères des « victimes de la terreur rouge ». Les troupes se livrent à des exercices d'alerte spectaculaires et réconfortants, tandis qu'aux confins du « rideau de bambou » (succédané céleste du rideau de fer) des unités de police patrouillent d'un air martial.

L'ensemble de ce petit « gag » gentil essaie de s'intituler « la vaillante résistance devant le péril rouge »... ce qui, du reste, ne trompe personne !

UN COUP D'ŒIL PAR-DESSUS LE « RIDEAU DE BAMBOU »

UN spectacle intéressant et instructif est celui qu'offre la gare frontière de Lowu, point de passage du trafic ferroviaire entre la Chine communiste et le territoire britannique, véritable brèche entr'ouverte pour des raisons de commodité dans le « rideau de bambou ».

En cet endroit la frontière est matérialisée par une petite rivière qu'enjambe un pont métallique. Sur ce pont, par-dessus une barrière de passage à niveau, il est permis à quelques privilégiés de jeter un coup d'œil sur la Chine rouge.

Des policiers indigènes britanniques, sanglés dans d'impeccables uniformes bleu marine, regardent d'un air faussement apitoyé les sentinelles du poste de garde chinois, engoncées dans des tenues de campagne en toile jaunâtre et mal coupées, grelottant de froid pendant l'hiver, se protégeant des averses avec des parapluies, faute de capotes ou d'imperméables, et qui gardent d'un air farouche leur univers concentrationnaire.

En cet endroit on vous montre les points de passage qu'empruntaient les caravanes de contrebandiers... le lieu où la veille furent massacrés des réfugiés qui tentaient de fuir la Chine communiste... la baraque du tribunal du peuple, derrière laquelle les condamnés sont exécutés d'une balle dans la nuque... l'endroit où deux femmes furent violées par les hommes de garde quelques jours auparavant. On vous relate les atrocités qui se commettent de l'autre côté de cette rivière, les arrestations arbitraires, les exécutions en masse, en un mot l'oppression d'un peuple sous un régime totalitaire.

A quelques pas de ce guerrier au regard dur et à l'arme bien graissée, à quelques dizaines de mètres d'un drapeau rouge, ces récits vous remplissent d'un sentiment d'horreur et de crainte où se combinent les réminiscences des atrocités que nous avons nous-mêmes connues il y a quelques années, et cette angoisse trouble et obscure que chacun ressent lorsque, en connaissance de cause, il se trouve face à face avec ce qu'il est convenu d'appeler le « péril jaune ».

Devant cette brèche du « rideau de bambou », on sent intuitivement les mobiles qui ont poussé les autorités britanniques à adopter cette politique : ces mobiles sont humains, comme le sont la peur, la cupidité ou l'égoïsme. Mais, de plus, il y a un grand espoir : en abandonnant les voies tracées par les vertus antiques, l'Angleterre espère jouer à Hong-Kong une nouvelle version du « Chêne et du Roseau » et souhaite que la fin vienne un jour justifier les moyens.

Avant de quitter Lowu nous jetons un dernier regard sur ce territoire qui nous est interdit et probablement plus inaccessible que la lune, et sur ces vagues réseaux de treillage plus ou moins barbelé qui essaient de faire oublier que Hong-Kong est un territoire ouvert aux Soviets. Puis d'un dernier coup d'œil nous prenons congé de ces gardiens de deux mondes théoriquement ennemis, frères de race que ne séparent qu'une frêle barrière et des idéologies qui les dépassent ; d'un côté, nos fringants cicerones, un peu supérieurs, très inconscients mais certainement très sincères, de l'autre, les représentants d'un monde farouche qui, depuis des années qu'ils montent la garde en ce point, ne leur ont jamais adressé ni une parole, ni un regard.

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR

IL serait faux de penser qu'une certaine pudeur ou qu'une semi-clandestinité entoure les transactions qui s'effectuent entre ces deux mondes. Au centre de la ville, dans le quartier des banques, s'élève un bâtiment d'allure vieillotte : c'est la banque gouvernementale de la Chine rouge. On y achète n'importe quoi : des machines, des renseignements, des techniciens, des armes, des munitions, des usines, des matières premières stratégiques ou non, des navires, de tout ; car à Hong-Kong tout est à vendre à condition que le client ait de quoi payer.

Des chèques, des ordres de paiement y sont établis et partent pour toutes les grandes capitales du monde, directement ou par des voies détournées. Chacun d'eux signifie la mort certaine pour un ou plusieurs de nos combattants d'Indochine ; chacun d'eux signifie une victoire, petite ou grande, du communisme dans le monde. C'est pourquoi, malgré ou plutôt en raison de tous les liens affectifs qui nous unissent à nos amis anglais, il est de notre devoir d'attirer leur attention, et

UNE RUELLE TYPIQUE du quartier chinois où, à quelques centaines de mètres de la ville européenne, une foule asiatique s'agite tout au long des boutiques largement ouvertes, sous des banderoles aux caractères multicolores.

隆足頸批發
金龍足頸
隆昌
批發

celle du monde, sur le fait qu'il est temps de cesser ce petit jeu de la main droite qui ignore ce que fait la main gauche.

« QUO VADIS ? »

QUEL est l'avenir de cette colonie à l'étrange destinée, où dix mille Anglais essaient d'oublier deux millions de Chinois dont ils ont fait des complices en en faisant des compatriotes, et qui, aux confins de la Chine rouge, s'enrichit de façon insolente des conflits qui divisent le monde ?

Réussira-t-elle, en accumulant les compromis, à survivre assez longtemps

PRECEDES d'une escorte de police destinée à nous éviter un « kidnapping » toujours possible, nous pénétrons enfin dans la zone interdite.

pour qu'une solution à l'échelle mondiale vienne régler ses problèmes particuliers ?

... A moins que son gigantesque voisin chinois, oubliant les services qu'elle lui rend, ne l'écrase tout d'un coup, dans un mouvement de colère, unissant dans une même haine l'Angleterre et l'Amérique, Mao Tse Toung vengeant ainsi l'honneur de la Chine tout entière et, ô ironie, celui de ses empereurs défunts...

L'avenir seul nous le dira.

Aussi est-il remarquablement intéressant de suivre, à travers les convulsions qui agitent l'Extrême-Orient, la destinée et les manœuvres de ce petit monde, né dans la corruption et dans le vice, qui, pour sauver sa bourse et sa vie, a vendu son âme au diable.

J.-P. BRU.

★

LA MAISON DU TIGRE, dont voici l'entrée, constitue, avec ses terrasses fleuries, l'une des attractions touristiques de Hong-Kong.

LOUIS LE NAIN « LES PÈLERINS D'EMMAÜS »

L'ATTRIBUTION à chacun des trois frères Le Nain des œuvres de ces peintres a longtemps retenu les érudits et suscité notamment les travaux de Paul Jamot. La toile ci-dessus, que le Louvre a fait figurer à l'Exposition de Reims, est de Louis Le Nain. Elle allie le réalisme des figures à une poétique grandeur.

LES GRANDES EXPOSITIONS DE NOS MUSÉES DE PROVINCE

DES la belle saison, la vie artistique abandonne à peu près Paris. Elle prend ses quartiers d'été. C'est un fait nouveau. Félicitons-nous. Pour la province et pour tous les amateurs d'art. La politique de décentralisation musicale, qui a conduit à l'organisation de si brillants festivals, trouve une heureuse correspondance dans le domaine des arts plastiques.

Nous avons déjà parlé de l'exposition du Greco à Bordeaux, qui a ouvert le cycle des expositions provinciales. Le musée de Dijon a suivi en consacrant

ÉDUCATION DE LA VIERGE

CE GROUPE est, avec celui de Longpré-le-Sec, l'exemple le plus remarquable de ce sujet qui a été très souvent traité par l'Ecole troyenne de sculpture. En pierre, avec polychromie, il remonte au premier quart du XVI[e] siècle. Il appartient à l'hôpital Saint-Nicolas de Bar-sur-Aube.

plusieurs des salles du palais des ducs de Bourgogne à « Saint Bernard et l'art des cirsterciens » ; exposition austère, on s'en doute, puisque l'austérité était la règle des abbayes cisterciennes ; mais le luxe et la richesse ne sont pas toujours synonymes de beauté, et cet art, voulu par saint Bernard, se revêt d'une noblesse et d'une grandeur qui nous en imposent profondément. L'iconographie du saint abbé est abondamment représentée par des enluminures, des peintures, des sculptures, des vitraux qui sont exposés à côté des manuscrits de Cîteaux (bibliothèque de Dijon), de Clairvaux (bibliothèque de Troyes) et de documents provenant des abbayes cisterciennes de toute l'Europe.

La Champagne fut la terre bénie des sculpteurs. Aussi bien l'exposition des « Chefs-d'œuvre de l'école de sculpture troyenne » présentée à Troyes, en l'hôtel de Vauluisant, est-elle d'une grande portée. Des œuvres provenant d'églises de villages des environs, pour beaucoup à peu près inconnues, se révèlent dans leur splendeur. Le décapage a permis de découvrir de belles polychromies anciennes. Idéalisme et réalisme se fondent pour atteindre une forte puissance d'expression et de vie.

Ne quittons pas la Champagne sans visiter, au musée de Reims, un ensemble de peintures des Le Nain, ou conçues sous leur influence. Le souvenir de Paul Jamot, qui consacra au problème si complexe des attributions données aux trois frères des études magistrales, plane sur cette exposition.

Soixante natures mortes ont été recueillies avec un grand soin par le musée de Strasbourg ; elles forment une collection européenne très homogène centrée autour des peintres alsaciens, et particulièrement de l'admirable maître Sébastien Stoskopff, qui travaillait au XVII[e] siècle. On souhaite que

LA CREATION DU CHEVAL, d'après Jordaens. Cette tapisserie, où l'on retrouve la fougue et l'opulence des formes du grand peintre flamand, est la première de la suite « l'Education équestre de Louis XIII ». Signée du tapissier Reydams le Vieux, elle fait partie des collections des Musées royaux d'art et d'histoire de Bruxelles.

le magnifique palais de Rohan, qui possède la plupart de ces tableaux, ait bientôt l'extension qui lui permettra de les placer en permanence sous les yeux des visiteurs.

C'est un vœu du même ordre que nous formons à propos du palais Saint-Vaast d'Arras. Il est question d'y établir un musée de la tapisserie qui pourrait être le plus beau du monde en rappelant l'ancienne vocation de la cité. Pour l'instant on y expose de prestigieuses tentures, notamment les célèbres tapisseries de la Licorne et un imposant ensemble de Bruxelles prêté par l'Etat et les municipalités belges.

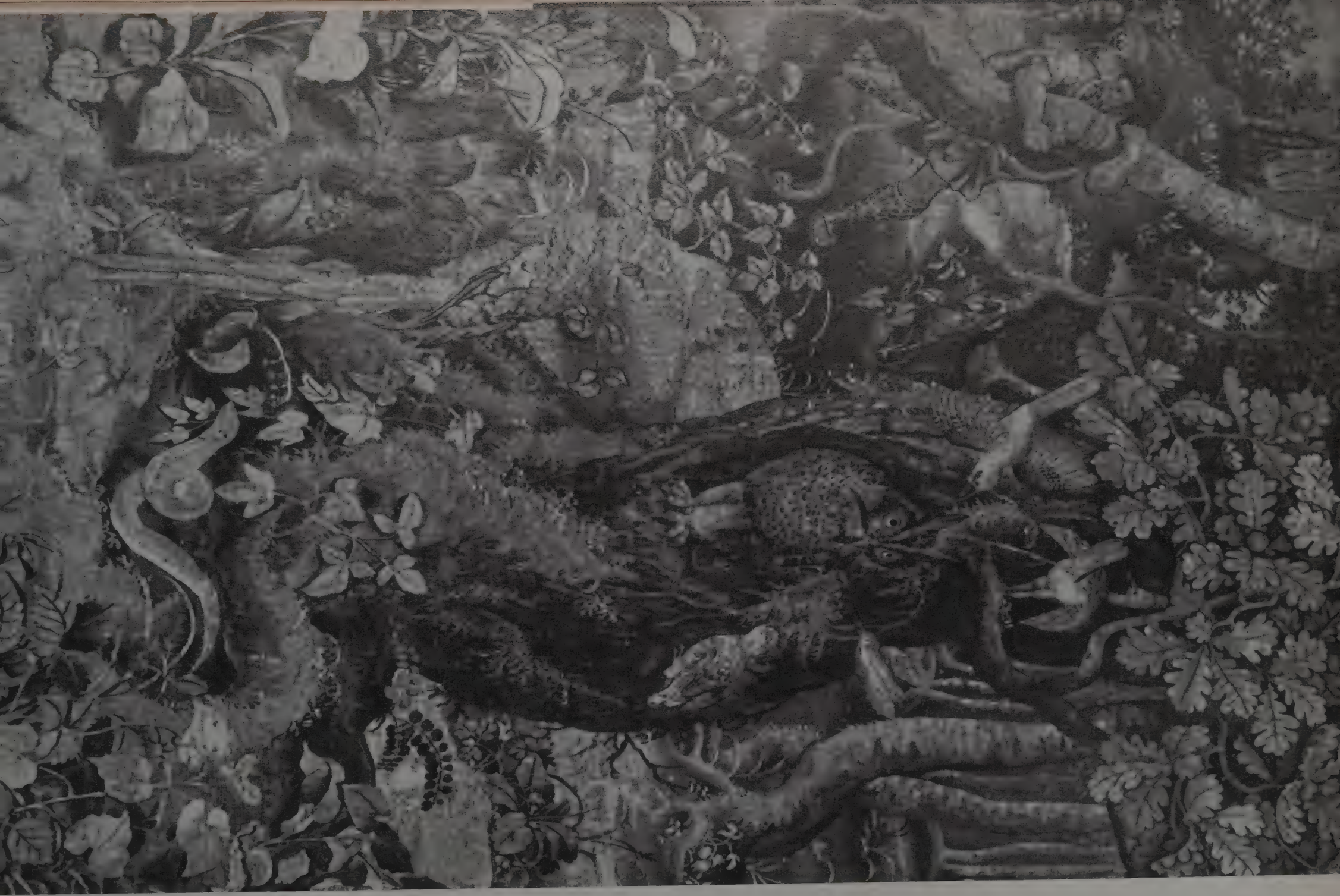
LA DAME A LA LICORNE. Cette tapisserie, exécutée vers 1500, et qui décorait autrefois le château de Boussac, fut acquise en 1882 par le musée de Cluny. Ses symboles ont longtemps dérouté les experts. On y a reconnu les allégories des Cinq Sens, le panneau ci-dessus représentant « le Goût ».

A côté de l'art ancien, la province n'oublie pas les maîtres modernes. Nous ne reviendrons pas sur la grande exposition Cézanne. Après avoir été exposée à Aix, elle s'est transportée au mois d'août à Nice, en septembre à Grenoble. Lille célèbre les « Maîtres de l'expressionnisme flamand », et Albi réunit des œuvres de divers maîtres contemporains. Nous trouvons au palais de Fontainebleau une exposition organisée par la Bibliothèque Nationale et le Comité du livre illustré où figurent les ouvrages les plus fameux de Bonnard, Dufy, Rouault, Matisse, Derain, Segonzac. Enfin, dans le cadre du Festival de Lyon-Charbonnières, le palais Saint-Pierre a organisé en l'honneur de Picasso l'une des manifestations les plus complètes qui aient été réalisées sur cet artiste protéique. A côté de toiles dont beaucoup sont devenues célèbres nous voyons des sculptures et de récentes céramiques.

On ne saurait énumérer toutes les manifestations temporaires qui furent organisées cet été dans nos provinces pour la joie de la population locale et celle des touristes. Les Français ont trop souvent donné l'impression qu'il n'y avait rien dans le monde des arts en dehors de Paris. Il est heureux qu'en même temps que nos vieux musées se métamorphosent selon des conceptions modernes ils deviennent les centres rayonnants d'une nouvelle animation artistique.

Bernard CHAMPIGNEULLE.

ROMULUS ET HERSILIE. Fait partie d'une suite de huit tapisseries, « l'Histoire de Romulus », tirée de Tite-Live et dont trois pièces prêtées par les Musées royaux des beaux-arts de Belgique figurent à l'Exposition d'Arras. Ces tapisseries auraient fait partie des achats de tentures effectués en 1543 par Hippolyte d'Este, cardinal de Ferrare. Au centre des bordures supérieures, des distiques latins se rapportent aux sujets représentés.



A STRASBOURG

EXPOSITION DE NATURES MORTES

UN TRES BEL ENSEMBLE de natures mortes a permis d'admirer des spécimens particulièrement remarquables de ce genre de peinture. Cette exposition a mis en valeur le talent des peintres alsaciens — leurs œuvres en formaient le centre — tout spécialement de Sébastien Stoskopff dont nous reproduisons, ci-dessous, une toile. Cet artiste, qui, à coup sûr, mérite d'être classé parmi les maîtres de son temps, vivait au XVII[e] siècle.

DETAIL DE L'HISTOIRE D'HERCULE, suite de tapisseries provenant des Musées de Bruxelles, exécutées pendant le troisième quart du XVI[e] siècle. Les divers panneaux sont encadrés de petits sujets très différents des scènes principales.

THEOPHILE GAUTIER fut le premier « revistero » de France. Et, dans son style étincelant, il a « vu » en 1853 la plaza de Bayonne : « Le cirque était construit en dehors des portes de la ville, sur les bords de l'Adour, à peu près comme l'Hippodrome en deçà de la barrière de l'Etoile. Il élevait, au milieu des baraques de saltimbanques, sa rotonde de bois surmontée de bannières à blason... »

FIDÈLE A SA TRADITION

BAYONNE

CENTRE TAUROMACHIQUE DU SUD-OUEST A BRILLAMMENT ORGANISE LA CORRIDA DU CENTENAIRE

PAR EDMOND NESSLER

... CUCHARES fit de ces beaux manèges de cape sous le mufle du taureau qui sont la grâce du cirque et comme la fatuité de la bravoure. Rien n'est charmant comme ces passes où le torero lutine la fureur du monstre, va, vient, se fait poursuivre coquettement et finit par s'envelopper dans les plis roses de sa cape, se drapant comme un galant qui va voir sa belle, sans plus se soucier du taureau stupéfait et étourdi que s'il n'existait pas. » (Théophile Gautier.)

Voilà un siècle, exactement, qu'avait lieu, pour la première fois en France, une course de taureaux intégrale, c'est-à-dire avec mise à mort. L'événement se passait à Bayonne, en août 1853. Il fit sensation et suscita des polémiques passionnées. *L'Illustration* du 10 septembre 1853 consacrait toute une étude à la psychologie et à la philosophie du spectacle tauromachique, illustrée par des vignettes de Valentin que nous reproduisons ci-contre. Dans *la Presse*, Théophile Gautier, témoin oculaire, relatait ses impressions en un style coloré et vivant. On imagine que ce reportage fut apprécié des « aficionados » de l'époque ! Bayonne se devait de célébrer ce centenaire en organisant une corrida de classe exceptionnelle. Et l'on a pu mesurer à cette occasion les progrès faits par la tauromachie de ce côté des Pyrénées, où elle a obtenu, non sans lutte, ses lettres de créance... tout au moins dans notre Midi. C'est que le soleil est un élément essentiel de la réussite de ces spectacles violents et hauts en couleur.

1853 ! Le Second Empire naissant promet à la France une longue période d'ordre et de prospérité, et une jeune Espagnole d'une éclatante beauté, Eugénie de Montijo, est, depuis un an, impératrice des Français. L'esprit est aux plaisirs : festivités classiques ou distractions inédites se succèdent partout où l'on s'amuse, et l'on s'amuse partout.

L'Espagne, naturellement, est à la mode non seulement parce que l'arbitre des élégances règne aux Tuileries, mais parce que l'attrait de la péninsule s'exerce sur la littérature comme au théâtre, d' « Hernani » à « Carmen », par le truchement des poètes, des écrivains et des artistes.

A la fin de l'été, la « société » et la jeunesse dorée s'étaient donné rendez-vous en pays basque et navarrais où l'on danse le fandango et chante le flamenco. Comment la corrida toute proche ne sauterait-elle pas la frontière ?

Trois courses furent organisées à

L'HOMME EN COSTUME DE LUMIERE affronte la bête : l'intelligence et le sang-froid vont triompher de la force aveugle et brutale.

Bayonne, les 24, 25 et 26 août, avec la participation du fameux Cuchares, une des premières « espadas » de l'époque. Si, dans la « plaza », explosa un enthousiasme sans mélange, à Paris les protestations furent nombreuses et les critiques sévères. La tauromachie allait sans doute acquérir droit de cité dans le Midi de la France, mais par étapes longuement disputées. Pratiquement, il a fallu près d'un siècle pour que la controverse fût virtuellement épuisée.

Bien entendu, le débat porta tout de suite sur un point subalterne. On oubliait l'homme et le taureau pour évoquer les chevaux éventrés, avec leurs entrailles traînant dans la poussière, la mort ignominieuse des misérables animaux sans défense. Et, à vrai dire, c'était un spectacle passablement répugnant. Les « aficionados » avaient beau affirmer qu'il s'agissait là d'un incident sans importance quoique nécessaire, que le drame était ailleurs, et qu'il méritait, lui, l'attention la plus passionnée, les « civilisés » s'obstinaient à ne regarder que la boucherie.

Avec le caparaçon, la cause paraît entendue. On peut aimer ou ne pas aimer la course de taureaux, mais, disent les convaincus, il y aurait une certaine hypocrisie à feindre le scandale à propos d'un sport certes dangereux et brutal, mais qui atteint souvent, du point de vue esthétique et du point de vue humain, à une réelle grandeur. Il est, selon eux, difficile en effet de prétendre qu'un bovin finit plus cruellement à la plaza en combattant qu'à l'abattoir... après avoir été mutilé dans sa prime jeunesse.

UNE CHOREGRAPHIE DE LA MORT

La corrida, en même temps, s'est stylisée pour devenir une véritable chorégraphie de la mort avec des règles de plus en plus sévèrement codifiées et des exigences souvent draconiennes. Juan Belmonte, qui souffrait de troubles articulaires,

QUAND LE TAUREAU PREND SA REVANCHE

PARFOIS LA BETE marque un point et la mort va faire son œuvre. Ci-dessus, la corne s'est profondément enfoncée dans l'aine du matador.

LE TAUREAU s'acharne sur l'homme blessé. Malgré les efforts de la « cuadrilla », on parviendra difficilement à l'arracher à sa fureur.

LE SACRIFICE est consommé. Le torero ne survivra pas, mais le souvenir de sa courte carrière s'inscrira au martyrologe de la tauromachie.

(Clichés extraits du film *la Course de taureaux*, production Braunberger.)

LE DERNIER ACTE : Après l'estocade, le taureau tué est traîné hors de l'arène.

imagina de combattre les pieds rivés au sol la bête déchaînée. Cette innovation est maintenant un impératif catégorique.

Il y a une trentaine d'années, sous l'influence de Martial Lalanda, les éleveurs furent amenés à chercher par croisement à obtenir des sujets d'une vigueur et d'une agilité équivalentes, mais d'une taille plus réduite, qui permettait des figures d'une audace jamais vue et donnait libre cours à une fantaisie constamment renouvelée. On alla même plus loin quand, à l'instigation des grands toreros, les cornes furent raccourcies de quelques centimètres. Le procédé a été interdit par le gouvernement espagnol en février dernier.

BAYONNE S'EST SOUVENU

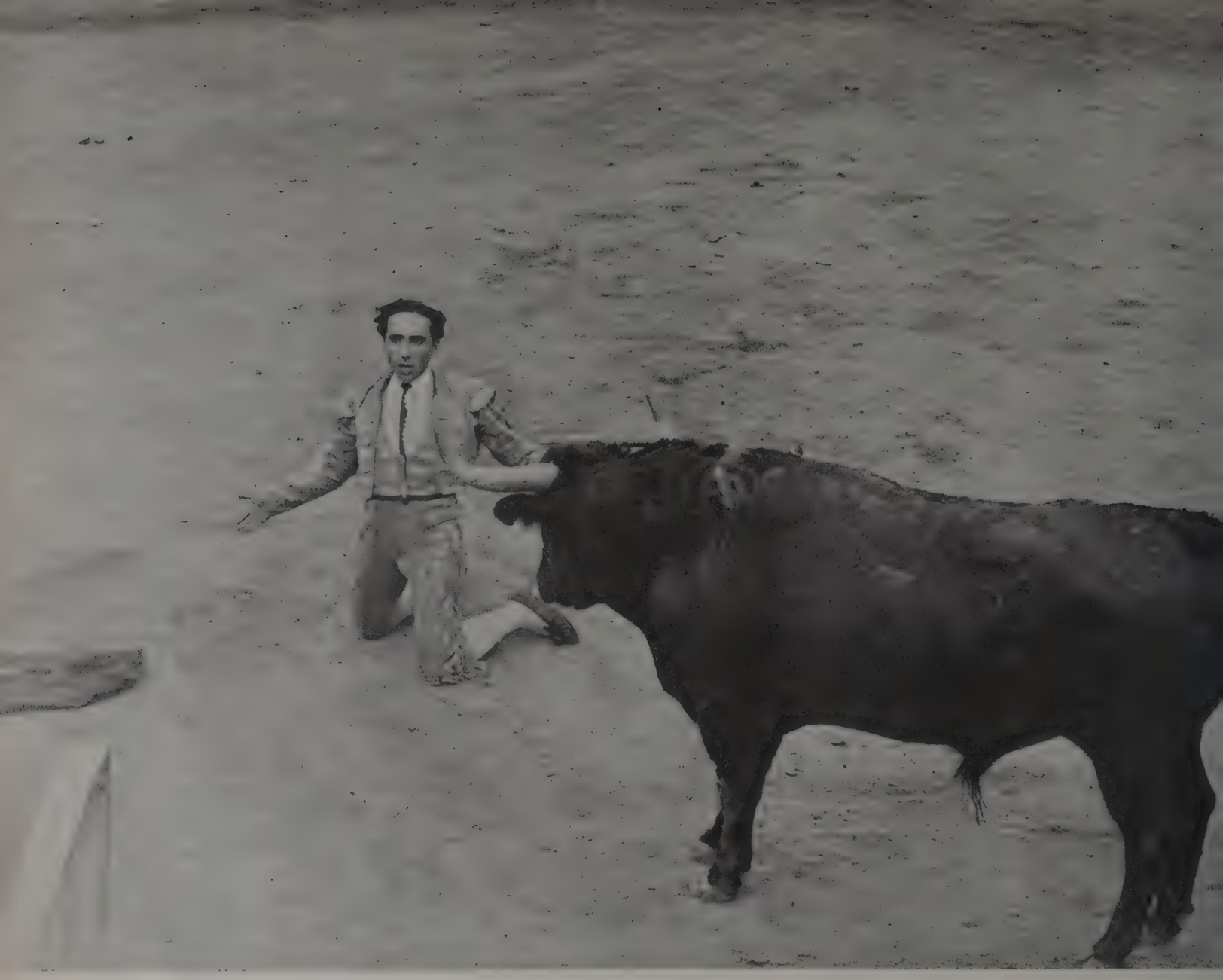
BAYONNE n'a pas voulu laisser passer le centième anniversaire de son initiative sans organiser une journée taurine digne de cette grande date. Car, entre temps, en dépit de difficultés de tous ordres, la tauromachie n'a cessé de gagner du terrain, et les courses françaises rivalisent maintenant en qualité avec les plus belles d'outre-monts. On « torée » dans tout le Languedoc et dans la plus grande partie de la Gascogne, et l'Auvergne, avec Vichy, constitue une pointe avancée en pays conquis en direction de Paris, où il n'est pas exclu qu'un jour ou l'autre, en dépit d'expériences peu concluantes, la corrida vienne s'implanter.

De ce point de vue, l'inventaire est donc éloquent.

SIX OREILLES FURENT ACCORDEES

A L'AFFICHE de Bayonne, le « cartel » de 1953 ne manquait pas d'allure ; deux jeunes matadors, Pedrès et Pimentel — celui-ci remplaçant Antonete, blessé trois jours auparavant à Malaga — avides de s'imposer, et une valeur sûre, Antonio Ordonez, qui figure parmi l'élite des toreros actuels.

Mais la course, affirment les initiés, vaut encore plus par les taureaux que par les hommes. A



Bayonne on présenta six « toros bravos », de dona Teresa Oliveira, propriétaire de la célèbre « ganaderia » de Madrid, des bêtes nobles, franches et combatives.

Et ce fut une débauche de naturelles et de véroniques, de molinetes et de pedresinas avec un magnifique travail à la muleta et des mises à mort sans bavure, sauf pour le deuxième taureau de Pimentel.

Antonio Ordonez, en costume de lumière cyclamen et or, réalisa devant son premier taureau un « trasteo » d'une admirable netteté avec des « derechazos » qui soulevèrent une véritable ovation. Il obtint les deux oreilles — récompense enviée et, en l'occurrence, pleinement méritée. Il éprouva plus de peine avec son deuxième taureau, qui se dérobait et qu'il dut estoquer en abrégeant son travail.

Pimentel, en blanc et or, eut aussi les deux oreilles, pour son second taureau, grâce à une « faena » étincelante et à une demi-estocade adroite. Son premier taureau, très difficile, avait été moins satisfaisant.

Quant à Pedrès, qui avait été blessé douze jours auparavant en cette même « plaza », il fut gratifié d'une oreille pour chacune de ses bêtes. Le « diestro », en rose et or, s'employa à fond dans des « trasteos » de très près qui enthousiasmèrent l'assistance. Il y eut notamment quelques « desplantes » de la meilleure veine, des « molinetes » et des passes hautes justement appréciées.

« Trente-neuf chevaux morts et dix-neuf taureaux occis !... Cela me semble, eu égard au temps que nous vivons, une assez jolie hécatombe. Je dis, eu égard au temps, car il est assez notoire que les anciens, qui n'avaient aucune pruderie sur ce point, ne regardaient guère à la vie de cent taureaux et que, dans leurs sacrifices, ils immolaient sans scrupule comme sans préjugé ces animaux pour des motifs au fond bien plus frivoles ! N'importe ! malgré cette énorme disproportion, je tiens que cinquante-huit victimes sont un holocauste très présentable : il faudrait être un païen ou un Espagnol pour ne pas s'en contenter ! »

Un lecteur de *L'Illustration*,
10 septembre 1853.

UN PUBLIC DE CONNAISSEURS

Et maintenant quelles seraient les conclusions du spectateur imaginaire qui aurait bénéficié de l'ineffable privilège d'assister aux corridas de 1853 et à celles du centenaire ?

Signe des temps ou mystère des changes, les Espagnols ont disparu devant la ruée montante des autochtones et des visiteurs du nord attirés par la splendeur du spectacle et les intenses émotions qui s'en dégagent ; un engouement comparable soulève la foule où jadis dominaient les profanes et où, aujourd'hui, des connaisseurs au jugement sans indulgence forment l'imposante majorité.

Et c'est une différence qu'on se plaît à souligner sur les bords de l'Adour.

L'HOMME a subjugué la bête (à gauche). Il se met à sa merci, et le monstre ne comprend pas.

LA « MINUTE DE VERITE ». La mort va choisir, de l'homme ou du taureau (ci-dessus).

LE CAPARAÇON a enlevé son allure de boucherie à la corrida. Celle-ci y a gagné en beauté et en noblesse.

IL FAUT QUE LA FRANCE ADAPT

ET POUR CELA IL NE SUFFIT PAS

VEILLE DE RENTREE. On joue encore dans la rue en attendant cours et préaux, trop souvent exigus. Ecoles primaires et maternelles ont accueilli cette année cinq millions d'enfants. Il faut construire des locaux nouveaux, spacieux et clairs, pour recevoir ces effectifs abondants. Un gros effort est fait dans ce sens. Ci-contre, l'école de Gigonzac (Lot), prototype d'école de hameau, à une classe, avec, en outre, le logement de l'instituteur.

SON SYSTÈME SCOLAIRE A SES BESOINS

CONSTRUIRE DES ÉCOLES... IL FAUT RÉORGANISER L'ENSEIGNEMENT

LE problème de l'éducation nationale est un des plus graves qui se posent à un pays. Il ne fait aujourd'hui de doute pour quiconque s'intéresse à ce problème qu'une refonte générale de notre enseignement public est nécessaire pour le mettre en harmonie avec les besoins du pays et pour l'adapter aux exigences de l'époque. C'est là une œuvre de longue haleine et qui ne pourra être accomplie que par étapes. Il faut aussi doter maîtres et élèves d'écoles de tout ordre — du primaire au supérieur — où ils puissent travailler dans les meilleures conditions. Fort heureusement, cette continuité qui manque si souvent cruellement à notre politique n'a pas fait défaut à l'Éducation nationale. La présence ininterrompue depuis plus de deux ans de M. André Marie à la tête du ministère de la rue de Grenelle a permis de mettre sur pied un vaste plan d'équipement scolaire et de préparer la réforme d'ensemble.

ENQUÊTE DE ROGER DARDENNE ET PAUL MOUSSET

La rentrée des classes a fait, cette année encore, couler beaucoup d'encre, un peu plus que d'habitude. Le public s'est ému au récit des difficultés qui ont accompagné le retour des enfants à l'école... L'école, qui, par définition, devrait être accueillante et largement ouverte et qui, en trop d'endroits, se montrait impuissante à recevoir tous ceux qui voulaient entrer. Locaux insuffisamment nombreux, exigus, vétustes ou mal aménagés ; en contre-partie, classes aux effectifs trop élevés et qui rendent fort pénible la tâche des maîtres, tel était le tableau. En sorte que l'opinion en est venue à identifier à peu près le problème de l'enseignement avec celui des bâtiments scolaires.

Identification abusive, nous le montrerons plus loin, et qui restreint le problème de l'enseignement en le ramenant au seul aspect matériel de la crise du logement. Mais le problème des locaux n'en demeure pas moins posé avec acuité par un développement des effectifs qu'expliquent des raisons démographiques et aussi, en ce qui concerne le secondaire, des raisons inhérentes à la structure actuelle de cet ordre d'enseignement.

En adoptant, le 28 septembre 1951, la loi qu'on appelle généralement loi Marie-Barangé, le Parlement manifestait sa volonté de s'intéresser à tous les écoliers, sans se préoccuper de l'école, publique ou privée, qu'ils fréquentent par la volonté de leurs parents. Le vote de cette loi ne fut acquis qu'après de vives controverses à l'Assemblée nationale comme au Conseil de la République. A ceux qui s'opposaient à son adoption, M. André Marie, ministre de l'Education nationale, s'appliqua avec éloquence et ténacité à démontrer qu'elle ne portait pas atteinte au principe de la laïcité. En fait, la loi, par le moyen d'un compte spécial du Trésor, met à la disposition des écoles publiques et privées des sommes calculées pour chaque chef de famille dont les enfants reçoivent l'enseignement du premier degré à raison de 1.300 francs par enfant et par trimestre de scolarité. Ces allocations sont, pour l'enseignement public, mandatées dans chaque département à la caisse départementale scolaire, gérée par le conseil général ; pour l'enseignement privé, aux associations de parents d'élèves, étant entendu que, dans ce cas, l'allocation doit être, en premier lieu, affectée à l'amélioration de la situation matérielle des maîtres (car les bas traitements du personnel enseignant sont un des maux dont souffre le plus l'enseignement privé).

Revanche du « cléricalisme », ont dit certains de la loi Marie-Barangé. En fait, si l'enseignement privé y a trouvé avantage, l'école publique n'a pas été desservie par ces nouvelles dispositions législatives. Les fonds provenant de la loi, mis à la disposition des conseils généraux, sont en effet affectés à payer la part communale des constructions scolaires et les réparations dont les écoles ont besoin. Aussi bien, sans le vote de cette loi, aurait-on pu obtenir aisément du Parlement les crédits nécessaires à la vaste entreprise à laquelle il allait falloir s'attaquer et que nous allons maintenant décrire ?

Entreprise dont l'urgence et les difficultés éclataient à la fois à tous les yeux. Car dans notre pays éprouvé et appauvri on ne sait que trop que les possibilités financières ont des limites vite atteintes.

Si la loi Marie-Barangé accordait à l'équité une satisfaction, une autre tâche, et combien lourde, attendait en effet les dirigeants de l'Université : équiper nos établissements d'enseignement public. Tout d'abord, il fallait dresser le plan de cet équipement. Ce fut l'œuvre d'une commission composée de hautes personnalités administratives, présidée par M. Le Gorgeu, conseiller d'Etat. Son rapport, mis au point après plusieurs mois d'une enquête approfondie, ne compte pas moins de 297 pages imprimées en petits caractères. Il révèle des besoins proprement gigantesques. Qu'on en juge : pour l'enseignement du 1er degré la commission arrivait à cette conclusion qu'il fallait construire 13.705 classes nouvelles, dont 4.296 maternelles, remplacer 10.876 classes vétustes ou impropres à leur usage, reconstruire 2.294 classes détruites du fait de la guerre, édifier 13.811 logements d'instituteurs. A quoi s'ajoutent les cours complémentaires, les écoles normales, les écoles de perfectionnement pour enfants inadaptés, l'enseignement post-scolaire et ménager.

Sagement, la commission classa les besoins en trois catégories : ceux qui, de toute nécessité, devaient être satisfaits dans un délai de cinq ans ; ceux qu'il faudrait s'efforcer de contenter pendant la même période ; ceux qui pouvaient attendre cinq ans.

Pour financer ce plan quinquennal le Parlement accorda, pour les quatre ordres d'enseignement, 270 milliards, dont 65 à la charge des départements et des communes. (Pour le seul enseignement du 1er degré les dépenses avaient été chiffrées par la commission Le Gorgeu à 232 milliards 117 millions !) Dans le total des crédits votés par

le Parlement la contribution de l'Etat à la rénovation de l'enseignement du 1er degré figurait pour 72 milliards 800 millions.

Du moins obtint-on des Finances un engagement ferme pour une ouverture de crédits de 85 milliards répartis de 1953 à 1957, le surplus, soit 120 milliards, devant, chaque année, être accordé par tranche. Grâce à cette disposition il devenait possible d'entreprendre des travaux d'envergure.

LA MONTEE DES NAISSANCES RESPONSABLE DE L'ENVAHISSEMENT DES CLASSES

Il était grand temps de faire quelque chose. A la rentrée du 15 septembre dernier cinq millions d'enfants ont franchi le seuil des écoles maternelles et primaires et des cours complémentaires de France ! Augmentation des effectifs due, avons-nous dit, à une poussée démographique. On n'ignore pas, en effet, que la courbe des naissances, descendante de 1932 à 1941 (513.000 pour cette dernière année), s'est singulièrement relevée depuis — en même temps que décroissait d'ailleurs le taux de la mortalité infantile. 1946 a vu 840.000 naissances ; 1947, 867.000. Depuis, il y a eu quelque diminution, mais 1952 en a encore enregistré 820.000.

Or ces enfants des années 1946 et 1947 sont arrivés maintenant à l'âge de l'école. Conséquence : la population scolaire a augmenté dans des proportions considérables et l'on peut admettre que jusqu'en 1956 les écoles publiques du premier degré auront à accueillir chaque année environ 300.000 élèves nouveaux. Qu'on se reporte aux chiffres indicatifs des besoins en locaux donnés plus haut et l'on mesurera l'ampleur de l'effort à fournir. Cet effort, le ministère de l'Education nationale est parfaitement résolu à le mener à bonne fin. Déjà, des résultats ont été obtenus qu'il serait fort injuste de ne pas mentionner ; déjà, en plus d'un endroit, des écoles, des groupes scolaires clairs, aérés, tenant compte du nombre d'élèves qu'ils devront accueillir, ont remplacé les bâtiments sombres, incommodes.

Les procédés modernes de construction doivent permettre l'exécution d'un programme que les méthodes classiques rendraient trop onéreux. Inaugurant récemment à Bernay une école aux bâtiments préfabriqués, M. André Marie a insisté sur la nécessité d'utiliser des préfabrications qui abaisseront considérablement — parfois de la moitié — les prix de revient.

CONCENTRATION ET RAMASSAGE RENOVERAIENT L'ECOLE RURALE

Il existe pour l'enseignement primaire un autre gros problème dont nous voudrions dire quelques mots. Les documents sur le dépeuplement des campagnes montrent que depuis quatre-vingts ans la population rurale a diminué dans tous les départements. (Une statistique accorde, en 1881, 65 % de la population française à la campagne contre 35 % aux villes ; en 1946 la proportion est de 53 % pour la population urbaine et de 47 % pour la rurale.)

Compte tenu de ces évaluations, la situation est différente pour les écoles des villes et pour les écoles rurales. Afflux aux premières tandis que les autres manquent çà et là d'élèves et ne réunissent qu'un très faible effectif. En outre, les enfants éprouvent, surtout dans certaines régions, de grosses difficultés pour aller à l'école : intempéries, longs parcours, mauvais chemins.

Aussi s'est-on demandé si le moment n'est pas propice pour concentrer les écoles rurales, au rebours du principe généralement suivi jusqu'ici qui voulait que chaque commune ou hameau fût pourvu d'une école publique, une distance de 3 kilomètres à parcourir et un effectif de quinze élèves suffisant à justifier l'existence de l'école. Faculté, il est vrai, était laissée aux communes de s'associer dans certains cas, mais il ne semble pas que beaucoup aient usé de cette possibilité. N'y aurait-il pas lieu, puisque de grands travaux d'équipement scolaire vont être entrepris sur l'ensemble du territoire, de profiter de cette circonstance pour renoncer au principe de l'école de commune ou de hameau et pour créer des groupes scolaires intercommunaux ou cantonaux ? Cela implique naturellement un ramassage des écoliers qui exigera, dans beaucoup de cas, des services spéciaux de transport. Car il ne paraît pas possible le plus souvent de s'en tenir à l'utilisation des services existants.

Le groupement des écoles et le transport des enfants peuvent permettre de substituer à des écoles à classe unique des écoles à classes multiples. Une émulation heureuse, impossible dans une classe squelettique de quelques unités, peut en résulter. D'autre part, les enfants peuvent être confiés à des maîtres plus stables et plus expérimentés. Au point de vue financier, si l'on compare les frais de groupement et de transport aux dépenses actuellement faites pour rémunérer les maîtres et entretenir les locaux — ceux-ci souvent condamnés par leur vétusté — on verra que l'opération doit finalement se traduire par des économies. Le recteur de Nancy, M. Jean Capelle, y voit même le point de départ d'un système nouveau qui assurerait l'enseignement de six à dix-huit ans : école élémentaire, d'orientation et de maturité.

L'intérêt de la question n'a pas échappé au gouvernement puisqu'un décret du 5 septembre dernier prévoit que l'organisation de services de groupement et de transport des enfants pourra être décidée par le ministre de l'Education nationale après enquête sur l'intérêt pédagogique de la mesure et sur son économie.

FAIRE NEUF n'exclut pas le souci de tenir compte des nécessités imposées par les conditions particulières à chaque région. Ci-contre, l'école de Katzenthal (Haut-Rhin).

CETTE PIECE aux larges baies, qui fait songer à une salle à manger de bateau, est le réfectoire d'une école neuve d'Angers, un endroit coquet où il fait bon s'asseoir.

(Ci-contre, au milieu de la page).

LA MATERNELLE est aménagée pour que les bambins s'y retrouvent avec plaisir dans une ambiance appropriée à leur âge. Le photographe a troublé de graves opérations !

LE GROUPE SCOLAIRE Saint-Laud reconstruit à Angers ne possède pas seulement un joli réfectoire. L'extérieur (à droite) en est simple, net, avenant.

UN FAIT SOCIAL GROS DE CONSEQUENCES : LA RUEE VERS LE SECONDAIRE

Si nous passons maintenant à l'enseignement du second degré, ce sera pour y constater une situation analogue à celle du primaire. Lycées et collèges ont dû, à la rentrée d'octobre, accueillir 575.000 élèves, accroissement qui représente environ 10 % de l'effectif de l'an passé, où l'on avait compté 529.000 garçons et filles dans les mêmes établissements, dont certains sont voués au technique complètement (collèges techniques) ou partiellement (sections techniques des lycées ou des collèges modernes).

Les raisons démographiques déjà invoquées à propos de l'enseignement du premier degré s'appliquent à celui du second. Encore qu'il faille observer, étant donné l'âge moyen de l'entrée au lycée, que c'est seulement vers 1956-1957 que se feront sentir le plus fortement dans le secondaire les effets d'une natalité accrue. Mais l'affluence des nouveaux venus dans les lycées tient à une autre cause : le désir de plus en plus vif des familles de voir leurs enfants recevoir l'enseignement secondaire. Que la gratuité du lycée joue en l'occurrence, c'est vraisemblable, pour ne pas dire certain. Peut-être n'est-ce pas cependant le motif déterminant. Il faut admettre que les parents, dans leur ensemble, reconnaissent la nécessité d'une instruction de plus en plus poussée. Ils veulent que leurs enfants n'entrent pas dans la vie sans être armés d'un solide bagage de connaissances substantielles.

Du coup, la vieille peau d'âne du baccalauréat se relève du décri et reprend du prix. (Elle en reprendrait bien davantage si les conditions d'obtention étaient telles que le baccalauréat redevînt réellement un grade universitaire et non plus un simple diplôme de fin d'études, ce qu'il est en somme présentement.)

Nous touchons ici à un point essentiel. Sur ces centaines de milliers de lycéens, combien atteindront le baccalauréat ? Et parmi les bacheliers, combien poursuivront des études supérieures ? Les familles poussent les jeunes gens dans le secondaire. (On a même noté récemment un regain de faveur des lettres classiques.) Pour un grand nombre n'y aurait-il pas intérêt à les diriger vers le technique ? Mais cela est un autre problème qui présuppose orientation et sélection. Nous n'en sommes pas là. Il y faudra pourtant venir.

Aussi bien lycées et collèges sont-ils insuffisants en nombre et en équipement. Surchargés pour la plupart, ils doivent refuser des élèves. En outre, beaucoup sont trop vieux, n'ont pas été construits pour leur utilisation actuelle. Souvent ils appartiennent aux municipalités, qui ne peuvent assumer la charge, trop lourde pour leur budget, d'un entretien satisfaisant.

Le rapport de la Commission du plan d'équipement scolaire pré-

voyait, en extensions, aménagements et constructions nouvelles, 10.036 classes, 2.401 classes spécialisées, 2.462 dortoirs, 1.161 réfectoires. Demandes « idéales », pourrait-on dire, qui ont d'ailleurs été réduites et ramenées à des chiffres plus faibles. Cependant, là comme dans le premier degré, un gros effort a été entrepris avec des moyens financiers très sensiblement moindres que ceux qui avaient été demandés. Pour la rentrée de cette année on annonçait la mise en service de 160 classes, de 80 salles d'étude, de 50 dortoirs et de 60 réfectoires.

Des lycées de province ont été agrandis, à Bordeaux, à Nantes, à Orléans, à Pau, à Montpellier, à Epinal, à Valence, au Havre, à Metz. Dans la région parisienne des agrandissements ont été aussi exécutés à Versailles, à Saint-Germain, à Sèvres et aux annexes banlieusardes de Henri-IV, à Montgeron, et de Lakanal, à Savigny. Un internat de quatre cents places a été installé boulevard Montmorency pour les jeunes filles qui préparent les grandes écoles. Au nombre des projets citons, pour Paris, la construction d'un lycée de jeunes filles boulevard Bessières, d'un autre lycée de filles à Vincennes, d'un lycée mixte dans le XIX[e] arrondissement, rue Edouard-Pailleron.

Comme il fallait bien prévoir que les locaux seraient insuffisants en beaucoup d'endroits, la direction de l'enseignement secondaire a admis qu'en cas de besoin ils pourraient être utilisés à mi-temps, un groupe d'élèves venant le matin, un autre, l'après-midi.

Enfin, des professeurs nouveaux ont été nommés ainsi que des adjoints d'enseignement. Il en faudrait davantage. Le nombre de places mises au concours à l'agrégation avait été aussi, cette année, quelque peu augmenté. Dans certaines matières le nombre des candidats a été insuffisant.

LE VRAI PROBLEME : LA REFORME D'ENSEMBLE DE L'ENSEIGNEMENT

QUELQUE importante que soit la gravité de la crise du logement scolaire, elle n'est pourtant qu'une part du problème de l'enseignement. Certes il faut construire des lycées et des écoles primaires, agrandir et améliorer facultés et instituts d'études, répondre, en un mot, à l'appel d'une population d'étudiants et d'écoliers qui va sans cesse croissant. Ce serait insuffisant néanmoins si une réforme d'ensemble ne venait transformer l'organisation universitaire. Il y a là une nécessité reconnue. Et déjà les fondements d'une pareille réforme ont été posés. En 1947 M. Edouard Depreux, alors ministre de l'Education nationale, faisait procéder à des études par ses services. Avant lui, dès 1944, une commission ministérielle, que présidait Paul Langevin, avait été constituée. Le volumineux rapport qu'elle établit servit de base en 1950 à un projet de loi élaboré par M. Yvon Delbos, grand maître, à l'époque, de l'Université. La réforme pourtant n'aboutit pas encore. Cette année même, au mois de juin, le conseil supérieur de l'Education nationale insistait pour qu'un projet de réforme d'ensemble fût étudié. Et si, un mois plus tard, l'Assemblée nationale écartait un texte qui lui était soumis et qui, essentiellement, créait dans le second degré un enseignement court et un enseignement long destinés à conduire les jeunes gens vers des issues différentes, cette même Assemblée n'en adoptait pas moins, en conclusion de ses débats, un vœu réclamant une réalisation rapide d'une réforme dont, encore une fois, nul ne conteste l'urgence et la nécessité.

Est-ce à dire qu'il faille biffer d'un trait dédaigneux tout ce qui a été fait jusqu'ici ? Ce serait une absurdité. Et une injustice. Notre système pédagogique a un siècle et demi d'existence. Selon l'expression de M. Yvon Delbos, il a été pour la France un efficace et solide instrument de prestige intellectuel et moral. Il ne saurait être question de rompre avec la tradition libérale et humaniste de notre enseignement public. Et il est raisonnable de se demander si, à vouloir faire mieux que dans le passé, on ne risque pas de faire moins bien.

Mais le temps a marché. Dans toutes les branches de l'activité humaine, des changements profonds se sont produits. Des disciplines nouvelles se sont ajoutées aux anciennes, les procédés d'éducation se sont modifiés. Les sciences ont pris dans les programmes une place beaucoup plus grande. Pour répondre à des besoins grandissants, l'enseignement technique s'est développé. Il forme maintenant un quatrième ordre, qui est venu se juxtaposer au primaire, au secondaire et au supérieur.

Juxtaposer, ce mot indique le défaut auquel il convient de remédier. On veut mettre, et cela est normal, notre enseignement en harmonie avec l'évolution sociale, scientifique et économique. Seulement, cet enseignement, dans ses différents degrés, s'est développé sans plan d'ensemble, sans un statut qui s'applique à tout ce qu'il embrasse. Aujourd'hui il s'agit de ne plus procéder par juxtaposition, mais par compénétration entre les quatre ordres, par intégration des différentes parties, de façon que chacune ne se considère plus, à la manière de la monade de Leibniz, comme dépourvue de portes et de fenêtres et ne vive plus à peu près isolée derrière ses murailles. Déjà, Lakanal et Condorcet réclamaient ce programme d'ensemble.

DEUX NECESSITES : COORDINATION ET ORIENTATION

NOUS n'avons pas ici pour dessein d'examiner ce que pourrait être une réforme générale de l'enseignement. Aussi bien sur les modalités peut-on différer d'avis. Ce qui n'est pas douteux, c'est la nécessité de la coordination et de l'orientation.

La coordination des divers enseignements mettra un terme au désordre actuel. Car elle doit être établie non seulement entre les règlements, les programmes et les méthodes, mais aussi entre les maîtres, les administrateurs et tous ceux qui coopèrent à l'éducation. Quant à l'orientation, elle devrait intervenir après que l'enfant aura reçu les connaissances fondamentales dispensées par l'enseignement primaire. Entre cet enseignement et l'accession au secondaire se placerait une période où les maîtres des deux ordres d'enseignement intéressés s'efforceraient conjointement de déterminer vers quelle section du secondaire l'élève pourrait être dirigé. C'est le seul moyen de désencombrer lycées et collèges d'une clientèle qui trouverait ailleurs un plus judicieux emploi de ses aptitudes. Il y va de l'intérêt des enfants, de leurs familles et, finalement, du pays. Combien de garçons — et de filles — qui se sont évertués des années durant à assimiler les rudiments de la culture classique eussent tiré un bien meilleur parti de ces années s'ils avaient été, en temps opportun, dirigés vers des écoles professionnelles ou techniques. Leur avenir en eût été modifié. Et au point de vue social ils auraient acquis une valeur plus grande et rendu de plus précieux services.

Bien entendu, il n'est pas question, par ce désencombrement, de promouvoir un petit nombre d'élus au privilège d'un mandarinat renforcé. Puisqu'il s'agit d'utiliser au mieux les aptitudes de chacun, le jugement porté doit demeurer susceptible d'appel et de revision. A l'âge où elle interviendra dans le système que nous envisageons, il ne serait pas concevable que l'orientation fût définitive et interdît tout changement. Une grande souplesse sera donc recommandée sur ce terrain délicat. L'orientation sera aussi, pendant cette période, initiation au stade suivant. Et c'est pourquoi l'action conjuguée des maîtres du primaire et du secondaire est nécessaire. Car il est prouvé que l'enfant qui entre au lycée venant de l'école primaire se trouve souvent désemparé, ne fût-ce que par le fait de passer dans la même journée aux mains de plusieurs professeurs.

La variété des études, exprimée par la variété des sections de l'enseignement secondaire, sera la garantie pour tous ceux qui y entreront d'une culture équivalente. Sans doute est-ce le meilleur moyen de développer cet enseignement technique où le pays a le plus grand besoin de recruter et qui compte actuellement à peu près quatre fois moins d'élèves que le secondaire classique et moderne. Ce n'est point du tout chercher à desservir les humanités traditionnelles que de souhaiter un renversement de la situation. Au contraire, c'est vouloir que ces humanités classiques auxquelles la France

LES METHODES D'EDUCATION se sont modifiées On fait davantage appel à l'observation et à l'initiative de l'enfant, et le plein air fournit d'excellentes leçons de choses.

L'IMAGE, LE LIVRE illustré, la revue sont de précieux auxiliaires, toujours appréciés. L'enseignement tend de plus en plus à recourir aux moyens modernes d'information, cinéma, disques.

doit tant retrouvent tout leur éclat. Et c'est aussi vouloir placer les différents ordres d'études sur un pied d'équivalence et permettre à chacun de se développer dans les meilleures conditions selon ses possibilités propres.

L'orientation combinée avec l'initiation interviendrait encore pour le passage dans l'enseignement supérieur. Elle serait confiée aux professeurs de cet enseignement et à leurs collègues du secondaire afin de rendre aussi facile que possible ce temps de préparation.

Mais l'éducation n'est pas seulement œuvre pédagogique. La santé de l'enfant, son développement physique, son évolution psychologique, autant de facteurs dont l'importance fut longtemps méconnue et qui apparaissent aujourd'hui de première importance. On ne discute plus la culture physique et le sport, si on ne les pratique pas toujours comme il faudrait. De même, plus d'un enfant dont l'application était médiocre, qui ne « suivait » pas et qu'on taxait de paresse ou d'étourderie, avait seulement besoin du médecin. Une myopie précoce, une ouïe un peu faible, des végétations, il n'en faut pas plus pour empêcher un travail profitable en classe. Des verres appropriés, des soins convenables, et voilà le « flemmard » qui prend goût aux théorèmes ou à Virgile et qui s'assure un rang où on le décrétait incapable de parvenir. De ces transformations il existe maints exemples. D'où l'importance de l'hygiène scolaire. L'école ne se conçoit plus sans la collaboration des maîtres et des familles avec le médecin. Son contrôle vigilant aidera l'enfant et l'adolescent à traverser sans trop de peine les périodes difficiles de la formation physique et sans que le travail intellectuel ait à en souffrir.

LE PEDAGOGUE DONNE LA MAIN AU MEDECIN

Mais il y a plus et autre chose. La psychologie a fait de remarquables acquisitions, et l'étude du caractère, de ses particularités individuelles est un élément d'indéniable valeur pour guider l'enfant à travers ses études.

La recherche des causes de l'inadaptation et des moyens d'y remédier est l'objet de l'activité des centres psycho-pédagogiques. Nous avons pu visiter celui qui fonctionne à Paris, au lycée Claude-Bernard, sous la direction de M. Georges Mauco pour la partie pédagogique et administrative et du docteur Berge pour la partie médicale. Il est ouvert à tous les élèves des lycées et collèges de la Seine. Un autre centre de psychothérapie, destiné plus spécialement aux enfants des écoles primaires, a été installé boulevard Berthier, à Paris. Strasbourg a été également doté d'un centre, logé à la Faculté des lettres, avec annexe à Mulhouse. D'autres sont projetés à Lille et à Lyon.

« Y a-t-il vraiment beaucoup d'arriérés ? », avons-nous demandé à M. Mauco.

« Heureusement non. A peine 2 à 3 %. En fait, l'insuffisance intellectuelle est très rare. Il faut donc chercher ailleurs les causes de l'inadaptation. Troubles du caractère et difficultés affectives sont souvent dus à la situation familiale. Ce déséquilibre peut, dans la plupart des cas, être guéri ou notablement amélioré. L'important est que les spécialistes qui en diagnostiqueront la cause et la nature puissent s'assurer toutes les informations utiles. C'est pourquoi tout enfant qui vient au Centre doit être accompagné de ses parents ou amené par leur représentant.

» Les psychologues du Centre s'emploieront d'abord à recueillir le maximum d'informations sur l'enfant. Ils compléteront ces indications par les renseignements fournis par les professeurs et par le chef de l'établissement scolaire. Des tests permettent ensuite de connaître le niveau intellectuel du sujet et de déceler ses particularités de caractère et ses « arriéra- » tions ».

» Puis vient l'examen médical, très complet, à la fois physique et psychique, à l'issue duquel l'enfant sera dirigé vers un spécialiste approprié ou renvoyé au médecin de famille.

» De nombreuses méthodes sont utilisées pour obtenir la rééducation de l'enfant. Les troubles affectifs et caractériels relevés ont le plus souvent pour origine un choc émotif plus ou moins violent ressenti dans les premières années et qui a évolué lentement. Par des moyens appropriés à son âge et à ses réactions la psychothérapeutique aidera l'enfant à maîtriser sa sensibilité et à se débarrasser de la « souffrance psychique » dont il donne des signes dans son attitude générale, dans son travail ou dans ses rapports avec ses camarades. »

Une anecdote montrera le genre de troubles devant lesquels se trouvent médecins et psychologues. Un enfant accusait une incapacité à mettre le pluriel dans tout ce qu'il écrivait. Interrogé, il connaît parfaitement les règles grammaticales. Les investigations révèlent qu'il éprouve une forte jalousie à l'égard d'un frère plus jeune. Longtemps fils unique, il n'a pu supporter de n'être plus seul choyé. D'autant que les parents n'ont pas été sans remarquer son attitude et lui ont fait des reproches. L'enfant a refoulé sa jalousie. Mais le refoulement s'est étendu à tout ce qui évoque la pluralité, d'où cette impuissance orthographique qui ne touche en rien à son intelligence. Libéré de son inhibition, il mettra correctement verbes et substantifs au pluriel.

D'autres fois, la sensibilité de l'enfant se trouvera affectée par un échec à une composition, à un examen, par le sentiment de son insuffisance dans une matière — le père polytechnicien, et le grand frère parfois aussi, et qui ne comprennent pas qu'on ne « morde » pas aux mathématiques — par la situation matérielle de la famille, par des troubles dus au milieu scolaire lui-même (professeurs, camarades).

Au Centre psycho-pédagogique sont associées au lycée Claude-Bernard des classes de réadaptation qui en sont le complément naturel. Un certain nombre d'enfants traités pour troubles du caractère sont en effet hors d'état de suivre des classes normales. Il convient donc de les en retirer pour les confier à des professeurs spécialisés. Ceux-ci, par des procédés pédagogiques qu'on ne pourrait appliquer dans des classes à gros effectifs, sauront leur rendre la confiance en soi, l'intérêt au travail, le goût de l'effort et les ramener à une scolarité normale. Encore une fois, l'intelligence de ces jeunes gens n'est pas en cause. Beaucoup sont même d'un niveau intellectuel supérieur à la moyenne.

Il y a pourtant quelques exceptions. Et il est parfois fort malaisé de faire admettre à une famille que son fils n'a rien à faire au lycée. Témoin ce malheureux garçon péniblement parvenu jusqu'en première à force de leçons particulières et de complaisances, risée et souffre-douleur de ses condisciples, objet d'agacement pour les maîtres. Il fallut bien le retirer et lui faire apprendre un métier. Il y réussit et fut enfin heureux. Mais ces cas d'inaptitude profonde sont extrêmement rares.

L'IDEAL DE L'EDUCATION : TIRER DE CHACUN CE QU'IL A DE MEILLEUR

Si nous nous sommes étendus sur la rééducation psycho-pédagogique, c'est à cause de sa nouveauté et des perspectives qu'elle ouvre. Elle n'a pas la prétention de suffire à tout. Il y a des enfants malades qui ne relèvent que du médecin. Il y a des fragiles, des débiles, des déficients qui ont besoin de certaines conditions d'existence. L'Université ne se désintéresse point d'eux. La création de lycées climatiques ou de plein air, tels que ceux d'Arcachon, de La Baule, d'Embrun, de Gérardmer, l'atteste.

Ce qu'il faut pourtant redire au terme de cette rapide étude — où nous n'avons parlé ni de l'enseignement technique ni de l'enseignement supérieur, sur lesquels nous reviendrons — c'est la nécessité d'une réforme générale de notre système scolaire. Recherche des aptitudes et leur développement, possibilité pour l'élève de modifier en cours de route son orientation, allégement des programmes, enseignement proportionné au degré d'absorption des enfants, interpénétration des différents ordres d'enseignement et coordination afin d'offrir à chacun le maximum de chances et de débouchés, tel est le programme de cette réforme capitale. Car, répétons-le, il y va de l'avenir du pays et de son prestige intellectuel. Réorganiser sur de telles données le système éducatif en le mettant en harmonie avec les exigences de la vie contemporaine, c'est le maintenir dans la ligne de sa mission permanente : tirer de chacun ce qu'il a de meilleur.

LE CONTROLE SANITAIRE doit être complété par le contrôle psychologique. Par le dessin, les jeux, les tests, l'enfant donne aux psycho-pédagogues d'utiles indications sur son comportement.

AUSSI VIEUX QUE LE MONDE ET POURTANT NÉ EN 1865

CECI SE PASSAIT EN 1909. On voit Shaw, le gardien de but de l'équipe britannique du Quenn Park Rangers, dégager son but d'un coup de poing, ce qui est bien préférable, disaient les journalistes de l'époque, au coup donné à deux mains qui ne permet pas de renvoyer le ballon aussi bien.

LE FOOTBALL CE CONQUÉRANT DES TEMPS MODERNES

L'IMPORTANCE CONSIDÉRABLE QU'IL A PRISE EN FRANCE EST NÉANMOINS PEU DE CHOSE A COTÉ DES PASSIONS QU'IL SOULÈVE EN ANGLETERRE, EN ESPAGNE, EN AMÉRIQUE LATINE

PAR JACQUES FERRAN

Le football est un phénomène essentiellement moderne, mais ses origines se perdent dans la nuit des temps. Il n'a même pas un siècle d'existence, mais ses souvenirs remontent à plusieurs millénaires. Il est très jeune en somme, mais en même temps très vieux.

Lorsqu'on cherche à savoir, par exemple, comment se divertissaient les sujets de l'empereur chinois Huang-Ti, 2.500 ans avant Jésus-Christ, ou les soldats des légions romaines, ou encore les paysans du moyen âge, on trouve immanquablement des jeux de balle, qui sont les ancêtres du football.

Mais ces jeux aux noms baroques, aux formes diverses, ces jeux plus ou moins guerriers et presque toujours brutaux, s'ils ont annoncé le football, ne peuvent prétendre être déjà du football. Celui-ci a une date de naissance précise : 1863, un lieu de naissance : l'Angleterre, et toute une histoire déjà complexe et mouvementée.

Des siècles, des civilisations ont prévu le football. Notre époque l'a inventé.

NAISSANCE D'UN SPORT

Sans les écoliers et les étudiants anglais du XIXe siècle le football n'existerait sans doute pas. Ce sont eux qui, ayant adopté le jeu brutal qu'on jouait un peu partout en Europe au début du siècle, l'affinèrent, le perfectionnèrent, le réglementèrent.

Ces écoles étant plus ou moins isolées et les voyages, difficiles, chacune fit sien le jeu qui lui convenait. L'espace disponible variait selon les écoles, ainsi que le nombre des joueurs et la manière d'utiliser le ballon.

Dans certaines écoles, les joueurs pouvaient prendre le ballon en main et donner un coup de pied de volée ; dans d'autres c'était interdit, en raison de la proximité de vitraux, par exemple, ou de murs trop bas. Si bien que la première controverse eut pour objet de savoir si l'usage des mains était permis ou si la principale méthode de progression était le *dribbling* (évolution parmi des adversaires en conservant le ballon dans les pieds).

Un jour de 1823, à l'école de Rugby, un certain William Webb Ellis, particulièrement adroit, prit délibérément le ballon dans ses mains, au milieu d'un match, et, passant entre ses camarades médusés, le porta jusqu'au but adverse. Après un moment de stupéfaction, on se dit que l'idée n'était pas mauvaise. Le rugby était né. Et du même coup les partisans du football discernèrent mieux ce qui devait faire l'originalité de leur sport favori. Il fallait se passer des mains.

Ainsi donc, à force de pratique, les écoles mirent au point des codes individuels qui vers 1850 variaient encore tellement qu'il était impossible d'organiser des matches entre Eton et Harrow, Westminster et Shrewsbury. De plus, lorsqu'ils quittaient l'université, les jeunes Anglais qui désiraient continuer à pratiquer le football ne pouvaient pas trouver d'autres joueurs appliquant les mêmes règles. C'est ainsi qu'ils en vinrent à l'idée d'établir un code commun qui servît à tous les joueurs.

Le 26 octobre 1863, dans une taverne de la capitale anglaise, la Freemasons' Tavern, les capitaines des divers clubs de Londres s'unirent sous le nom de « The Football Association ». Ils avaient un objectif essentiel : établir des « lois du jeu » permettant à n'importe quel club de rencontrer n'importe quel autre.

Cette fois, le départ était pris. La « Football Association » ne cessa de croître en prestige et en importance. Elle vient de fêter son quatre-vingt-dixième anniversaire et, par un curieux phénomène de mimétisme, elle a parfois donné son nom au sport lui-même qu'on appelle fréquemment le « football association » ou « l'association ».

Quant aux lois du jeu, peu à peu modifiées, perfectionnées, lorsqu'elles eurent fini le tour de l'Angleterre elles firent le tour du monde.

NOS CINQUANTE ANNEES DE RETARD

Les Anglais eurent donc le mérite d'*inventer* le football après l'avoir *essayé* dans leurs cours d'écoles. Ils surent aussi, très rapidement, l'*organiser*.

Au début de ce siècle, alors que le football faisait ses premiers pas, bien timides, en Europe, le football britannique avait déjà, dans tous les domaines, achevé son installation.

Au point de vue technique, les footballeurs anglais avaient atteint dans l'art de frapper, de conduire, de contrôler, de passer le ballon une maîtrise presque insurpassable ; en ce qui concerne les compétitions, ils organisaient régulièrement un championnat national (avec classement par points), une coupe (formule éliminatoire) et des rencontres internationales (Angleterre-Ecosse, par exemple, qui attirait les spectateurs par dizaines de milliers) ; enfin, dès 1885, le professionalisme avait été instauré en Angleterre.

DE G. DOUMERGUE, en 1927, à M. Vincent Auriol, en 1953, tous les présidents de la République ont assisté fidèlement à la finale de la Coupe, qui a lieu en mai à Colombes. Ils remettent eux-mêmes le trophée au capitaine de l'équipe victorieuse, qu'il s'agisse de Sète (à gauche) ou de Lille (à droite).

Cette dernière mesure n'avait pas eu que des partisans, mais la logique et le réalisme britanniques avaient admis qu'un professionnel avoué valait mieux qu'un amateur marron. Lorsque le célèbre avant-centre anglais Lawton écrivit ses Mémoires, il y a quelques années, il les intitula : *Mon métier, c'est le football.* Cela ne choqua personne.

Vers 1900, donc, le football était largement majeur en Grande-Bretagne, mais en Europe, et particulièrement en France, il articulait à peine ses premiers balbutiements. Des marins, des commerçants, des étudiants anglais avaient montré en Belgique, en Allemagne, en Suisse comment il fallait s'y prendre. On les avait imités et des clubs, un peu partout, s'étaient fondés à partir de 1880. Le Havre Athletic Club, créé en 1872, revendique même l'honneur d'avoir, dès ce moment, pratiqué le nouveau sport.

Mais, en réalité, rien de bien sérieux ni de bien solide n'avait été accompli avant le début du siècle. Et même, lorsqu'on pousse plus avant, lorsqu'on arrive, en 1904, au premier « match international » entre une sélection française et l'équipe belge, à Bruxelles, on s'aperçoit que le football continental, à cette époque, n'offre rien de comparable au football britannique.

Il fallut près de trente années au football français pour qu'il parvînt au stade où se tenait le football britannique cinquante ans plus tôt !

1917 : création de la Coupe de France, à l'image de la célèbre Coupe d'Angleterre.

1921 : gain d'un public. Le 5 mai de cette année-là, sous les frondaisons du bois de Vincennes, il se produisit un événement extraordinaire. L'équipe de France de football parvint, au stade Pershing, à triompher, par 2 buts à 1, de l'équipe d'Angleterre amateur. Et vingt-cinq mille spectateurs assistaient à cet exploit ! Sans doute ne fallait-il pas exagérer la portée de cet événement puisque les meilleurs joueurs anglais étaient, on le sait, professionnels. Mais la victoire remportée sur « des footballeurs britanniques » effaçait les nuances. On considéra à juste titre que le football, en France, avait gagné son public.

1932 enfin : création du professionalisme. Les mêmes débats houleux qui avaient agité l'Angleterre quarante-sept ans auparavant s'élevèrent en France dans le petit monde du football. Ils furent suivis des mêmes effets. Désormais les meilleurs footballeurs français purent se consacrer entièrement à leur sport. Le football en reçut un nouvel élan, dont il n'a pas encore retiré tous les bienfaits.

Voilà le passé. Voilà ce qui a fait du football français ce qu'il est aujourd'hui. Reste à examiner justement ce qu'il est.

LES PRESIDENTS pour la plupart s'intéressent au football, qui fut pour certains d'entre eux une découverte. M. Auriol, en présidant une finale Lille-Nancy, a dit : « Je reviendrai. » N'y a-t-il pas, en effet, de la beauté dans certaines phases du jeu, comme cet arrêt du « goal » niçois Landi ? (ci-dessus).

POUR LE JOUEUR D'ELITE LE FOOTBALL EST UN METIER PROVISOIRE

Cinq cents ou six cents joueurs français vivent du football. Est-ce immoral ? Quelques-uns le pensent. Le sport, pour beaucoup, est resté synonyme de pureté, de désintéressement. Les adversaires du professionalisme ajoutent qu'on ne peut considérer comme un vrai métier ces quelques années passées à taper dans un ballon. Que devient le joueur professionnel

après trente-cinq ans, lorsqu'il n'est plus dans une grande équipe ? Il risque de végéter et de se perdre.

Pour répondre, il faut connaître certains faits. D'abord, les joueurs professionnels ne sont, au sein de la vaste Fédération française de football (amateur) qu'une infime élite : six cents environ sur cinq cent mille. Ils sortent eux-mêmes des rangs amateurs lorsqu'un dirigeant d'un club « autorisé » (professionnel) remarque leurs qualités naissantes. Et il est évident que pour perfectionner et entretenir ces qualités un entraînement intense, quotidien est nécessaire. Comment concilier ces exigences avec celles d'une autre activité professionnelle ? Dans certains pays, tels que la Hongrie ou la Yougoslavie, le professionalisme n'existe pas, du moins sous sa forme officielle. Mais les joueurs des meilleures équipes, soumis à un entraînement aussi rude que le nôtre, occupent, dans l'armée ou dans certaines entreprises d'Etat, des fonctions qui leur permettent de consacrer tout leur temps au football. Notre franchise semble préférable.

Que gagne un footballeur français ? Au minimum, 40.000 ou 50.000 francs. Au maximum 300.000 ou 400.000. L'amplitude est considérable, mais elle s'explique par l'énorme différence des talents et par la richesse très variable des clubs qui les emploient. D'une façon générale, un footballeur professionnel français gagne largement sa vie, habite un appartement coquet et roule en voiture. Il n'est pas à plaindre et a le temps, en dix ou quinze années d'activité, d'assurer son avenir. Un grand nombre de joueurs n'abandonnent pas le football lorsque vient l'âge de la retraite : ils deviennent entraîneurs.

Certains achètent un commerce, d'autres continuent la profession qu'ils avaient interrompue, mais non abandonnée, pour jouer au football. Tout récemment, pour répondre aux accusations auxquelles j'ai fait allusion, le « Groupement » des clubs professionnels se livra à un travail statistique très significatif. Il se demanda ce qu'étaient devenus tous ses anciens joueurs appointés. On s'aperçut que pas un n'avait « mal tourné » : beaucoup d'entraîneurs gagnant honnêtement leur vie, des commerçants, des représentants, des médecins, deux ou trois députés...

Comment un footballeur passe-t-il d'un club dans un autre ? C'est la fameuse question des « transferts » qui est la cause, elle aussi, de nombreux malentendus. Un joueur de football professionnel signe dans un club non pas un contrat à terme, mais un contrat où n'entre aucune indication de durée. Lorsque la saison de football est terminée (en juin), chaque club indique à ses joueurs s'il désire leur renouveler leur contrat (et à quelles conditions) ou ne pas le leur renouveler. C'est seulement en cas de désaccord qu'interviennent d'autres clubs offrant des sommes plus ou moins importantes dans le but d'acquérir les services de ces joueurs. Sur la somme offerte, une partie, qui varie officiellement entre 8 et 15 % (mais qui est en réalité plus importante), va au joueur « transféré », tandis que le club quitté touche la plus grosse part de la somme. Des transferts de 5 millions sont devenus en France monnaie courante. Lorsqu'ils atteignent 10 millions, ils deviennent très rares. Le record appartient au transfert d'Ujlaki (un Hongrois natura-

LE FOOTBALL conquiert un public sans cesse plus nombreux. Dans les grandes villes des clubs de « supporters » se créent qui, par trains spéciaux, accompagnent leur équipe en déplacement pour l'encourager de toutes les manières. C'est par milliers, par exemple, que les Niçois acclamèrent, en mai 1952, leurs joueurs vainqueurs de la Coupe à Paris.

A PUBLICS PLUS NOMBREUX, stades plus grands : celui de Colombes (ci-dessous, à droite), le plus grand de France, a, vu d'avion, une certaine allure. Il est pourtant devenu bien insuffisant avec ses 60.000 places, alors qu'on construit couramment dans le monde des stades de 150.000 places, tel que le célèbre Hampden Park de Glasgow (ci-dessous, à gauche).

lisé) de Nîmes à Nice, qui s'est élevé, en juillet dernier, à 18 millions. Sur ce transfert, nul doute que le joueur n'ait touché au moins 5 ou 6 millions.

C'est donc un peu vite dit que de parler de joueurs « vendus » ou « achetés » comme s'il s'agissait d'un marché d'esclaves. D'abord, les joueurs sont les premiers bénéficiaires de ces transferts. Ensuite, ils ont toujours le droit, et ne s'en privent pas, de refuser d'aller jouer là où cela ne leur convient pas. Ce qui serait immoral, ce serait que les clubs tirassent un bénéfice honteux de ces transactions. Nous allons voir qu'il n'en est pas question le moins du monde.

POUR LES DIRIGEANTS, DES SOUCIS ET DES SATISFACTIONS MELES

On peut adresser pas mal de reproches aux dirigeants du football français, mais pas celui d'être intéressés. C'est une chose si importante et si mal connue qu'il faut y insister sans plus tarder : non seulement les clubs « autorisés à utiliser des joueurs professionnels » ne font, en France, aucun bénéfice, mais encore la plupart ne subsistent qu'en recevant des secours importants.

Le football, en France, est certes le sport n° 1. Par le nombre de ses pratiquants aussi bien que par celui de ses spectateurs. Mais son succès n'est rien par rapport à la passion qu'il soulève en Grande-Bretagne et au fanatisme qu'il entretient en Espagne, en Italie ou en Amérique latine. Dans les grandes villes espagnoles, brésiliennes ou argentines les clubs de football sont subventionnés par des dizaines de milliers de « supporters » payants, qui louent par avance, pour la saison entière, leurs places dans le stade. On conçoit l'avantage de ce système. Quels que soient les résultats obtenus par votre équipe, vous êtes sûr de pouvoir compter sur des recettes suffisantes.

Le public français est beaucoup plus difficile à convaincre. Il ne soutient volontiers que les équipes qui gagnent, et tel club qui commence la saison en escomptant une moyenne de dix mille spectateurs s'aperçoit à l'usage qu'il n'en attire que la moitié ou le tiers. Des clubs comme Béziers ou Alès, qui s'acharnent à rester professionnels, ont vu ces mois derniers leurs recettes baisser de façon catastrophique. Il est arrivé qu'un match Béziers-Valenciennes fût joué devant sept cents ou huit cents spectateurs.

Or les trente-huit clubs professionnels français dont les recettes sont médiocres ou faibles par rapport à celles de leurs frères d'outre-Manche et d'outre-Atlantique se créent les mêmes motifs de dépenses qu'eux. Ils paient très cher leurs joueurs, nous l'avons vu, et n'hésitent pas à leur octroyer des primes considérables pour une victoire (on a parlé de 100.000 francs l'année dernière à l'occasion d'une demi-finale de Coupe de France).

De plus, les dirigeants français vont souvent chercher loin, à grands frais, ce qu'ils trouveraient tout près, sans débours. A l'effort d'éducation et de formation de jeunes joueurs qui exige de la patience et de la compétence ils préfèrent trop souvent la solution de facilité qui consiste à « payer » un joueur connu. Ou bien ils portent leurs regards vers l'étranger et font venir, de Suède par exemple ou d'Amérique du Sud,

des joueurs de qualité. C'est ainsi que certaines grandes équipes françaises apparaissent comme de curieuses mosaïques où aucune marque régionale n'apparaît plus. Sous les couleurs de Toulouse, par exemple, opèrent cette saison : un Breton, deux Nord-Africains, un Savoyard, un Normand, un Lorrain, un Corse, un Nordiste, un Provençal, un Suédois et un Finlandais !

Cependant il semble qu'un courant se dessine dans le sens d'un recrutement national et régional. Le nombre des footballeurs étrangers autorisés à jouer dans une équipe française un match officiel a été réduit de trois à deux. D'autre part, certains grands clubs donnent l'exemple d'un travail en profondeur, d'une recherche constante des jeunes talents, qui portent bientôt leurs fruits. Lille et Reims, les deux plus grands noms du football français d'après cette guerre, opèrent ainsi et s'en portent remarquablement bien.

Il reste que, dans l'ensemble, le football professionnel français ne boucle pas son budget. Si certains dirigeants plus sages parviennent (difficilement) à équilibrer le leur, d'autres recourent à toutes sortes d'expédients, dont voici les deux principaux :

1° Le mécénat. — Certains clubs n'ont dû leur réus-

ASPECTS DU FOOTBALL : les sélectionneurs de l'équipe de France (de gauche à droite : Paul Nicolas, Gaston Barreau et Jean Rigal) échangent leurs impressions. Les joueurs, eux, échangent le ballon par n'importe quel temps, même si le terrain est transformé en bourbier.

ATTITUDES : souplesse du gardien de but portant le ballon blanc comme une lampe se détachant sur le fond de nuit. Les matches en nocturne connaissent depuis quelque temps un succès croissant.

site qu'à la fortune d'un homme. C'est ainsi que le Toulouse F. C., dont nous avons dit de quels éléments hétéroclites il se composait, doit sa gloire présente à son riche trésorier, M. Puntis. Qu'adviendrait-il de l'équipe toulousaine si M. Puntis disparaissait ou s'il se lassait du football ?

2° L'aide municipale. — La plupart des clubs bénéficient du secours de leur municipalité, qui considère à juste titre que la vie du football dans la cité est un élément important de son prestige et de son commerce. En mai 1948, l'O. G. C. Nice, avant-dernier de la deuxième division, était à deux doigts d'abandonner le professionalisme. C'est alors que la ville de Nice, en la personne de son maire, M. Jacques Cotta, décida d'intervenir. 12 millions furent avancés au club, qui bâtit de toutes pièces une bonne équipe (c'était suffisant alors !) La saison d'après, Nice accédait en division nationale. En 1951 Nice était champion de France. En 1952, il gagnait la Coupe.

Ces solutions (mécénat, municipalité) ne sont pas bonnes parce qu'elles sont provisoires. Elles « dépannent », mais n'assurent pas la santé d'un club. Toujours soucieux du lendemain, menant année après année une existence précaire, les dirigeants de clubs sont incapables de bâtir solidement leur affaire sportive et, en particulier, d'améliorer leurs installations. Le football français souffre de stades étriqués ou mal commodes, de terrains pelés, de vestiaires trop souvent improvisés.

A Paris même, le stade de Colombes n'a que 60.000 places et il est déjà vétuste. Le stade aux 100.000 places, dont il est question depuis plusieurs années, se heurte à mille complications.

Une solution à ce problème d'argent dont souffre le football français consisterait à autoriser chez nous les concours de pronostics. Ils remportent dans la plupart des pays du monde un succès considérable et permettraient au sport français, et pas seulement au football, d'avoir le développement qu'il mérite. Mais ils se heurtent pour le moment à la position officielle du gouvernement (évitons aux Français une nouvelle occasion de « corruption ») et surtout à quantité d'intérêts opposés. Il semble bien pourtant que l'on doive y recourir un jour... « Le plus tard, disent leurs adversaires, sera le mieux. »

POUR LE PUBLIC, UN SPECTACLE ET UNE PASSION

Tant bien que mal, et malgré la précarité de certains de ses clubs, le football français continue sa progression. Cent cinquante mille spectateurs en moyenne, chaque dimanche, laissent 30 millions de francs aux guichets des différents stades « professionnels ». Puisque ce public revient, puisqu'il augmente même, c'est qu'il est satisfait.

Il a plusieurs motifs de l'être, et d'abord la remarquable organisation des diverses compétitions du football. Les trente-huit équipes professionnelles (elles n'étaient que trente-six la saison dernière) sont réparties en deux « divisions » de dix-huit et de vingt clubs, sans aucune référence géographique. C'est ainsi que Lille et Marseille sont en division I, tandis que Valenciennes et Toulon font partie de la division II. Dans chaque division chaque équipe rencontre tour à tour chacune des autres, une fois sur le terrain d'une des deux équipes (matches aller), une fois sur le terrain de l'autre (matches retour). A la fin du championnat chaque équipe a « reçu » et « visité » toutes les autres. Pour une victoire, une équipe marque 2 points ; 1 point pour un match nul ; 0 point pour une défaite. En fin de saison l'équipe qui, en division I, compte le plus de points a le titre de champion de France.

Pour corser l'intérêt de ce Championnat de France, il est décidé qu'en fin de saison les deux équipes classées avant-dernière et dernière de 1re division passent en 2e division et sont remplacées par la première et la deuxième de division II. Cette épreuve de longue haleine doit son succès à la remarquable régularité avec laquelle elle se déroule. La saison dernière, lorsque le Racing Club de Paris, terminant en dix-septième position de 1re division, dut « descendre » en division inférieure, certains s'imaginèrent qu'on sauverait de la relégation la vieille et glorieuse équipe parisienne. Ils en furent pour leurs frais d'imagination. Le Racing joue cette saison en 2e division, et cette égalité de traitement a encore ajouté au prestige de l' « épreuve de fond » du football français.

Mais il n'y a pas que le Championnat. La Coupe de France bénéficie d'une popularité aussi grande, qu'elle doit à ces deux aspects de sa formule : 1° elle est ouverte à toutes les équipes françaises sans distinction ; 2° elle se déroule selon le système de l'élimination directe.

Un millier d'équipes d'amateurs, chaque saison, s'engagent dans l'épreuve. Elles sont éliminées par moitié à chaque tour, de sorte qu'il n'en reste bientôt plus qu'un nombre restreint, auquel s'ajoutent toutes les formations professionnelles. Les matches sont désignés par tirage au sort et ont lieu sur terrain neutre. On va ainsi des trente-deuxièmes de finale, seizièmes de finale, huitièmes de finale, quarts de finale et demi-finales à la grande finale, qui a lieu, en mai, en présence du président de la République, dans un stade de Colombes plein à craquer. Parfois, des équipes modestes, comme Charleville en 1936, et Valenciennes en 1951, arrivent jusqu'en finale. Elles sont accompagnées à Paris et encouragées par des milliers de « supporters » enthousiastes et bruyants. Souvent, en cours d'épreuve, une petite équipe d'amateurs, qui joue le « match de sa vie », élimine une équipe professionnelle illustre. C'est ainsi que, la saison dernière, Reims, équipe française n° 1, fut battue et éliminée par Caen. Ces surprises confèrent à la Coupe ses rebondissements, qui assurent son succès.

Enfin, au-dessus du Championnat et de la Coupe, qui intéressent les clubs, il y a les matches internationaux qui sont affaire de sélection. L'équipe de France est composée des meilleurs footballeurs français, que choisit un « Comité de sélection » de trois membres (MM. Gaston Barreau, Jean Rigal et Paul

Nicolas). Cette sélection joue chaque saison, en France et à l'étranger, six ou sept matches contre d'autres équipes nationales. C'est l'occasion de confronter le football français à l'anglais, à l'allemand, à l'italien. Le football a pris une telle place dans le monde que ces rencontres internationales apparaissent comme les moments essentiels de la saison et dépassent même souvent le cadre sportif. Les joueurs, examinés en matches de Championnat ou de Coupe par les sélectionneurs, sont réunis pendant plusieurs jours en stages préparatoires. Les rencontres elles-mêmes, longuement présentées dans la presse, sont entourées d'un cérémonial imposant et se déroulent au milieu des réactions souvent tumultueuses de la foule. Leurs résultats sont indéfiniment commentés.

Tous les quatre ans, un tournoi à l'échelle mondiale réunit les principales équipes nationales des cinq continents : c'est la Coupe du Monde, qui eut lieu pour la première fois en 1930 à Montevideo, qui se déroula tour à tour en Italie en 1934, en France en 1938, au Brésil en 1950, et qui sera disputée en 1954 en Suisse. C'est là un événement considérable, en vue duquel tous les pays se préparent déjà depuis des mois.

On aperçoit mieux maintenant pourquoi le football plaît aux spectateurs français. L'organisation de ses compétitions et les matches internationaux sont une première raison. La seconde, c'est que, du point de vue de la qualité, le football français est en progrès constant. Lorsqu'une équipe de club française rencontre une équipe étrangère, elle n'est plus comme autrefois vouée à la défaite. Récemment, une des meilleures équipes espagnoles, le Real de Madrid, fit appel, pour un match de préparation, au F. C. Nancy, équipe française moyenne. Les joueurs français se rendirent à Madrid et, devant cinquante mille spectateurs espagnols stupéfaits, dans l'immense stade de Chamartin, triomphèrent par 4 buts à 2 de leurs adversaires. Les derniers matches internationaux de l'équipe de France ont également démontré les progrès accomplis par notre football.

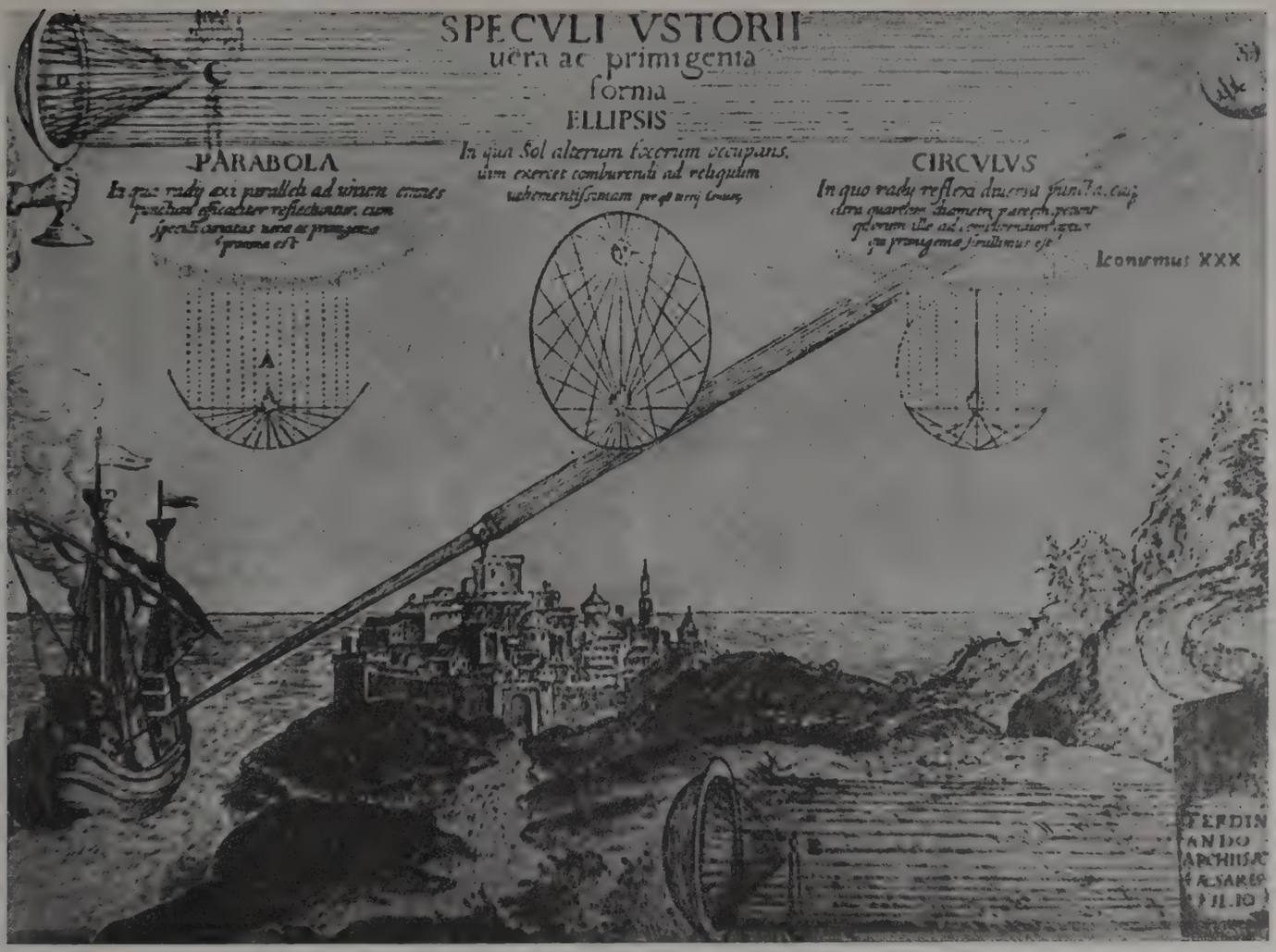
Ainsi, que le public se rende au stade pour soutenir son équipe favorite ou qu'il s'y rende pour assister à un spectacle de qualité, il a lieu d'être généralement satisfait. C'est pourquoi les « clubs de supporters » commencent à prendre de l'importance en France aussi. C'est pourquoi une équipe de province qui vient jouer à Paris est assurée d'être applaudie, encouragée, par les Lorrains ou les Bretons de la capitale, qui trouvent là une merveilleuse occasion de se retrouver.

LES SUD-AMERICAINS donnent au football une note violemment colorée. Leur jeu est fait d'habileté presque féline et d'acrobatie. Le document ci-dessus (un « ciseau » de Bigode), très caractéristique, fut considéré au Brésil comme la photo la plus sensationnelle de l'année. La France a aussi « ses » Brésiliens, en particulier le célèbre Yeso Amalfi (ci-dessous, à droite), qui joue au R. C. Paris.

UN FAIT SOCIAL

L'IMPORTANCE du football, dans notre pays et au delà de nos frontières, n'est pas seulement sportive : elle est aussi sociale. Elle s'impose dans la vie des nations. La saison de football des équipes de clubs et de l'équipe nationale intéresse non seulement les pratiquants, les dirigeants et les supporters, mais l'opinion publique entière, au même titre que la « saison » théâtrale ou politique. Les chemins de fer, la circulation routière et aérienne, le commerce, les municipalités, l'Etat tirent parti et bénéfice du football. C'est dans le monde entier une floraison gigantesque de stades aux 150.000 et aux 200.000 places. La télévision multiplie encore le nombre de spectateurs et agrandit les stades à l'infini. Même les Etats-Unis, le seul grand pays, avec l'Australie, que le « football association » n'ait pas gagné, semblent s'intéresser à lui. Plus de quarante mille spectateurs assistèrent, en septembre dernier, à un match entre deux équipes européennes.

Quel chemin parcouru depuis la petite réunion de 1863 dans une taverne londonienne ! Le football remue le monde moderne. Il est devenu un fait social, un fait humain, qu'il était nécessaire de vous présenter, même si vous ignorez comment s'exécute une rentrée de touche et en quoi consiste la règle du hors jeu.



ARCHIMEDE, en incendiant à distance les vaisseaux romains, a été le premier utilisateur de l'énergie solaire. Voici, d'après le Père Athanase Kircher, jésuite et physicien allemand, inventeur de la lanterne magique, l'explication de cet épisode fameux. Toutefois les figures qui surchargent cette gravure du XVII° siècle traduisent l'indécision du savant Père en proposant d'autres thèses sans doute plus proches des « miroirs ardents » du célèbre Syracusain.

SOURCES NOUVELLES D'ÉNERGIE

DU SOLEIL A L'ATOME

I

Captera-t-on une partie de la formidable puissance radiante que représente la chaleur solaire ?

AU LABORATOIRE DU FORT DE MONTLOUIS

ingénieurs civils et techniciens de l'armement conjuguent leurs efforts dans ce sens.

par PIERRE DEVAUX

« Le soleil inonde la terre, en un seul jour, d'une quantité d'énergie supérieure à celle que les hommes ont usée depuis que le monde est habité. »

DEPUIS longtemps déjà les savants se préoccupent de la diminution des sources terrestres d'énergie. Les possibilités immenses de l'atome sont l'objet de recherches poursuivies avec ardeur et dont notre collaborateur Pierre Devaux parlera dans un prochain numéro. Parallèlement, des spécialistes ont songé à utiliser l'astre qui nous dispense chaleur et lumière.

Entre-t-il dans le domaine des possibilités humaines de capter, à des fins utilitaires, ne serait-ce qu'une parcelle de la formidable puissance radiante qui se dégage du soleil ? Des laboratoires, des instituts de recherches se sont, un peu partout, attachés à résoudre la question. Aux Etats-Unis, un congrès de savants s'est réuni récemment à Madison pour faire le point des résultats, encore modestes, obtenus dans cette voie, notamment pour l'alimentation des moteurs et pour le chauffage des maisons. En U. R. S. S. également, l'installation de miroirs solaires a permis de fournir l'énergie nécessaire au fonctionnement d'appareils de chauffage, de cuisine et de distillation.

En ce domaine de l'hélio-énergétique la France n'est pas en retard. D'intéressants essais sont en cours à Montlouis. Ils s'inscrivent dans le double cadre du Centre national de la recherche scientifique et du Comité d'action scientifique de défense nationale. Cette dualité suffirait à souligner les possibilités, certainement immenses, de la nouvelle énergie radiante.

LES TROIS ELEMENTS du grand four de Montlouis. A droite, l'orienteur incliné vers le soleil ; à gauche, le réflecteur parabolique, et, dans un mirador, le four proprement dit.

LE FOUR, en atteignant et en dépassant une température de 3.000 degrés, assure la fusion des oxydes les plus réfractaires. Voici la fonte rapide d'un rail au foyer de l'installation.

Photographies Hausherr.

UN MIROIR PLAN ORIENTEUR RENVOIE LES RAYONS SOLAIRES SUR UN MIROIR PARABOLIQUE QUI LES CONCENTRE... et, à une distance de 149 millions de kilomètres, le soleil, dont la température apparente est de 6.000 degrés (pour un centre en fusion de 20 millions de degrés), chauffe le four de Montlouis à une température de 3.000 degrés.

LES antécédents historiques ne manquent pas. Chacun sait qu'Archimède incendia la flotte romaine dans le port de Syracuse au moyen de miroirs réfléchissant les rayons du soleil. Il usa très probablement de miroirs plans, orientés individuellement de façon à obtenir la superposition des taches lumineuses. L'attaque était d'autant plus difficile à parer que les sauveteurs se trouvaient atteints par le rayon ardent !

Plus près de nous, Buffon reproduisit l'expérience au XVIII[e] siècle. Son appareil est actuellement visible au conservatoire des Arts et Métiers. C'est un grand cadre, dans lequel se trouvent montés de nombreux petits miroirs plans, que l'on peut orienter séparément.

Le dispositif des « petits miroirs » équivaut à un vaste miroir polyédrique unique. Il était naturel — pour employer le langage des mathématiciens — de « passer à la limite » en substituant à ces miroirs nombreux, difficiles à orienter, un miroir concave de grandes dimensions.

Les ingénieurs de l'optique savent aujourd'hui construire des miroirs concaves de deux catégories, de qualités du reste bien différentes. Le summum de la perfection est représenté par les miroirs paraboliques des télescopes, dont la précision est extraordinaire. A titre d'exemple, si l'on suppose le miroir du télescope du mont Palomar, qui mesure 5 mètres de diamètre, agrandi jusqu'à la dimension de Paris à Lyon, les inégalités de sa surface ne dépasseraient pas 2 cm. 5 ! Aucune précision comparable n'est requise pour les modestes « paraboles » de nos phares d'automobile, pas plus que pour les projecteurs de D. C. A.

Les problèmes peuvent paraître inverses : pour les astronomes il s'agit de concentrer des rayons parallèles, arrivant d'un astre, au foyer rigoureux d'un miroir, tandis que les projecteurs, qu'il s'agisse d'équipement de D. C. A., de phares marins ou d'automobile, doivent recueillir les rayons fournis par une source quasi ponctuelle et les diriger en un faisceau parallèle à travers l'espace.

Un principe classique d'optique, celui du *retour inverse de la lumière*, nous suggère toutefois que les deux problèmes sont identiques. Dans les deux cas, nous aurons à recourir à un miroir parabolique capable de projeter en faisceau parallèle la lumière d'une source placée au foyer et de concentrer audit foyer les rayons parallèles arrivant, par exemple, du soleil.

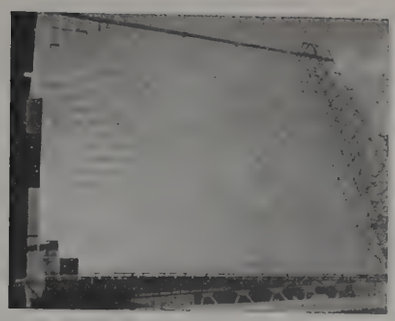
Ainsi s'explique l'utilisation au laboratoire de Montlouis de réflecteurs paraboliques de D. C. A., promus au rôle inverse de concentreurs de rayons solaires...

« CONSTANTES » DE LA FOURNAISE SOLAIRE

LE Soleil est une étoile jaune, d'âge moyen et de dimensions également moyennes, si on le compare à la « population » stellaire de la Galaxie. Son diamètre est de 1.390.000 kilomètres, soit cent neuf fois le diamètre de la Terre, et sa surface est à une tem-

L'ORIENTEUR que l'on voit ci-contre est un grand miroir plan de 135 mètres carrés, composé de multiples glaces juxtaposées. Mobile autour de deux axes perpendiculaires, cet appareil s'incline et pivote pour suivre le soleil dans sa course. Le guidage est assuré par une lunette de contrôle maintenue sur le trajet du rayonnement par un jeu de cellules photoélectriques dont les courants, amplifiés électroniquement, commandent l'asservissement. Le réflecteur parabolique, photographié ci-dessous en gros plan, a une surface de 90 mètres carrés formée par 3.500 glaces. Il concentre les rayons renvoyés par l'orienteur.

Photographies Hausherr.



pérature de quelque 6.000 degrés.

L'origine de la chaleur solaire est très certainement atomique. Bethe a indiqué un certain cycle qui porte son nom et qui rendrait compte de ce dégagement continu d'énergie, dû à une transmutation indirecte et progressive de l'hydrogène solaire en hélium. Les théories de la relativité permettent de chiffrer le poids de l'énergie rayonnée par le Soleil : il est de 4 millions de tonnes par seconde !

Par suite de l'énormité de la distance, qui atteint 150 millions de kilomètres en chiffres ronds, notre planète ne reçoit qu'un demi-milliardième de la chaleur ainsi rayonnée dans l'espace.

Conclusion pratique : un écran exposé aux rayons du soleil par temps clair reçoit une puissance de 1 kilowatt environ sous forme de chaleur. Ce chiffre simple, ami de la mémoire, est ce que l'on nomme la « constante solaire ».

USINES A BASSINS

Un kilowatt par mètre carré, le chiffre peut paraître faible ; il représente néanmoins 10.000 kilowatts par hectare ; nous arrivons dans le domaine des puissances industrielles, sans pétrole, sans charbon ni chute d'eau.

En France métropolitaine, le littoral méditerranéen nous offre des possibilités « hélio-motrices » régulières, avec deux mille sept cents heures, en moyenne, d' « ensoleillement » annuel. Au Sahara, on peut compter sur dix heures de soleil par vingt-quatre heures durant trois cents jours par an.

L'été, la température des plages méditerranéennes peut s'élever à 50 degrés : les baigneurs en font chaque année, aux dépens de leurs pieds nus, la cruelle expérience !

La mer, bien entendu, s'échauffe également. En surface la température peut atteindre 28 degrés, alors que le fond demeure à une température de 6 à 10 degrés. C'est sur cette diversité thermique paradoxale et conformément au « deuxième théorème » de Carnot que furent établies les expériences de M. Georges Claude, aujourd'hui reprises par le gouvernement français au « Trou sans Fond » d'Abidjan.

Dans la Crau française, ainsi que dans la région d'Ouargla, le projet Barjot prévoit d'immenses bassins plats à fond noir, dans lesquels on ferait circuler de l'eau en couche mince de *10 centimètres* ; protégée contre l'évaporation par un « film » d'huile, celle-ci s'échauffera jusque vers 70 degrés, alimentant également de gigantesques turbines à pression réduite.

CHAUFFAGE CENTRAL... SOLAIRE

Les Américains nous ont devancé dans le domaine des applications pratiques de cette « énergie solaire sans miroirs ». Le climat ensoleillé de la Californie a permis d'obtenir le chauffage par accumulation de nombreuses « maisons-soleil ». On utilise une sorte de serre, accotée à la maison et dans laquelle une grosse masse de roches broyées est exposée, sous un vitrage, aux rayons du soleil. La température de la roche se trouve bientôt portée à une quarantaine de degrés. Il suffit d'ouvrir des registres pour obtenir, dans toute la maison, un flux d'air chaud strictement gratuit.

Dans les premières installations la réserve de chaleur n'excédait pas vingt-quatre heures. En utilisant aujourd'hui comme accumulateur une vingtaine de tonnes de produits chimiques spéciaux, on peut garantir une « autonomie » de dix jours ; autrement dit, la maison peut attendre durant dix jours le retour du soleil ! Le rendement calorifique est de 40 %.

Autre application simple, utilisable sous tous les climats : la production d'eau distillée par des châssis vitrés analogues à ceux des maraîchers. L'eau brute se trouve introduite au-dessous du vitrage, où elle s'échauffe, émettant des vapeurs qui viennent se condenser contre le verre. L'eau distillée s'égoutte par le raccord inférieur du vitrage dans une rigole. Ces appareils rustiques, créés par Harding et perfectionnés par notre compatriote le doyen Maurain, sont très répandus aux Etats-Unis ; ils fournissent jusqu'à 5 litres d'eau distillée par mètre carré de vitrage et par jour.

UN HELIOSTAT GEANT

Pénétrons dans le domaine des miroirs... Il en est dès à présent de toutes les tailles. Une maison anglaise fabrique de *petits fourneaux de cuisine solaires* constitués par un paraboloïde poli de 1 mètre de diamètre, au foyer desquels on peut mettre une côtelette à griller ou de l'eau à bouillir.

Schumann, de Philadelphie, a installé en 1914 à Méadi, dans la banlieue du Caire, une machine à vapeur dont la chaudière est formée par un tube noirci placé le long de la ligne focale d'une série de miroirs cylindro-paraboliques. La vapeur fournie alimente une machine de 50 CV. Un mécanisme permet de faire basculer progressivement la file des miroirs pour suivre le soleil.

Peu avant la guerre, les Allemands avaient mis au point une paradoxale « chaudière solaire à mayonnaise », contenant de l'huile. Une pompe injectait de l'eau dans cette huile portée à 300 degrés au foyer d'un miroir solaire. Une violente émulsion se produisait, la vapeur à haute température étant utilisée pour faire tourner une machine, tandis que l'huile retournait à la chaudière.

Nous avons vu récemment chez un inventeur d'Avignon un moteur solaire à grande vitesse, de petite puissance, fabriqué modestement à l'aide d'un réflecteur de chauffage électrique. Nous croyons savoir que les savants de Montlouis s'intéressent à cette réalisation.

Il n'est pas facile dans les installations importantes de faire pivoter d'énormes miroirs paraboliques, portant à leur foyer un creuset ou une chaudière, pour suivre le mouvement du soleil. On préfère aujourd'hui procéder en deux fois, sur le principe de l' « héliostat ». Les rayons sont reçus sur un grand miroir plan, qui peut tourner autour d'un axe parallèle à l'axe de la Terre. Le miroir tournant à raison d'un tour en quarante-huit heures, vers l'ouest, les rayons se trouvent renvoyés dans une direction fixe par rapport au sol et peuvent être commodément reçus par un miroir parabolique immobile. Tel est le principe utilisé actuellement à Montlouis.

UN LABORATOIRE DANS UN NID D'AIGLE

Dans la pittoresque enceinte de Vauban, véritable nid d'aigle pyrénéen, le nouveau laboratoire hélio-énergétique a été installé sous la direction de M. Félix Trombe. M. Trombe est un spécialiste bien connu des physiciens. On peut dire qu'il est venu aux hautes températures par le détour inattendu des terres rares, zircone, thorine, etc. Ces corps, réputés « infusibles », peuvent être aujourd'hui fondus et fournissent de véritables pierres précieuses artificielles aux propriétés variées.

On utilise à Montlouis comme miroirs paraboliques soit d'anciens projecteurs français de D. C. A., mesurant 1 m. 50 de diamètre, soit des projecteurs allemands de 2 mètres. Renvoyé par le miroir plan rotatif, le faisceau solaire vient frapper le miroir parabolique installé à poste fixe dans un bâtiment devant une baie. Pour stopper le four, il suffit de tirer un rideau devant la baie.

Au foyer de ces fours solaires modernes, des températures dépassant 3.000 degrés, donc comparables à celles de l'arc électrique, peuvent être obtenues. On utilise des creusets calorifugés conservant bien la chaleur ainsi que de curieux « creusets à fenêtre », où les rayons viennent se concentrer et qui permettent de fondre aisément l'acier, voire le platine. On peut également fondre de nombreuses « terres rares », et cela en opérant dans des conditions parfaitement « propres », au besoin dans une atmosphère gazeuse convenable. C'est sans doute cette possibilité d'avoir des calories sans contact qui représente une des possibilités pratiques les plus séduisantes pour les physiciens et les ingénieurs.

Aux dernières nouvelles, on aurait réussi à faire fonctionner des fours solaires... en se passant du soleil véritable ; à cet effet, on utilise en guise de « soleil artificiel » un second miroir parabolique braqué vers le premier et portant à son foyer un arc électrique. Il est ainsi possible de fondre un morceau d'acier dans l'espace, le métal s'égouttant comme un morceau de glace approché du feu.

LE MIROIR à foyer variable (ci-dessus) est formé de 16 glaces mobiles. Buffon, qui voulait réhabiliter Archimède, dont le fait d'armes était nié par Descartes, construisit plusieurs instruments de ce genre. En 1745 il réussit à enflammer un tas de bois, à 60 mètres de distance avec un dispositif de 140 miroirs plans. Ci-contre, la réduction au tiers du récepteur solaire de Mouchot. Il s'agissait d'une petite chaudière dont un réflecteur, frappé par les rayons du soleil, faisait bouillir l'eau. Cet appareil, présenté à l'Exposition de 1878, actionnait un moteur à vapeur d'une puissance de 1 cheval.

Conservatoire national des Arts et Métiers.

CETTE JEUNE FILLE à l'éclatant sourire et qui offre un si bel exemplaire du type corse appartient au groupement folklorique de Bastia « Macchiagholi », qui, en costumes traditionnels, vint faire entendre à M. Ramarony, pendant une réception à l'hôtel de ville, quelques-unes de ces vieilles chansons où se reflète l'âme altière de l'île de Beauté.

M. RAMARONY s'est rendu sur place pour étudier les problèmes économiques de la CORSE

RÉPONDANT à une invitation de la municipalité de Bastia, de la Chambre de Commerce de la Corse et du Comité de défense des intérêts de la Balagne, M. Ramarony, secrétaire d'Etat à la Marine marchande, a fait récemment une rapide visite en Corse. Des liens sentimentaux l'attachent d'ailleurs à l'île de Beauté. S'il est né à Bordeaux, M. Ramarony est de descendance bastiaise. Sa venue revêtait en outre une particulière importance, car le département ministériel qu'il dirige, la Marine marchande, est étroitement lié à l'économie insulaire. On espérait donc que les échanges de vues qui auraient lieu pendant son séjour laisseraient entrevoir des résultats utiles pour la Corse, dont on n'ignore pas que la situation économique est assez difficile.

Le ministre était accompagné de M. Christian Ramarony, son chef de cabinet, et de M. Parsy, conseiller technique, qui devait recevoir la Légion d'honneur au cours de ce voyage. M. Gavini, secrétaire d'Etat à la Marine nationale, s'était fait représenter par son chef de cabinet, M. Nicolaï.

DE nombreuses personnalités accueillirent M. Ramarony à son arrivée à l'aérodrome de Bastia, où il fut salué par MM. Faggianelli, député-maire de Bastia ; Savreux, préfet de la Corse ; Malvy, sous-préfet de Bastia ; le général Pelletier, commandant la subdivision militaire ; MM. Luiggi, président de la Chambre de Commerce ; Louis Altieri, président du Syndicat d'initiative de la Balagne et de la Société Hôtelière et de Ravitaillement Maritime ; Biaggi, directeur général de la même société ; Trojani, directeur de la Compagnie Générale Transatlantique à Marseille ; Brancaleoni, président de la Chambre de Commerce d'Ajaccio, etc.

Après avoir traditionnellement passé en revue les troupes et déposé une gerbe de fleurs au monument aux Morts, M. Ramarony fut reçu à l'hôtel de ville, où le vin d'honneur fut égayé par les chants d'un groupe folklorique.

Au banquet, servi à l'hôtel « Ile de Beauté », MM. Luiggi, président de la Chambre de Commerce ; Roccaserra, président du Conseil général, et Faggianelli prirent la parole. Le député-maire appela l'attention du représentant du gouvernement sur les conséquences d'une fiscalité excessive qui, infligeant à la Corse des charges trop lourdes, rend extrêmement précaire toute tentative de modernisation. Il réclama la revision du statut fiscal propre au département, seul moyen de surmonter les difficultés. Dans sa réponse, le ministre assura ses hôtes que tout l'effort possible serait fait avec le concours des parlementaires corses pour tâcher de trouver des solutions pratiques aux difficultés mentionnées par les orateurs. Les problèmes essentiels : trafic maritime, mise au point des installations portuaires, cabotage, création d'une école d'apprentissage maritime, développement des possibilités touristiques et économiques, seront étudiés avec la volonté d'arriver à des résultats utiles. Vers la fin de l'après-midi, le ministre et sa suite prirent le chemin de l'Ile-Rousse, où ils s'installèrent à l'hôtel « Napoléon-Bonaparte ». Différentes réceptions marquèrent ce séjour. M. Ramarony visita attentivement le port, sous la conduite de M. Duval, ingénieur en chef. Au cours de cette visite M. Altieri indiqua que les chiffres du trafic maritime de ce port sont en progression continue et souligna les possibilités d'un marché futur pour l'exportation du bois.

Le ministre se rendit aussi par mer à Calvi, où il fut accueilli à l'hôtel de ville par le docteur Orabona, faisant fonction de maire. Répondant au vice-président du Syndicat d'initiative, M. Millié, M. Ramarony saisit l'occasion qui lui était offerte pour remercier en termes délicats M. Louis Altieri du rôle qu'il avait joué dans ce voyage. « Vous avez, dit-il, le génie de l'organisation discrète. »

Peu après, M. Ramarony s'embarquait sur le *Sanpiero Corso*, de la Compagnie Générale Transatlantique, pour regagner le continent.

M. RAMARONY se fait présenter M. Biaggi (à gauche), directeur de la Société hôtelière et de ravitaillement maritime, par M. Altieri, président de cette société. A droite, le préfet, M. Savreux et le député-maire de Bastia, M. Faggianelli.

Au rendez-vous des bateaux

LE XIX[E] SALON NAUTIQUE

SUPPRIMEZ par la pensée la tour Eiffel de la photographie ci-dessus. Ne se croirait-on pas dans quelque petit port de pêche ? Et pourtant c'est tout simplement sur les bords de la Seine qu'étaient rassemblés ces bateaux. Le prétexte de cette réunion était le Salon nautique, qui, pour la dix-neuvième fois, se tenait à Paris. Et comme chacun des précédents il a attiré le long du fleuve les amis du voyage, tous ceux qui rêvent d'aventure, Gerbault ou Le Toumelin en puissance, et qui peut-être ne partiront jamais... Mais il a vu aussi affluer ceux qui venaient s'informer des derniers modèles de bateaux et des accessoires nombreux qui rendent pratique et agréable la croisière... ou plus simplement les expéditions en canoe. La parfaite organisation de ce Salon est d'ailleurs reconnue depuis longtemps. Et la juste confirmation de ce succès se trouve dans la distinction décernée à son commissaire général, M. Roger Narme, à qui M. Ramarony, secrétaire d'Etat à la Marine marchande, a remis la croix du Mérite maritime. A droite, M. Jean Marie, président de la Compagnie Générale Transatlantique, félicitant M. Narme.

SUR LA TERRASSE, qui prolonge un appartement aménagé dans le grenier de la maison, le thé est servi. Les meubles rustiques sont en rotin noir. Les massifs de géraniums étaient encore en pleine floraison au début de l'automne.

AUTOMNE... DERNIERS PLAISIRS DE L'ÉTÉ

Pour se faire pardonner sans doute de s'être trop souvent montré boudeur, l'été, cette année, s'est survécu... Il nous a dispensé, alors que le calendrier attestait qu'il aurait dû rejoindre au tombeau des saisons tant d'autres étés flamboyants ou maussades, d'exquises journées ensoleillées. En ce bel automne persistait, attiédie, l'ardeur de son devancier. Quoi de plus délicieux que l'arrière-saison, sinon les promesses du printemps ?

Une légère appréhension se mêle pourtant à la langueur de ces beaux jours. Le printemps est lourd d'espérance, l'automne marque un terme. On sait bien qu' « au ciel l'hiver s'achemine », comme murmure Samain. Et, certes, chaque saison comme chaque âge a ses plaisirs. L'hiver a les

HIVER... AGRÉABLE SOUCI DU HOME

LA CHAMBRE BRIQUE (ci-dessus) doit son nom à la couleur des murs. Lit en fonte laquée noir avec couverture en gros piqué blanc. Les rideaux du lit et de la porte-fenêtre sont en chintz blanc à impressions de cachemire gris et noir (tissu de Pierre Frey). Les sièges, d'époque 1880, sont recouverts de drap gris éléphant. Petite table à pieds torsadés dorés. Au mur, étude de Delacroix encadrée de laque noire. Lampes de jardin de Devolhuy sur la cheminée.

L'APPARTEMENT du XVIII[e] siècle (ci-contre) aménagé dans la plus ancienne partie de la maison.. Lit laqué gris. Les rideaux de l'alcôve et ceux des fenêtres sont en toile, de Paule Marot, pékinée gris très pâle et bleu porcelaine. Murs peints à la chaux en rose pâle. Secrétaire Louis XVI, flambeaux d'argent, cartel de bois doré. Fauteuils Louis XV dits « marquise » à coussins de toile bleue unie. Divan recouvert de toile rose lavable.

LA CHAMBRE MAUVE (sur la page de droite), ainsi appelée parce que le dessus de lit est en drap « parme ». Chintz à bouquets de violettes imprimés de Pierre Frey. Murs roses. Le lit à colonnes, la « reposeuse », garnie de drap vert, la coiffeuse sont en acajou, de même que les petites tables de chevet. Le « coin de salon » est formé d'un canapé et de deux chaises en bois doré d'époque victorienne, recouverts de satin de coton vert pâle. Guéridon en acajou, pied de cuivre, de Devolhuy. Il porte un vase dont les fleurs toujours roses et mauves s'harmonisent avec les couleurs de la pièce.

LE SALON DE LECTURE, dont on voit ci-dessus un coin, a été décoré par Alavoine. Rideaux et tentures sont en tissu d'inspiration Directoire, à fond blanc avec impressions bleu porcelaine et vert tilleul. Au plafond, vélum en shantung bleu gris, froncé de manière originale. Sièges en rotin et manille d'époque victorienne. La carpette espagnole est travaillée comme une dentelle de paille. Table à jeu en bois clair. Flambeau de jardin ancien à sept branches. Des plantes exotiques émergent de cache-pot en porcelaine bleue et verte qui représentent des éléphants.

siens... Mais le doux automne permet de s'accorder encore des illusions.

Certes, les journées raccourcissent, la nuit tombe plus vite, les matinées et les fins d'après-midi sont d'une piquante fraîcheur. Pourtant on s'attarde. Comme il est agréable de pouvoir déjeuner sur la terrasse ou dans le jardin ! Les week-ends demeurent pleins de charme. Et si le temps se gâte, si la pluie, chassée par le vent aigre, claque aux vitres, on retrouve avec plaisir les pièces confortables où l'on reste sans ennui.

La maison redevient l'endroit où l'on se plaît à se tenir. Impression d'intimité et de quiétude qu'on n'a pas toujours, il est vrai, lorsqu'on n'a pas la bonne fortune d'être chez soi. L'hostellerie fameuse, dont nous montrons quelques aspects, la procure au plus haut point. Tout ici a été conçu pour donner à qui vient séjourner le sentiment qu'il est dans une belle maison de campagne, chez des amis heureux de se charger de son bonheur pendant le temps qu'il passera sous leur toit.

L'APPARTEMENT du maître de maison (ci-contre). Voulant avoir un coin bien à lui, il a choisi une soupente qui servait à ranger le mobilier de jardin et il y a installé le chauffage central et fait construire une cheminée. Murs et plafond peints en gris très foncé. Poutres et chevrons laqués blanc. Le grenier est partagé en deux. D'un côté est installé un grand lit canné, laqué gris pâle, recouvert d'un tissu gaufré rayé gris et blanc. L'autre partie est le « coin de salon ». Cheminée en vieilles tuiles grises. Petits fauteuils cannés à médaillons. Divan et rideaux en velours côtelé rouge géranium sombre. Guéridon rond recouvert d'un tapis du même ton rouge. Tout un mur est tendu de ce velours rouge sur lequel se détachent une toile de Roland Oudot et une aquarelle de Suzanne Reymond. Sur l'autre mur, dessins à la plume de Raymond Baumgartner et de Dignimont. Bureau et chaises en palissandre tendues de velours gris sombre.

UNE SCENE de « Christophe Colomb » à Marigny. Le second personnage, à gauche, au premier rang, est le Récitant, interprété par Pierre Bertin.

LA PIÈCE DU MOIS

PAR GILLES DEBOISGE

CHRISTOPHE COLOMB DE PAUL CLAUDEL

ENFIN, ils sont rentrés. Nous les attendions avec autant d'impatience que Simonne Volterra, la prestigieuse directrice du théâtre Marigny. Car Marigny « se languissait » de J.-L. Barrault et de Madeleine Renaud.

Cette rentrée aura été le triomphe du véritable art dramatique ; ce n'est pas une surprise. Tous ceux — et j'en suis — qui ont applaudi en juin dernier au Festival de Bordeaux la création de « Christophe Colomb » par la Compagnie J.-L. Barrault et Madeleine Renaud s'attendaient à retrouver la « joie de théâtre » à Marigny. Et de fait, peut-être parce qu'ils se retrempaient dans « leur » atmosphère, dans « leur » Marigny, Jean-Louis Barrault et sa troupe nous ont donné le meilleur d'eux-mêmes.

Et j'ai retrouvé, exprimée par des dizaines de gens, mon impression. Il s'agit là d'un chef-d'œuvre du spectacle ; parce qu'il s'agit d'un spectacle et non pas d'une pièce de théâtre, Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud y excellent. Tant pis pour ceux qui viendront chercher dans « Christophe Colomb » un texte important de Claudel ou, comme on dit, un témoignage ; ils seront fort déçus. Car Claudel prend des libertés extraordinaires avec l'histoire ; le texte est maigre. Aussi bien le maître s'en est-il expliqué lui-même : « J'ai voulu fournir un prétexte à un beau spectacle... »

Le Christophe Colomb de Claudel ? Un visionnaire qui s'en va à la conquête d'un autre monde : celui de Dieu, celui de l'Homme qui, après avoir vaincu les mauvais qui sont méchanceté, ingratitude, jalousie, pauvreté d'âme, accède enfin à la Vérité, ayant souffert pour conquérir la grâce.

Ce « prétexte » permet toutes les réalisations de l'art dramatique, de la musique au mime, du chœur au cinéma. Véritable aubaine pour Jean-Louis Barrault, qui a pu réaliser son rêve de « théâtre total », dont il parle dans ce si intelligent premier numéro des « Cahiers de la Compagnie ».

Et avec quelle verve il a conduit sa mise en scène, et avec quel talent il a utilisé la beauté sobre des décors de M. Ingrand ! Et avec quel bonheur il joue de la remarquable partition de Darius Milhaud !

En définitive, un très bon divertissement qui perdrait les neuf dixièmes de son charme si quelque autre que Jean-Louis Barrault s'avisait de s'en saisir.

★

Note : Les « Cahiers de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault » devraient, avec le temps, former une collection qui refléterait l'image sincère et réelle de l'activité de la Compagnie. En permettant de présenter d'une manière plus complète les pièces créées, ils offriront un intérêt documentaire certain. Ces Cahiers ne feront que suivre la tradition des « Cahiers du Vieux-Colombier », de la « Correspondance » de Charles Dullin, de « Masques » de Gaston Baty.

LE MOIS THÉATRAL

★

LE COUP DE GRACE, de Joseph Kessel et Maurice Druon, au Gymnase.

Joseph Kessel et Maurice Druon ont courageusement qualifié leur œuvre commune de « mélodrame ». Ils jouent donc franc jeu. La pièce n'est pas ennuyeuse ; elle respecte scrupuleusement les lois du genre, mais les auteurs se sont trompés de théâtre. Il fallait porter ces trois actes à l'Ambigu de la belle époque.

LA REINE BLANCHE, de Barillet et Grédy, au théâtre Michel.

Je ne suis pas sûr que Barillet et Grédy, auteurs de « la Reine blanche », retrouvent de sitôt la veine du « Don d'Adèle. » Avec d'assez rares dons d'observation comique, ils sacrifient trop aisément aux situations abracadabrantes. Leurs deux premiers actes sont pleins de trouvailles cocasses, mais le troisième tombe à plat. Pourquoi la fille d'une concierge n'épouserait-elle pas un roi nègre ? L'idée était amusante, mais ils l'épuisent assez vite. La pièce est fort bien jouée par la pétulante et ravissante Jacqueline Gauthier, entourée de Claire Gérard, de Raymond Cordy, de Parisys.

Y. G.

LA GRANDE KERMESSE, de Michel de Ghelderode, au Studio des Champs-Elysées.

C'est une farce truculente, qui tient de Rabelais et de Jarry, avec pourtant des notes de poésie à la Villon. Ghelderode y témoigne avec maîtrise de son originalité.

René Dupuy a imaginé une mise en scène vivante et alerte, sans prétention. Gérard Calvi a composé une musique dans le style des « Gueux au paradis ».

Décors et costumes agréables. Les acteurs sont bons dans l'ensemble. Ils ont l'air de « s'amuser ». Noëlle Leiris est jolie ; Grossac et Philippe Nyst, excellents.

FRERES JACQUES, d'André Gillois, aux Variétés.

Aimable poursuite de vent que cette comédie. Seule une rencontre demeure : la vieille dame exquise d'esprit et de bonté qu'incarne Jeanne Fusier-Gir. Jacques Jouanneau est avec une juste fantaisie le valet abruti ; M^lle^ Gisèle Pascal se détend à mesure qu'elle séduit. Quant à Fernand Gravey, il habille son personnage, heureusement !

L'ECOLE DES BOUFFONS, de Ghelderode, à l'Œuvre.

Michel de Ghelderode se classe décidément parmi les auteurs les plus joués sur les scènes parisiennes. Le long acte qu'il a donné à l'Œuvre et qui occupe à peu près toute la soirée repose sur l'idée de la cruauté nécessaire à l'artiste pour édifier son œuvre. La pièce est inégale, bouillonnante : des trivialités, de belles images, des obscurités, des éclairs de poésie et des cataractes de mots. Elle s'achève par une scène dont le sadisme est d'une réelle force tragique. Responsable de la mise en scène, Lupovici joue avec une sobre vigueur et anime une troupe pleine de conviction.

DANS « QUO VADIS » de Merwyn Le Roy, Robert Taylor incarne Vinicius. Le voici conduisant un quadrige. Ce film en couleurs est projeté sur un écran panoramique.

LE FILM DU MOIS

PAR DENIS MARION

RELIEF ? GRAND ÉCRAN ET PERSPECTIVE SONORE

L'APPLICATION de ces nouveaux procédés au cinéma est le grand problème du moment, et celui-ci présente trois aspects entièrement différents : technique, industriel (ou commercial) et artistique. Le second n'intéresse que les spécialistes. Nous savons que plus de la moitié des plateaux des studios américains sont fermés, avec, comme corollaire, le licenciement d'une proportion égale d'auteurs, d'artistes et de techniciens, et qu'un nombre toujours plus considérable de salles s'équipent pour projeter les nouvelles bandes ; mais nul ne sait s'il s'agit d'une crise passagère ou d'une évolution irréversible. Sur l'aspect technique, on a lu ici même, le mois passé, la mise au point de Raoul Peslin. Elle marque les progrès qui sont déjà définitivement acquis. Il n'en faudrait toutefois pas déduire automatiquement que l'art de l'écran ne peut qu'en tirer bénéfice. Ce ne serait pas le premier art à mourir de la perfection même de ses instruments : on oublie que les tapisseries de l'Apocalypse ne comptent que quatre-vingts teintes différentes alors qu'au XVIII[e] siècle, disposant de laines de quarante mille nuances, les artisans furent tout juste capables de garnir des fauteuils. Examinons donc le problème sous l'angle de l'esthétique.

Chat échaudé craint l'eau froide. Pour avoir, à l'unanimité, pris parti contre le parlant et prédit qu'il n'aurait aucun avenir, la critique de cinéma s'est bien gardée d'en faire autant pour la couleur (à juste titre : le seul obstacle qui subsiste réside non dans l'établissement du négatif, mais dans le tirage d'un grand nombre de positifs, ce qui sera surmonté à brève échéance). Elle observe la même expectative envers le relief ; en quoi elle a tort. Il est dangereux de jouer au prophète, mais tous ceux qui savent de quoi ils parlent tombent d'accord que la projection stéréoscopique ne peut être qu'une curiosité sans lendemain. Non pas parce que « Bwana le diable », « l'Homme dans la nuit », « Figures de cire » et « Sangaree » sont mauvais : ils valent bien « l'Arroseur arrosé » et « les Trois Masques ». (Et les dessins animés de Mac Laren tirent un excellent parti de la dimension supplémentaire, encore que ce soit dans le domaine du film abstrait, qui n'a aucune chance de toucher les masses.) Non pas à cause de la fatigue des yeux et de l'ennui de porter des lunettes : de nouvelles inventions peuvent y remédier d'un jour à l'autre. Non pas parce que les effets spéciaux sont jusqu'ici tristement grossiers et monotones, de l'escarpolette au trombone à coulisse, en passant par la balle qui vient s'écraser sur l'objectif de la camera et dans l'œil du spectateur : les premières images, les premiers dialogues, les premières couleurs n'étaient guère plus subtils ni plus variés. Mais pour une raison beaucoup plus puissante : seuls 10 à 15 % des hommes éprouvent une sensation de relief plus accusée à la vision binoculaire qu'à la vision monoculaire. De sorte que, sauf pour les contrastes violents cités plus haut, il n'y a pas progrès du tout. Quand la silhouette d'un personnage grandit sur l'écran, nous avons une illusion suffisante qu'il se rapproche de nous. Sans doute la projection stéréoscopique crée-t-elle l'impression d'un espace entre l'avant-plan et l'arrière-plan, mais jusqu'à présent ceux-ci demeurent aussi plats que des châssis de coulisses ou des frises de théâtre.

(Suite page 102.)

LE MOIS CINÉMATOGRAPHIQUE

★

MADAME DE... (Français, réalisé par Max Ophüls).

Un adultère mondain en 1900 ? Pas même : tout juste une velléité d'adultère. Mais dans l'insignifiance même, quel raffinement, quelle élégance, quel charme ! La crème fouettée, la mousse de champagne, les bulles de savon, ce n'est pas sérieux non plus, et c'est si agréable...

Danielle Darrieux n'a jamais été plus jolie et n'a jamais aussi bien joué, Vittorio de Sica est un noble séducteur, Charles Boyer arrive bon dernier dans ce prestigieux trio.

LA MER CRUELLE (Anglais, réalisé par Charles Frend).

La guerre sur mer, sans le moindre panache, dans toute sa monotonie et sa cruauté. Les Anglais excellent dans ce genre de films, sans concession au romanesque et d'une implacable fidélité dans la narration des faits. C'est mortellement ennuyeux pour ceux qui veulent se divertir, mais c'est terriblement émouvant pour ceux qui tiennent à connaître la vérité.

O CANGACEIRO (Brésilien, réalisé par Lima Barreto).

Un western d'une sauvagerie et d'une poésie exceptionnelles, qui se trouve par surcroît raconter des exploits de hors-la-loi qui se sont réellement passés il y a moins de quinze ans. Les extraordinaires physionomies des mulâtres, la beauté des paysages et l'envoûtement d'une musique à source folklorique font de ce film un spectacle à ne pas manquer.

LE GRAND SECRET (Américain, réalisé par Melvin Frank et Norman Panama).

Robert Taylor joue l'aviateur chargé de préparer le raid sur Hiroshima, et qui, par respect pour les consignes de sécurité, manque de se brouiller avec sa femme.

Comme le disait un critique chinois : « Une glande histoile d'amoue : tlès bien, tlès bien ! La plemièle bombe atomique : palfait, palfait ! Les deux ensemble : ne va pas, ne va pas. »

DORTOIR DES GRANDES (Français, réalisé par Henri Decoin).

Une adaptation d'un roman policier de Steeman, avec Jean Marais, aussi séduisant qu'à son ordinaire, et une douzaine de starletts plus pin-up que nature.

Mais Steeman embrouille et débrouille ses énigmes d'une manière scientifique qui réclame des explications impossibles à l'écran, Jean Marais est le plus improbable inspecteur de la P. J. qu'on nous ait jamais proposé, et le metteur en scène n'est pas parvenu à faire jouer ses jeunes actrices.

LE FILM DU MOIS (suite et fin)

Ne nous cachons pas néanmoins que cet argument, si percutant soit-il, n'est pas définitif. Car le sens binoculaire du relief peut s'acquérir. Qu'on ne croie pas à une plaisanterie ou à une chimère. Il est indispensable, sous peine de mort, que le possède le pilote ou le mitrailleur de l'avion de combat, qui doit apprécier sans erreur l'éloignement et la direction de la petite tache noire que l'appareil ennemi forme sur ses rétines. Aussi ceux qui ne le possèdent pas congénitalement s'entraînent-ils à le développer : il existe des méthodes et des appareils à cet effet. Cette réserve de principe faite, il se passera du temps avant que les deux milliards d'êtres humains aient appris à utiliser ce sens.

Faut-il donc taxer de folie les studios américains qui préparent des productions de plus en plus nombreuses dans ce qu'ils appellent les « 3 D » ? Certainement non. D'abord, parce qu'ils n'ont aucune raison de ne pas tirer bénéfice d'un engouement passager. Ensuite, parce que, en dépit de la confusion volontairement entretenue par la publicité, la plupart de ces films ne sont nullement en relief — plus précisément ne sont pas stéréoscopiques. Ils cherchent à procurer une plus grande illusion de réalité grâce à d'autres perfectionnements, dont les plus importants sont le grand écran et la perspective sonore.

Pour cette dernière, il n'y a pas de problème esthétique. Nous admettons, depuis vingt-cinq ans que le cinéma parle, que dialogue, bruits et musique sortent d'une source unique placée derrière l'écran : ce n'en est pas moins une convention, et nous ne pouvons que nous réjouir de sa disparition au bénéfice d'un procédé moins simpliste. Avec quatre pistes sonores au lieu d'une et des haut-parleurs en quatre points différents de la salle, le cinéma possédera un instrument incomparablement plus souple. Ne cherchons pas à deviner ce qu'en tireront les artistes qui s'en serviront : le gain ne sera peut-être pas considérable, mais ce sera un gain.

Incomparablement plus complexe est l'usage de l'écran panoramique. Ici encore il faut se garder de juger d'après les premiers exemples. « Quo vadis », tourné en 1950, n'a pas été conçu en fonction de ce mode de projection. « La Tunique », qu'on a pu voir au Festival de Venise et qui vient de sortir à New-York, marque les débuts du cinémascope (dont l'hypergonar du professeur Chrétien est l'élément essentiel). On ne peut s'attendre à ce que soit sur-le-champ résolu d'une manière satisfaisante le problème : l'écran panoramique va-t-il se contenter des plans d'ensemble (auxquels il assure, c'est incontestable, une ampleur nouvelle, fertile en possibilités inconnues jusqu'ici), ou bien comment utilisera-t-il les plans moyens ou rapprochés auxquels, pour l'instant, il ne convient pas ?

Ce qui interdit de porter un jugement, c'est que la concurrence des procédés ne fait que commencer et qu'elle est capable de susciter des progrès qu'une standardisation prématurée écarterait. (N'oublions pas que, pendant plusieurs années après l'invention du parlant, l'enregistrement continua à se faire simultanément sur pellicule et sur disque synchronisé.) A la faveur de cette rivalité, le cinéma peut bénéficier de perfectionnements qu'il se refusait jusqu'ici par avarice commerciale, telle la pellicule large (format supérieur à 35 millimètres), qui est au point depuis plus de vingt ans. Inversement, René Clair a suggéré de prendre le contrepied de la politique de Hollywood : au lieu de lutter contre la télévision, le cinéma européen s'allierait avec elle pour produire en commun les films noir et blanc, à deux dimensions, qu'elle doit se borner pour l'instant à diffuser.

LE MOIS CHORÉGRAPHIQUE PAR MARTINE CADIEU

FONTAINES ET FEUX

ÉTINCELLES, merveilles et déceptions chez Roland Petit. A propos de « The Lady in the ice », ballet d'Orson Welles — chorégraphie de Roland Petit, musique de J.-M. Damase — l'auteur écrit : « Ceci est une allégorie démontrant que l'amour de deux êtres ne peut jamais atteindre une égale intensité au même moment. »

Le sentiment d'insolite, d'absurde du prologue, sur une musique lancinante, met en relief cette perfection. Au cœur de la glace, comme au cœur d'un diamant, une femme immobile songe. L'amour d'un jeune garçon s'inquiète de cette apparition. Ebloui, il bondit et appelle à son aide le feu. Fontaine née du feu, la femme lentement se dégage et lentement s'éveille, son corps répondant à la ferveur impatiente de l'amour. Puis reviennent les foules, bruits, jeux d'ombres, les parois infranchissables se dressent entre les amants. L'homme à son tour est pris dans la glace, tandis que la femme, qui semblait avoir découvert la passion, le quitte en riant...

Une allégorie doit être clarté et non pauvreté. A-t-on joué sur le nom d'Orson Welles, ou Orson Welles s'est-il joué de la danse ? Une ébauche d'idée, une chorégraphie agréable mais sans grande inspiration, exception faite du « Pas de Deux » — où Colette Marchand est beauté lente et Georges Reich, enthousiasme. C'est un ballet-sensation que l'on oubliera vite...

JOIE de revoir, ensuite, des chorégraphies aussi pétillantes que « Deuil en vingt-quatre heures » ou « la Croqueuse de diamants ».

« Kolo, Ballets nationaux yougoslaves. » A l'antipode des ballets intellectuels, ce folklore prend racine dans la terre meurtrie de longs combats. La musique raconte, le geste la suit, le rêve et le réel se mêlent.

L'aspect sacré, rituel, obsédant que l'on retrouve dans les danses de Serbie et de Bosnie occidentale dérive de l'Inde.

L'aspect guerrier, révolté, transparaît dans la « Danse de Rugovo » ou dans la danse des Komitas, où se précise l'influence russe, atténuée par une nostalgie maure.

L'aspect tendre, évoquant la Grèce, est peut-être le plus proche de nous.

La troupe est extraordinaire de maîtrise, de fougue, de pouvoir expressif.

PARMI les ruelles nocturnes, dans cette étrange cité des Halles, des personnages louches, brigands désinvoltes, couples attardés, belles de nuit, dansent au rythme des chansons perdues. La « croqueuse » a cette année un nouveau visage. Découverte de Roland Petit, Liliane Montevecchi est belle. Jeu d'épaules expressif, présence, tempérament. Mais elle chante — style Saint-Germain-des-Prés — mieux qu'elle ne danse... Sa technique est loin d'être sûre, son assurance cache certaines médiocrités, et l'on regrette Renée Jeanmaire.

Flammes ou sources, que seront les deux danseurs étoiles de l'Opéra de Leningrad, Nora Kovach et Istvan Rabovsky ? On connaît leur histoire. Hongrois, ils dansaient à Berlin... C'est par les chemins obscurs du métro qu'ils se sont échappés. Ils sont passés en zone américaine et ont débuté ensuite à Londres, dans la compagnie d'Anton Dolin. Elle est jolie, lui est brillant, ils aiment passionnément leur art.

VISAGES DE LA DANSE

★

ENIGME DE BERRUGUETE, de Luis de Castro. Dessins de Vicente Escudero (Ed. Ateneo, Valladolid).

Partant de l'interpénétration des arts et de l'universel langage humain, l'auteur tente d'éclaircir le mystère de Berruguete, dont les sculptures dansent. Il étudie la personnalité du sculpteur. Disciple de Michel-Ange, impressionné par Rome et Florence, Berruguete travailla à Valladolid et à Tolède. Un esprit tourmenté, indépendant, se conformant mal à son époque, ne s'intégrant nullement dans un cadre classique. La polychromie de Berruguete, ses ors et ses rouges profonds, ses vieux bleus et ses tons brûlés créent autour du bois des vibrations de lumière et ajoutent au mouvement. L'élévation et le dynamisme sont les deux éléments de la danse, et la sculpture de Berruguete les restitue.

Luis de Castro a demandé à Vicente Escudero, spécialiste de la danse flamenca, une illustration précise.

Le rapport entre la mystique de Berruguete et la mystique de la danse flamenca apparaît clairement dans le livre de Luis de Castro, qui reproduit un grand nombre de sculptures du maître. En face de chaque saint Escudero a dessiné l'attitude de danse correspondante. Un beau livre.

DIX-SEPT VISAGES DE LA DANSE FRANÇAISE, d'Irène Lidova (Art et industrie).

Un livre alerte, vivant, présenté avec goût. Ces danseurs, Janine Charrat, Michel Renault, Kalioujny, Vyroubova, Miskowitch, Jeanmaire... on ne peut tous les citer, sont les amis d'Irène Lidova. Elle brosse d'eux des portraits saisissants. On les voit « par l'intérieur », on parle avec eux. L'auteur ne se contente pas de les présenter, mais, sans partialité, les conseille et suggère des lignes d'évolution possibles.

Dix-sept visages, dix-sept personnalités bien dessinées, de bons documents photographiques, le tout bref et sans prétention, agréable à lire.

« Ils ont exposé les corps de tes serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel. » (Ps. 79, v. 2.)

BENN, OU L'INTELLECTUEL POÈTE

« Il sera tel que l'arbre planté près de l'eau qui donne son fruit en son temps et dont la feuille ne se desséchera pas... »

(PSAUMES DE DAVID, I, 3.)

SANS doute Benn n'a-t-il pas songé à lui-même lorsqu'il réalisa sur la toile ce psaume de David. Et cependant il semble que l'artiste, après s'être livré aux méditations... et au travail, enfermé, isolé dans son atelier de l'ancienne rue de la Grotte, vienne de donner son fruit en son temps, et dont la feuille ne se desséchera pas... Depuis longtemps déjà germait dans l'esprit de Benn une œuvre énorme, à la fois création métaphysique et vision sensible et poétique d'un univers dépouillé et harmonieusement équilibré. Cet ensemble de trente grandes toiles, d'une parfaite beauté, dédié à la mémoire de son père, Benn le réalisa après dix ans d'élaboration, en quelques mois de travail acharné, s'inspirant des Psaumes de David. La peinture religieuse est actuellement à un tournant ; à l'exception de quelques artistes, l'art religieux alterne entre les créations — si l'on peut dire ! — de Saint-Sulpice et les œuvres abstraites d'art sacré.

Et c'est là où Benn affirme avec maîtrise l'originalité de son talent. Dans une vaste synthèse, il mêle réalité et abstraction, naturalisme et mysticisme ; il est à la fois visionnaire et poète ; il lie le graphisme des lignes et de l'arabesque à l'harmonie des couleurs et des valeurs, ce qui établit un rythme musical dans chacune de ses toiles.

Ainsi cet admirable chef-d'œuvre : « Il ira semant, dans les larmes. Il reviendra chantant, portant ses gerbes. » (David 126, 6), résume toutes ces qualités doublées de ce besoin d'antithèse fait du contraste des jeux d'ombre et de lumière, du « balancement » des arabesques, de l'alternance de la joie et de la douleur.

Même esprit dans cette autre peinture : « Le soir, il fait pleurer, et le matin, chanter... » (David 30, 6.)

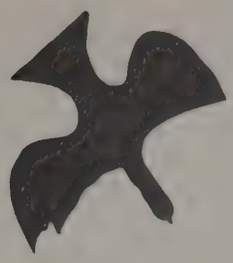
Parfois Benn emploie le style du « jeu fugué », notamment dans sa composition tirée du Psaume 104, verset 26 : « Là-bas passent les navires, la baleine que tu as créée pour y jouer... »

Son sens dramatique apparaît dans l'œuvre inspirée du Psaume 79, verset 2 : « Ils ont exposé les corps de tes serviteurs en pâture aux oiseaux du ciel... »

D'APRES ces quelques exemples — mais il conviendrait de réunir toute l'œuvre dans une publication reproduisant les trente compositions — on peut affirmer que Benn a réalisé là un ensemble qui le classe parmi les plus grands maîtres de la peinture religieuse et de la peinture tout court. Après Raphaël, après Rembrandt, après Delacroix, après d'autres génies tels que ceux-ci, il convenait que des peintres contemporains fussent en mesure de créer une esthétique conforme à la peinture religieuse de notre époque : Rouault, Manessier et, désormais, Benn, peuvent être considérés comme leurs dignes successeurs.

Mais on sait que Benn n'a pas un talent limité et qu'il reste sensible à toutes les formes de son art. Portraitiste, il excelle à rendre avec une profonde psychologie le caractère de son modèle ; paysagiste, il analyse le site qu'il reproduit et sait en dégager l'atmosphère spéciale ; enfin, peintre de fleurs, de natures mortes ou d'intérieurs, il « sent » l'âme des choses et c'est un intimiste.

Parmi la jeune génération de peintres, nous aimons saluer en Benn un de ses plus grands maîtres.



Y AURA-T-IL UNE AFFAIRE BRAQUE ?

Monsieur le Directeur
FRANCE-ILLUSTRATION
13, rue Saint-Georges, PARIS-9e

Monsieur le Directeur,

Je tiens tout d'abord à vous déclarer que je suis un abonné très fidèle de « France-Illustration », dont j'apprécie la qualité, le sérieux et la haute tenue. Je me trouve ainsi d'autant plus à l'aise pour vous dire combien j'ai été choqué par le sort que vous avez fait à une peinture dont on vient de décorer de façon si désastreuse un plafond du Louvre.

Non, je ne vous félicite pas d'avoir jugé bon de perdre du papier en nous donnant trois reproductions de cet oiseau monstrueux lorsqu'il y a tant de choses plus intéressantes à travers le monde que vous pourriez montrer à vos lecteurs.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que cette décoration, bien que due à un peintre célèbre et encensé par son époque, convient aussi mal que possible par son style, par ses couleurs à la salle Henri-II, dans laquelle on l'a si paradoxalement placée.

Que l'on commande un plafond à M. Braque, je n'y vois rien à redire. Il faut faire travailler les artistes de son temps. Mais à toutes les époques on demandait aux décorateurs de suivre de très près les indications du maître d'œuvre. S'ils ne se conformaient pas à ce qui leur avait été demandé, on leur refusait la commande. Les peintres les plus illustres se pliaient à la règle. Aujourd'hui, personne n'ose plus dire à ces monstres sacrés que sont quelques peintres qui donnent le ton : « Vous avez raté ! Recommencez. Ce que vous avez fait pourrait peut-être convenir ailleurs et pour autre chose. En tout cas nous n'en voulons pas là ! » On ne doit pas jouer, en effet, avec le palais du Louvre.

Pourquoi a-t-on justement choisi ce plafond ancien, finement sculpté et doré, pour l'illustrer de ces grosses masses de noir et de bleu foncé ? Pourquoi a-t-on commandé cette peinture ? Pourquoi l'a-t-on acceptée ? Pourquoi l'a-t-on posée ? Et combien nous coûte-t-elle ? Qui est responsable de cette suite de fautes monumentales ?

Cette peinture sera certainement retirée dès que ceux qui ont eu l'idée saugrenue de la faire poser ne seront plus en place. Mais demandez qu'elle soit enlevée tout de suite de cette salle royale, qu'elle démolit. Qu'on la pose sur un plafond du musée d'Art moderne si l'on veut, n'importe où mais pas là. C'est un contresens d'autant plus fâcheux que les nouvelles installations du Louvre dont vous parlez et que je suis allé voir à plusieurs reprises sont parfaites. Tout est adapté au style de l'architecture et aux œuvres exposées. Ceux qui sont responsables de cette réussite n'ont pas le droit d'accepter l'erreur du plafond de Braque.

Quand Delacroix a peint le plafond de la galerie d'Apollon, il a voulu un accord de forme et de couleurs avec l'entourage. Je lui aurais refusé sa peinture, tout Delacroix qu'il était. Mais avons-nous encore des hommes qui sachent dire non ?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération distinguée.

E. BONNET
PARIS.

LIRE A LA PAGE SUIVANTE NOTRE RÉPONSE

Y AURA-T-IL UNE AFFAIRE BRAQUE ?

(suite)

CETTE lettre reflète incontestablement l'opinion de nombreux visiteurs du Louvre. Aussi croyons-nous devoir la reproduire intégralement, en regrettant que trop de critiques chuchotées n'osent pas s'exprimer librement.

Je dois d'abord répondre aux reproches que nous adressait notre correspondant lorsqu'il regrette la place que nous aurions perdue en reproduisant trop amplement le plafond de Braque. Devons-nous faire notre *mea culpa* ? Nous ne le croyons pas. L'événement qui consistait à commander une décoration par le Louvre à un grand artiste contemporain était si insolite, si remarquable et, en soi, si louable que nous avions l'obligation de le faire connaître à nos lecteurs, dont beaucoup ne pouvaient juger sur place les résultats. C'était le devoir d'une information qui se veut objective et fidèle.

Mais on aura pu remarquer que notre collaborateur, auteur de l'article sur les nouveaux aménagements du Louvre, s'est, sur ce point, abstenu de faire des commentaires, alors que sur d'autres il n'a pas ménagé des éloges légitimes.

Puisque notre abonné m'en fournit l'occasion, je tiens, d'autre part, à donner mon opinion personnelle, qui est, je le sais, partagée par un certain nombre de nos lecteurs.

Je ne veux pas le moins du monde critiquer systématiquement les hommes responsables qui montrent une admirable volonté d'aller de l'avant et de rajeunir notre grand musée. Je ne veux même pas critiquer la valeur artistique de cette œuvre de Braque — encore que de bons esprits très avertis et nullement rétrogrades fassent à ce sujet les plus graves réserves. Je crois que l'initiative était heureuse en son principe. Mais on peut se tromper. Et le reconnaître. En face du résultat, il eût été préférable, à coup sûr, de renoncer à un emplacement aussi prestigieux.

D'ailleurs, je me refuse à croire que ceci soit autre chose qu'une expérience. Il faut sans doute attendre quelques semaines, ou quelques mois, pour juger des réactions, et je ne doute pas que la décision définitive sera conforme aux vœux de notre correspondant. Il ne manque pas d'autres emplacements dans des salles modernes, ou dans des musées d'art moderne, où le plafond de Braque sera infiniment mieux en valeur.

Que l'on veuille bien croire que nous ne mettons pas en cause le talent de son auteur : *France-Illustration* doit reproduire en couleurs dans son numéro de Noël une œuvre de cet artiste qui fait honneur à notre pays et à notre temps.

G. C. S.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

PAR MAURICE SERULLAZ

WALLACE HERNDON SMITH peint, selon la formule de Corot, non avec des pinceaux, mais avec son sentiment. C'est pourquoi sa peinture nous enchanta la première fois que nous la vîmes à Saint-Louis (Missouri), dans le ravissant intérieur de nos amis Pettus. Son actuelle exposition à la Galerie Bernheim Jeune confirme la sensibilité du peintre devant la nature. Wallace H. Smith, peintre américain, aime la France et l'Italie et prend une large part de son inspiration dans les sites de cette vieille Europe. Non qu'il délaisse les paysages des Etats-Unis, mais ceux-ci semblent imprégnés de l'atmosphère de ceux-là. Wallace H. Smith aime Corot, Marquet, Segonzac, on ne peut l'en blâmer, et les influences qu'il a pu subir de ces artistes n'entament en rien sa personnalité d'artiste. Wallace H. Smith est un coloriste, car il sait recréer les harmonies par le jeu des valeurs. Contrairement à beaucoup de ses compatriotes passionnés d'abstraction, cet artiste reste fidèle à une forme d'art plus traditionaliste. Chacune de ses toiles étant le reflet de sa propre sensibilité, il semble peindre sa vie.

SMITH « Paysage aux U. S. A. »

IL ne s'agit pas de faire de l'art, mais de montrer la permanence du mystère sacré dans les choses de l'Esprit à travers les formes connues », ai-je relevé sur un dessin de Bernard Bouts exposé à la Galerie Beaux-Arts.

En effet, Bernard Bouts, peintre français vivant en Argentine, vécut parmi les Indiens de la Cordillère des Andes, et il resta frappé par une phrase d'un sage ermite indien : « Vous avez le progrès mécanique, mais nous, nous avons l'Espérance... » Aussi la peinture de Bouts cherche-t-elle à évoquer la spiritualité des milieux qu'il fréquenta. Il est révélateur de connaître la pensée du peintre sur les questions techniques :

« ... Garder la nature des choses, rester dans les limites de l'abstraction nécessaire, chercher l'expression par la forme, porter la couleur à son maximum... Tout cela m'a amené à abandonner presque complètement la peinture à l'huile, parce que, sans entrer dans les détails, cette matière grasse ne convient sans doute pas à mon tempérament. J'ai peint sur de beaux papiers venus de France, avec du noir de fumée mélangé à de la cire, avec des couleurs minérales en poudre ; sur du bois avec de la pâte de copal ou d'autres matières dures, de l'écume de mer et des métaux tels que l'or, l'argent ou le cuivre... Je crois que tout est bon pourvu que la matière soit belle, qu'elle permette la valeur du trait et enfin qu'elle serve les intérêts de l'art au lieu de le dominer. »

Comme les fresquistes, il arrive que ses sujets débordent des cadres. Bouts sait donner une expression hiératique à ses modèles, et sa peinture est bien le reflet de ces âmes indiennes auxquelles il s'est donné.

BERNARD BOUTS « Wikita ».

LES toiles de quatre femmes peintres sont exposées par « Samedi-Soir ».

H. Gallet, qui aime très visiblement les chevaux et qui les représente dans toutes leurs attitudes : elle peint aussi, minutieusement et dans des tons sourds, des paysages de Paris : les Invalides, la place de Furstenberg.

Catty, au talent viril, préfère les vieilles rues traitées dans un caractère pittoresque ; elle dessine avec autorité portraits et nus.

PETITS ÉCHOS DES GRANDES VENTES

L'HOTEL DROUOT a retrouvé son activité. Rien encore qui mérite l'épithète de « sensationnel ». Mais les habitués ont repris le chemin des salles, et, en attendant les grandes batailles d'enchères qui mettent aux prises musées, collectionneurs et antiquaires, les commissaires-priseurs ont déjà dirigé des ventes qui ne manquaient point d'intérêt et abattu leur marteau sur des adjudications très satisfaisantes.

C'est ainsi que Me Bellier a obtenu 190.000 francs d'une toile de Joseph Vernet et Me Couturier 167.200 francs d'une collection d'opalines. Dans une vente de livres, Me Maurice Rheims a adjugé 37.000 francs les Œuvres de Victor Hugo (sur Japon), 30.200 francs celles d'Anatole France (sur Hollande) et 51.000 francs « le Costume historique », de Racinet.

Me Etienne Ader a vendu 250.000 francs un canapé et quatre fauteuils de style Louis XV. 162.000 francs un piano quart de queue Gaveau et 106.000 francs un service de table en porcelaine de Vienne. D'un bureau Louis XV, Me Laurin a obtenu 336.000 francs et Me Chochon 100.000 francs de dessins de Delacroix et 55.000 francs d'un poste de télévision.

S. Girarville a peint une série des signes du zodiaque dont le graphisme a une précision de graveur. Son style est « frisé », sa manière, lisse et soignée.

Béris, c'est la visionnaire du groupe : fougue, fantaisie, hardiesse dans l'éclat de ses gouaches multicolores, aux tons d'ailes de papillons, aux effets de nuit fantasmagoriques et dans une rutilance de couleurs surprenante. Foules grouillantes, reflets colorés, c'est un tourbillon enivrant de rêve et de magie.

NOUS signalons une série d'expositions dont la plus intéressante, consacrée à Camille Pissarro, se tient à la Galerie André Maurice ; c'est un ensemble d'aquarelles, de gouaches, de pastels et aussi de dessins du maître.

Puis voici des aquarelles de Jacques Lagrange, présentées par Maurice Hajje au Coqliban ; des peintures de qualité de Feguide (Galerie Marcel Bernheim), des œuvres dynamiques sur le théâtre, de Montangerand (Galerie de l'Institut) ; des laques de Tho (Galerie de l'Agence de la France d'outre-mer) ; des souvenirs d'Espagne de M. Lichtenberg (Galerie de Seine).

Enfin les peintures de Monique Attali (Galerie Monique de Groote), de René Henderycksen (Galerie Palmes) et de Paneth (Galerie Henri Tronche).

Nous annonçons à la Galerie Emilie Corre une exposition Pierre Catzeflis de paysages très librement traités.

AU SALON DES TUILERIES

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

LE Salon des Tuileries est aristocratique. Nous voulons dire que n'y entre pas qui veut. Il faut être admis par ses pairs, et la limitation obligée des envois commande un choix sévère. Nul sectarisme ne vient s'imposer pour autant. En principe la qualité est le seul passeport demandé aux artistes de toutes tendances. Et si, hormis Estève, l'abstraction n'est pas représentée cette année, c'est parce que les peintres abstraits, dont on avait sollicité les meilleurs, ont préféré s'abstenir.

Voilà pourquoi le Salon de la Galerie Charpentier, s'il n'offre en définitive rien qui ne soit attendu, est d'une tenue fort correcte, de bon goût et de bon ton.

On y remarquera cette année un effort particulier pour rechercher des jeunes peintres de talent dont le nom n'est pas encore familier au public. C'est ainsi que nous avons pu voir plus que des promesses dans les toiles de Genis, d'Ambroggiani, de Sebire (ce dernier vient de recevoir, avec Yvonne Mottet, le prix de la Critique). Nous retrouvons parfois, avec une évolution marquée, des toiles d'Aizpiri, de Minaux, de Buffet, de Rosnay, de Capron, de Patrix.

Le paysage de Humblot (« Rochers de Fontainebleau ») est saisissant, celui de Chapelain-Midy (« Ile d'Yeu ») entraîne l'imagination, tandis que Cavaillès (« Ruelle à Menton ») nous comble de soleil et d'allégresse. Contrairement à son habitude, Dunoyer de Segonzac expose des natures mortes. La robe bleue de Legueult vit dans un monde de féerie. En un tout autre langage, mais féerique aussi, Jacques Villon évoque un « Potager aux citrouilles ». La toile de Boussard est ardemment colorée ; Despierre montre une vue d'Amboise fort brillamment construite.

Tout cela — et bien d'autres toiles que l'on voudrait pouvoir citer — dénote un art d'une conception et d'un goût extrêmement raffinés.

Et ceci nous mène par contraste à ce petit Salon dans le Salon que Maximilien Gauthier dédie aux primitifs du XX[e] siècle rassemblés autour du maître le Douanier. Afin de témoigner qu'ils sont bien tous des peintres du dimanche, on nous dit leur profession : terrassier, postier, forgeron, marchand de frites, etc. Ils sont inégaux, certes, et peu d'entre eux possèdent l'inspiration fulgurante — quoique limitée — de Séraphine de Senlis, la femme de ménage ; mais cette simplicité, cette application dans la sincérité reposent et enchantent.

DUDOT « Nature morte à la rose ».

A LA GALERIE DOUCET

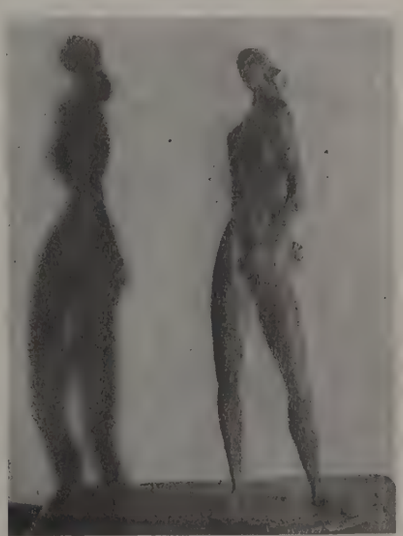
VINCENT ROUX
NOOR-ZADÉ BRENER

VOICI, à la Galerie Doucet, deux jeunes artistes, l'un peintre, l'autre sculpteur, dont les œuvres sont remarquablement mises en valeur par une présentation pleine de goût.

Vincent Roux, originaire de Marseille, obtint le prix Torrents en 1951. Son talent est nerveux, incisif. Nous apprécions en lui ce goût passionné du dessin : ses études de portraits ou de paysages, exécutées au crayon Conté ou nuancées parfois de quelques touches de pastel, dénotent un tempérament d'artiste. Vincent Roux reçut d'ailleurs à Saint-Tropez quelques conseils de Matisse, qui l'encouragea à poursuivre cette voie où la délicatesse de la forme, l'expression du trait et le charme de la couleur sont étroitement mêlés. Portraitiste, il s'attache à rendre l'expression par un dessin incisif et souple.

Noor-Zadé Brener, élève de Zadkine, a su, après l'étude rigoureuse de la technique de son métier de sculpteur, acquérir une personnalité qui séduit. Elle semble tantôt renouer avec la grande tradition de la statuaire antique grecque, tantôt s'inspirer de la sensibilité du moyen âge français ; mais, malgré ces réminiscences, son œuvre est profondément originale, pleine d'élégance, de sobriété et palpitante de vie.

Noor-Zadé Brener a su nous émouvoir par la poésie, la vérité et le style, qui sont les qualités essentielles de la plupart de ses œuvres.



N.-Z. BRENER « Arabesque » (sculpture).

V. ROUX « Jeune Fille à la rose ».

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE

PAR
ALBERT
MOUSSET

SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

LA RUSSIE SOVIETIQUE

Gérard Walter : « Histoire de la Révolution russe » (N. R. F. Gallimard, 388 pages). Le premier volume d'une série de trois ; l'auteur estime que le temps écoulé doit permettre de placer les événements de 1917 sous leur jour définitif, grâce à la confrontation des témoignages directs ou indirects dont ils ont été l'objet.

Son livre nous fait revivre les journées dramatiques qui virent l'écroulement de l'empire russe. Il réfute la thèse qui distingue deux révolutions : celle de février, démocratique bourgeoise, et celle d'octobre, prolétarienne. Pour lui, il n'y en eut qu'une, et qui dura trois ans.

Peter Kleist : « Entre Hitler et Staline », traduction de René Jouan (Plon IX-308 pages). Diplomate allemand, l'auteur a rempli pendant la guerre des missions importantes, notamment dans les négociations polono-allemandes et la préparation du pacte germano-soviétique.

Sur ce pacte il apporte de curieuses révélations. Staline avait fait, dès le mois de mars 1939, les premières avances. Hitler montrait de la défiance. Mais, en avril, l'auteur était invité à prendre des contacts personnels avec l'ambassade soviétique. Engagée sur le terrain économique, la conversation s'orienta rapidement vers la recherche d'une solution commune du problème polonais. Lorsque le partage de la Pologne fut décidé, Ribbentrop annonça au Kremlin que Hitler acceptait les propositions russes. Staline eut un haut-le-corps : il n'avait pas escompté une adhésion aussi empressée, et son premier réflexe fut celui de l'appréhension. Ce qui ne l'empêcha pas de déclarer à Ribbentrop que le gouvernement soviétique attachait la plus haute importance au nouveau pacte et « qu'il ne décevrait pas son associé ».

Wolfgang Leonhard : « l'Union soviétique : apparences et réalités » (Editions du Fuseau, IV-230 pages). L'auteur, fils de l'écrivain pacifiste allemand, a enseigné à l'école supérieure du parti communiste « Karl Marx », puis a rompu avec Moscou. Il a donc admirablement connu les doctrines et les personnalités du monde totalitaire stalinien. Mais il est de ceux qui, après avoir salué et servi la révolution russe, se sont convaincus que, loin de travailler à la réalisation d'un ordre socialiste, elle en était la négation.

Le nombre croît sans cesse de ceux qui réalisent que l'Union soviétique représente un régime fondé sur la plus

LE MOIS LITTÉRAIRE

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

LA SAISON DU ROMAN

ON a tout dit sur ce qu'il y a d'artificiel, d'inutile et de dangereux pour la littérature authentique dans cette saison dite littéraire qui commence par l'édition massive de centaines de romans, en vue de l'événement final, les prix, qui donneront à deux ou trois de ces bouquins une publicité fugitive et qui laisseront retomber tous les autres dans le néant.

Le plus comique en cette affaire me paraît être un mot qu'un membre de l'académie Goncourt aurait prononcé à un déjeuner récent de cette compagnie. « Les éditeurs sont fous ! » aurait-il gémi. Allons, cher monsieur, soyons sérieux. Vous participez, à raison d'un dixième de responsabilité, à une entreprise qui met en compétition les jeunes romanciers et leurs éditeurs autour d'une appréciable timbale. Ce concours, parfaitement organisé, déchaîne les appétits. Où sont les fous, dans cette histoire ? Chez ceux qui courent après le magot, ou chez ceux qui tiennent la ficelle à laquelle il est suspendu ?

⁂

IL y a peu de chance pour que les romans dont je vais parler figurent au palmarès du mois prochain. Dans le langage que cette curieuse saison littéraire emprunte aux champs de courses, on parle couramment de « peloton de départ » et de « poteau d'arrivée ». Le premier est loin du second. Il n'importe. Je n'ai pas d'autre souci que de signaler des livres valables, et à l'heure où j'écris ces lignes, ceux que voici le sont plus que beaucoup d'autres.

« La Dernière Innocence », de Mme Célia Bertin (Corrêa), est un livre bien fait. L'auteur n'est pas une débutante. Elle domine son sujet, construit son ouvrage, met ses personnages en valeur.

Nous sommes sur la Côte d'Azur pendant l'été, dans une résidence imaginaire qui se situe près de Cannes. La maîtresse de maison est la veuve d'un écrivain célèbre, Brigitte Touray. Il y a là en vacances deux jeunes ménages. L'un ne sert qu'à la figuration. L'autre — la fille aînée, Maia, et son mari, Etienne — va au contraire être engagé au cœur du drame. Et avec lui la fille cadette, Paule, qui en est avec sa mère l'une des protagonistes.

J'ouvre une parenthèse pour dire que le grand écrivain imaginaire est un personnage d'un maniement dangereux pour les romanciers. Le lecteur n'y croit pas. Il essaie d'accrocher cette invention à une référence historique. Est-ce une imitation de Paul Valéry, d'Anatole France ? Plutôt Valéry, puisqu'on nous dit que Roger Touray était un poète difficile. Par bonheur, Touray est mort. Il n'intervient qu'à travers les vivants, et d'abord il inspire certains actes de sa veuve.

Veuve abusive, selon la dénomination célèbre. Nous comprenons vite que la redoutable Brigitte, nantie de l'autorité de la fortune — c'est une femme d'affaires — n'a pas seulement aidé son mari à accomplir son œuvre, mais a prétendu régner sur celle-ci. Ambitieuse de gloire officielle, elle servait mal la valeur authentique du grand poète. Celui-ci est allé demander à une autre femme d'être sa vraie muse. Et maintenant que Touray est mort, cette partie précieuse de son œuvre, encore inédite, est tenue sous le boisseau par Brigitte, gardienne de la poésie posthume dans le cadre de la légitimité et de la vertu.

Mais Roger Touray survit d'une autre manière en une autre personne : chez sa fille Paule. Celle-ci est l'Electre de la famille. Elle sait ce que signifiait la liaison de son père ; elle sait ce que représentent les poèmes qui en furent inspirés. Et sur ce terrain elle est l'ennemie de sa mère, avec la violence de sa jeunesse farouche. Pourquoi faut-il que Mme Célia Bertin revête en outre cette amazone d'une qualité contestable ? Cette Electre a ses amours du côté de Sapho.

Il arrive qu'Etienne, le gendre et beau-frère, s'intéresse vivement à l'œuvre de feu son beau-père et veuille en pénétrer la genèse. Il discerne l'imposture de Brigitte ; il est séduit par la véracité de Paule. Et non moins par Paule elle-même. Il perd bien son temps, direz-vous ? Pas du tout. Paule se convertit à l'amour masculin. Etienne divorcera pour l'épouser. Mais ils n'ont pas pris garde à Brigitte.

Cette veuve est décidément une espèce de monstre. Sensuelle et perverse, n'a-t-elle pas fait à son gendre des avances, que celui-ci a repoussées ? Du coup, le conflit avec sa fille Paule s'aggrave de jalousie. Elle va prévenir son autre fille, l'épouse infortunée, qui, de désespoir, se tue. Rien ne sera changé, d'ailleurs, puisque Etienne et Paule ne se considèrent que plus libres de s'aimer.

L'histoire ainsi résumée paraît bien compliquée, sans cesser d'être parfois déplaisante. Son défaut serait peut-être que l'aversion de Mme Célia Bertin pour l'hypocrisie bourgeoise la porte à noircir la terrible Brigitte excessivement. On tombe ainsi dans un conformisme à rebours, où il suffit que « l'innocence » soit antibourgeoise pour apparaître resplendissante. Cela dit, il y a là un roman dont la valeur domine la moyenne de tout ce qui est publié ces jours-ci.

⁂

LA Statue de sel », de M. Albert Memmi (Corrêa), a paru voilà quelques mois déjà. Ecrivain tunisien, A. Memmi s'est vu décerner le prix de Carthage. On dit que cela ne compromettrait pas ses chances pour quelque couronne parisienne.

Ce romancier renoue avec la tradition naturaliste. Le quartier juif de Tunis, où il est né et où il a passé son enfance, est évoqué par lui avec beaucoup de pittoresque. On trouvera aussi, dans ce récit, un épisode d'initiation dans le quartier réservé, dont les précisions relèvent d'un art que je goûte fort peu. Passons. L'essentiel du livre n'est pas là.

Il est dans la dramatique aventure d'un jeune Oriental, que la culture occidentale a déraciné pour le laisser ensuite à l'abandon. C'est visiblement une autobiographie romancée.

A mesure qu'il doute des traditions au

sein desquelles il est né, le héros de M. Albert Memmi est déçu dans son évolution vers la civilisation de l'Occident. Il s'est jeté vers celle-ci avec l'ardeur d'une vive intelligence. Il a conquis des grades universitaires. Il pousse assez loin des études de philosophie. Mais ce monde dans lequel il a cru qu'il entrerait n'est-il pas fermé pour lui ?

Ici, le drame personnel s'insère dans la grande tragédie du monde occidental à notre époque. Au cours de la crise qu'il a traversée, l'Occident n'a-t-il pas commis des fautes mortelles contre la civilisation ? Le jeune intellectuel israélite, dont M. Albert Memmi écrit la confession, nous dit qu'il s'est senti trahi, pendant la guerre, quand il a vu imposer par Vichy aux juifs d'Afrique du Nord des iniquités raciales exigées par les Allemands. Il déclare : « Je ne fus pas tant frappé par la catastrophe matérielle, les menaces pour l'avenir, que déçu, vexé. C'était la douloureuse, l'étonnante trahison (...) d'une civilisation en qui j'avais placé tous mes espoirs, à laquelle j'accordais toute mon admiration. » Il dit encore : « Je fus d'autant plus blessé dans ma dignité que j'avais ouvert mon âme sans précaution, que j'aspirais moi-même à l'Europe. » Et c'est pour ajouter : « J'avais refusé l'Orient, et l'Occident me refusait. Que serais-je donc ? »

Il n'accepte pas d'équivoque. Il en vient à se demander si les Européens mettent vraiment en pratique les systèmes moraux que leurs philosophes ont construits. « Je commençais à douter, dit-il, de ce qui me paraissait l'essence de l'Occident : sa philosophie. » Alors, le jour du concours d'agrégation, au moment où le jeune homme va commencer sa composition, sa plume reste en suspens. « C'est alors que, devant ma feuille blanche, j'ai compris que ces devoirs ne me concernaient plus. » Et il abandonne le concours : au lieu de rédiger sa composition, il commence à couvrir la feuille blanche de cette confession.

On voit qu'en examinant ses propres problèmes M. Albert Memmi pose aussi les nôtres. L'inquiétude de l'Orient, telle qu'il l'évoque, met en question la fidélité de l'Occident à sa mission. Par là, le roman qu'il a écrit dépasse de beaucoup le cadre du régionalisme pittoresque.

LE BEST-SELLER 1953 SERA PEUT-ÊTRE UNE HISTOIRE VRAIE

PAR GÉRARD CAILLET

DANS quelques semaines la rafale des prix va s'abattre sur la littérature française.

L'agitation qui la précède n'est guère propice à la réflexion et les noms des lauréats éventuels que l'on se chuchote à Saint-Germain-des-Prés n'ont qu'une valeur relative et momentanée.

En outre l'avalanche est surtout romanesque et la littérature française déborde le roman. Entre le 1er septembre et le 10 novembre une maison comme Amiot-Dumont aura consacré vingt-huit volumes à la chasse, à l'alpinisme, à l'aviation, à la mer ou à l'histoire contemporaine ; les Presses Universitaires auront sorti vingt et un « Que sais-je ? », échelonnés du thomisme à la toxicomanie en passant par la chasse à courre et le calcul mental.

Pour toutes ces raisons je crois qu'il est préférable, à ce premier tournant de la saison, d'essayer de prévoir, très simplement — et genre par genre — quels seront les ouvrages qui illustreront le mieux l'année à venir. Certes, les « révélations » sont toujours possibles, mais il y a aussi, pour qui sait écouter, un bruit avant-coureur qui précède les révélations...

LES MERES ET LES PHILOSOPHES SE LE DISPUTENT

AINSI le best-seller de l'année 1953-1954 risque fort de ne pas être un roman, mais une histoire vraie : l'histoire de Simonne Fabien (Gallimard) et de son fils. L'enfant de Simonne Fabien est né infirme ; elle s'est juré d'en faire un garçon comme les autres. De jours de clinique en salles d'opération elle s'y efforce. Le livre retrace tous ces efforts et s'appelle « Tu seras un homme » (Gallimard). Avant sa parution, deux revues se sont disputé l'honneur de le publier en feuilleton : « les Temps modernes », que dirige Jean-Paul Sartre, et un hebdomadaire féminin à gros tirage consacré à la puériculture. Le fait ne doit pas être très fréquent...

MAURIAC A CHOISI SON FAVORI

IL est difficile, disais-je, dans le flot des romanciers, de désigner à l'avance son favori. On peut jouer cependant, à coup sûr, Jacques Perry (Julliard). C'est François Mauriac qui l'a signalé à l'attention générale en écrivant, olympiennement : « Je viens d'être pris comme il ne m'arrive plus souvent de l'être. » Prendre M. François Mauriac... bravo, Jacques Perry ! Il est vrai que votre « Mouton noir » (Julliard) est un roman excellent ; il est vrai aussi qu'on avait déjà l'œil sur vous puisque vous avez remporté, l'an passé, le prix Renaudot.

Ensuite... ensuite, je vois un très gros peloton où nagent, coude à coude, le « Philippine » de Danielle Hunebelle (Gallimard) (aucun rapport, malgré le titre, avec le roman de Maurice Bedel ; aucun rapport, malgré le nom, avec le cinéaste) ; « Alain et le Nègre », de Robert Sabatier (Albin Michel) ; « l'Enfant de Guinée », de Camara Laye (Plon) ; « l'Histoire d'un amour », de Roger Nimier (Gallimard) (qui se déroule de l'armistice de 1918 à la naissance de Roger Nimier...) ; Pierre Boulle avec « la Face » (Julliard), plus logiquement absurde encore que ses « Contes de l'Absurde » ; Antoine Blondin avec « l'Europe buissonnière » (Table Ronde). Et beaucoup d'autres...

Je mettrai deux romans à part.

Le plus attendu : « It's a Battlefield », de Graham Greene (Laffont), qui fut écrit en 1934 et se rattache aux « thrillers » du début. Son sujet a repris une actualité singulièrement amère, puisqu'il est centré sur la grâce d'un condamné à mort.

Celui dont l'auteur est le plus pittoresque : « le Matador », de Barnaby Conrad (Gallimard). Voici quelques élé-

(Suite page 108.)

(Suite)

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ LIRE SI VOUS ÊTES INTÉRESSÉ PAR...

brutale exploitation capitaliste et sous lequel on arrête et exécute plus de socialistes et de communistes que dans n'importe quel autre pays du monde.

LE TENNIS

Antoine Gentien : « Aventures d'un joueur de tennis » (La Palatine).

Ecrits d'une plume alerte et spirituelle, ces Mémoires d'un joueur de tennis réputé plairont aussi bien à ceux que ce sport intéresse qu'à ceux qui aiment lire une chronique chargée de souvenirs. Gentien a connu d'illustres personnages. De sorte que le récit de ses aventures sportives, qui le menèrent en de nombreux pays, est aussi la peinture d'une époque.

L'AVENTURE

François Balsan, Norbert Casteret, Jean-Paul Lebeuf, Jacques Soubrier, Gabrielle Bertrand, Bertrand Flornoy, Bernard Pierre, Paul-Emile Victor : « l'Aventure, notre vocation » (Amiot-Dumont).

Ces noms — qui sont un palmarès — signent une série de déclarations de principe : « Pourquoi sommes-nous ce que nous sommes. » Le document devient humain et acquiert une portée générale.

Bernard Pierre : « la Conquête du Salcantay » (Amiot-Dumont).

A l'ascension d'un des plus hauts sommets de la Cordillère des Andes : celui que les Indiens ont baptisé « le pic sauvage ».

Sir Arthur Grimble : « J'ai choisi les îles » (Amiot-Dumont).

La redécouverte du Pacifique par un colon qui a voulu être un colonisateur intelligent et sensible.

UN LIVRE SUR LES TRAVAUX PUBLICS

A l'occasion du cinquantenaire de sa fondation, « le Moniteur des travaux publics et du bâtiment » a édité un numéro spécial intitulé : « Un demi-siècle de progrès dans les travaux publics et le bâtiment ». Numéro spécial est une appellation trop modeste. Il s'agit en réalité d'un luxueux ouvrage imprimé et illustré avec le plus grand soin. Les plus éminents ingénieurs et constructeurs français ont collaboré à sa rédaction. Ils y ont fait la synthèse de la science et de la technique dans tous les domaines depuis cinquante ans. Ses collaborateurs de choix donnent à ce volume un intérêt exceptionnel, et grâce à leurs articles de haute qualité on voit clairement comment l'évolution qui s'est accomplie dans la construction pendant ce demi-siècle s'inscrit dans l'évolution générale et comment elle a entraîné dans les conditions mêmes de notre existence une profonde transformation.

Un volume 24 × 31, de 400 pages environ, nombreuses illustrations. Prix : 1.250 francs ; franco : 1.400 francs. Editions du « Moniteur des travaux publics », 32, rue Le Peletier, Paris (9e). Compte postal : 703-13 Paris.

JACQUES PERRY a remporté l'an dernier le prix Renaudot avec « l'Amour de rien », qui était un très gros livre. Cette année, avec « le Mouton noir », qui est un livre plus court, il a remporté au moins l'adhésion de tout un public lettré.

LE BEST-SELLER 1953-1954 SERA PEUT-ÊTRE UNE HISTOIRE VRAIE (suite)

ments très simples de la biographie de Conrad : il est né à San Francisco, voilà trente ans ; il tue son premier taureau à Mexico, est blessé, s'adonne à la peinture, revient en Espagne comme vice-consul des Etats-Unis, « retorée » sous la direction du grand Juan Belmonte, devient le secrétaire de Sinclair Lewis, fait des numéros dans des boîtes de nuit et finit par acheter à Frisco son propre night-club... C'est naturellement Pierre Lazareff qui a découvert « le Matador » pour sa collection.

PALMARES-EXPRESS

APRES cela nous n'avons plus qu'à imaginer quelques prix aisément décernables.

Celui de la persévérance : à Louis Madelin pour son tome XVI de « l'Histoire du Consulat et de l'Empire » : « les Cent Jours » (Hachette).

Celui du bruit : à Roger Peyrefitte, pour « la Fin des ambassades » (Flammarion).

Celui du travail : à notre collaborateur Daniel-Rops, pour quatre volumes : « la Geste du sang » et « les Pères de l'Eglise » (en collaboration) ; « l'Eglise des nouveaux apôtres » (Fayard) ; « Jésus en son temps », avec 46 gravures de Decaris (Deux-Rives).

Celui de l'érudition : à Martin Maurice (l'auteur d' « Amour, terre inconnue »), pour son « Shakespeare » (Gallimard), qui entend présenter le dossier complet de la question !

Il ne nous restera plus qu'une récompense à attribuer : le prix du livre le plus drôle. Je signale la candidature de P.-C. Wodehouse, avec « les Cochons ont des ailes » (Amiot-Dumont). Wodehouse est un humoriste professionnel ; je souhaite qu'un humoriste involontaire ne vienne pas, en 1953-1954, usurper regrettablement sa place.

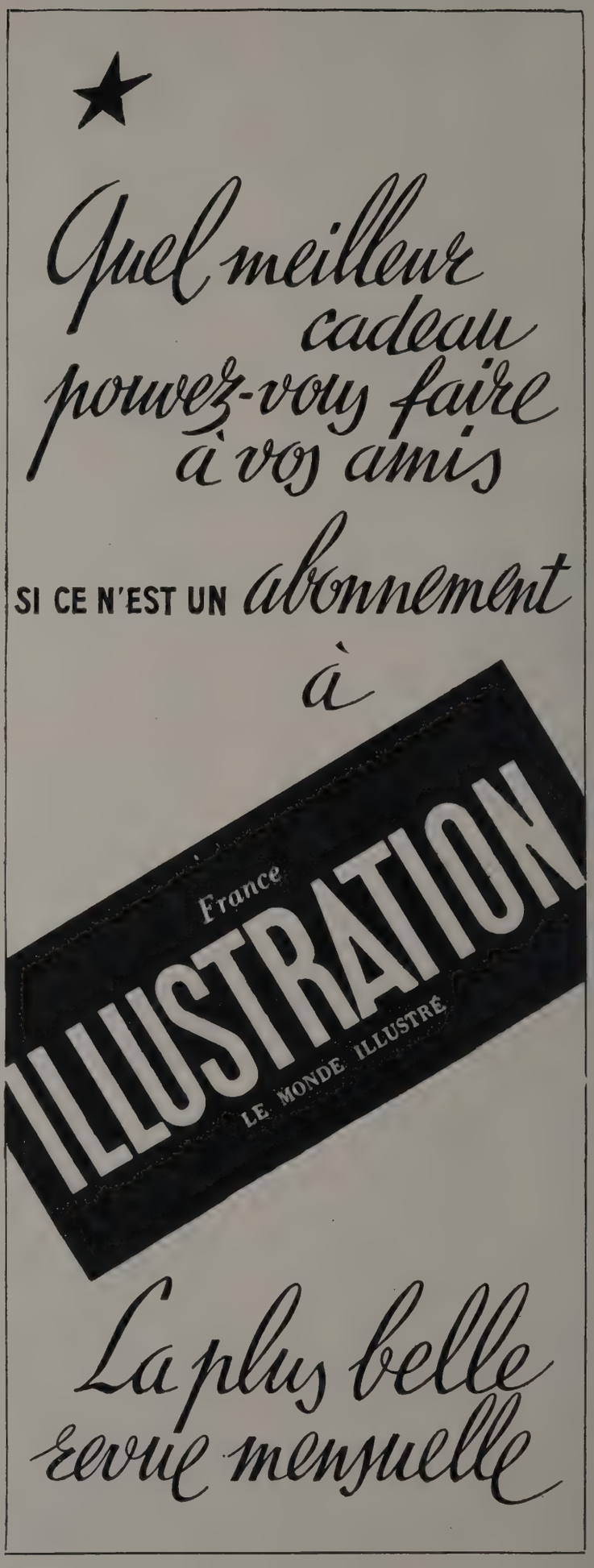
★ ★

LÉGION D'HONNEUR

PAUL MOUSSET

NOTRE collaborateur et ami Paul Mousset a été nommé chevalier de la Légion d'honneur dans une récente promotion du ministère de la Défense nationale. Nos lecteurs ont pu apprécier les reportages si colorés et d'une si sûre information, en particulier sur l'Extrême-Orient, qu'il a donnés à diverses reprises dans nos colonnes. Correspondant de guerre en Corée, où il accompagnait le bataillon français placé sous les ordres du général Monclar, il se distingua par sa bravoure et son sang-froid, choisissant, pour accomplir sa mission, de se trouver aux endroits les plus périlleux. Il fut cité, et le général Ridgway lui décerna l'Etoile d'argent. Paul Mousset est aussi romancier et essayiste. (Il a publié une spirituelle « Physiologie du golf », son jeu préféré.) On lui doit une demi-douzaine de romans, dont le dernier, « Priscilla », est paru il y a quelques mois. Tous ont connu le succès et témoignent de l'élégance de son style et de la finesse de sa psychologie.

Nous adressons à Paul Mousset, que la nouvelle de sa nomination a atteint en Indochine, nos plus cordiales félicitations.



SÉLECTION DES CHEFS-D'ŒUVRE

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE CONSTITUANT LA BASE DE TOUTE BIBLIOTHÈQUE

cédés à des **PRIX EXCEPTIONNELS** aux lecteurs de FRANCE-ILLUSTRATION

par les **ÉDITIONS CLASSIQUES ET CONTEMPORAINES** 40-42, rue du Capitaine-Ferber, PARIS-20e - C. C. P. PARIS 516-42.

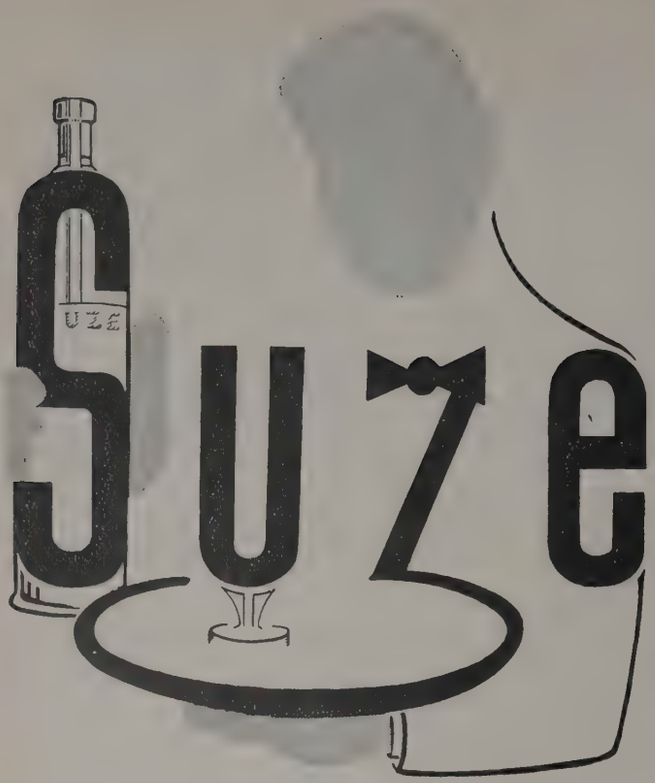
Reliure sobre et artistique. Façon cuir de Rouen, à coins, impressions or. Plat papier flammé. Rien à payer d'avance.

OFFRE LIMITÉE AU 10 DÉCEMBRE 1953 (France métropolitaine) AU 15 JANVIER 1954 (Union française et Étranger)

AUTEURS	Nbre de vol.	Comptant	ou à tempérament	TITRES DES OUVRAGES
BALZAC (Honoré de)	22	11.500	10 mens. de 1.290	Œuvres.
BAZIN (Hervé)	5	4.550	6 mens. de 835	Tête contre les murs - Vipère au poing - Mort du petit cheval - Bureau des Mariages - Lève-toi et marche.
BENOIT (Pierre)	30*	27.000	10 mens. de 3 025	Œuvres.
BERNANOS (Georges)	4	3.250	5 mens. de 715	Journal d'un Curé de campagne - La Joie - Sous le soleil de Satan - Les Grands Cimetières sous la lune.
BORDEAUX (Henry)	11*	8.900	10 mens. de 1.000	Œuvres.
BRONTE (C. et E.)	4	3.050	4 mens. de 840	Jane Eyre - Villette - Le Professeur - La Maison des Vents maudits (Hauts de Hurlevent).
CAMUS (Albert)	3	2.700	4 mens. de 750	La Peste - L'Etranger - L'Homme révolté.
CHURCHILL (Winston)	10	11.400	10 mens. de 1.280	La Dernière Guerre Mondiale
COLETTE	20	16.150	10 mens. de 1.810	Œuvres.
COURTELINE (Georges)	10	9.000	10 mens. de 1.010	Œuvres.
CRONIN (Traduit de l'anglais)	15	14.250	10 mens. de 1.600	Chapelier et son château (2 vol.) - Citadelle - Clés du Royaume - Dame aux Œillets - Destin de Robert Shannon - Sous le regard des Etoiles - Trois Amours (2 vol.) - Aux Canaries - Jardinier Espagnol - Les Années d'illusion - Sœurs - Confidences - Les Vertes Années.
DAUDET (Alphonse)	12	9.700	10 mens. de 1.090	Contes du Lundi - Lettres de mon Moulin - Petit Chose - Petite Paroisse - Sapho - Tartarin de Tarascon - Jack (2 vol.) - L'Evangéliste - Tartarin sur les Alpes - Port-Tarascon - L'Immortel.
DORGELÈS (Roland)	6	4.850	6 mens. de 890	Croix de bois - Partir - Route des Tropiques - Cabaret Belle-Femme - Route Mandarine - Château des Brouillards.
DOSTOIEWSKI (Traduit du russe)	13	10.300	10 mens. de 1.155	Crime et Châtiment (2 vol.) - Eternel Mari - L'Idiot (2 vol.) - Le Joueur - Possédés (2 vol.) - Souvenir de la Maison des Morts - Les Frères Karamazov (2 vol.) - Stepantchikovo - Nictochka.
DUHAMEL (Georges)	17	12.100	10 mens. de 1.355	SÉRIE DES PASQUIER (10 vol.) - Voyage de Patrice Périot. — SÉRIE DES SALAVIN (5 vol) - Civilisation.
DUMAS (Alexandre)	36	25.650	10 mens. de 2 875	Œuvres.
FRANCE (Anatole)	20	14.000	10 mens. de 1.570	Œuvres.
FRISON-ROCHE	4*	3 650	5 mens. de 805	Premier de cordée - La Grande Crevasse - La Piste oubliée - La Montagne aux écritures.
GIDE (André) (Prix Nobel)	11	9.250	10 mens. de 1.040	Caves du Vatican - Ecole des Femmes - Immoraliste - Nourritures Terrestres - Porte Etroite - Si le grain ne meurt - Symphonie Pastorale - Feuillets d'automne - Faux Monnayeurs (2 vol.) - Ainsi soit-il.
GILBERT (O. P.)	6	4.850	6 mens. de 890	Bauduin des Mines - Citadelle Bauduin - Carpant - La Mort est pour rien - Victoire sans ailes - Madeleine Bauduin.
GIONO (Jean)	6	5.000	6 mens. de 920	Colline - Regain - Un de Baumugnes - Que ma joie demeure - Le Hussard sur le toit - Le Moulin de Pologne.
HEMINGWAY (E.)	3	2.600	4 mens. de 715	Pour qui sonne le glas - Adieu aux armes - Le Vieil Homme et la Mer.
HUGO (Victor)	10	7.150	10 mens. de 800	Misérables (4 v.) - N.-D. de Paris - Légende des siècles (2 v.) - Voix intérieures - Feuilles d'automne - Contemplations.
KESSEL (Joseph)	12	9.850	10 mens. de 1.105	SÉRIE LE TOUR DU MALHEUR : Fontaine Médicis - Affaire Bernan - Lauriers roses - Homme de plâtre - Bataillon du Ciel - Belle de Jour - Cœurs purs - Coup de grâce - Equipage - Les Maudru - Nuits de Prince - Rois aveugles.
KOESTLER (Arthur)	4	2.850	4 mens. de 785	Le Zéro et l'Infini - La Tour d'Ezra - La Croisade sans croix - Le Testament espagnol.
LOTI (Pierre)	11	7.850	10 mens. de 880	Œuvres.
MALRAUX (André)	4	3.450	5 mens. de 760	Condition humaine - Les Conquérants - La Voie Royale - L'Espoir.
MARTIN DU GARD	9	9.900	10 mens. de 1.110	SÉRIE DES THIBAULT (7 vol.) - Jean Barois (2 vol.).
MAURIAC (de l'Acad. fran.) (Prix Nobel)	13	9.300	10 mens. de 1.040	Anges Noirs - Baiser au Lépreux - Désert de l'Amour - Destin - Génitrix - Mystère de Frontenac - Nœud de Vipères - Thérèse Desqueyroux - La Sagouin - Fin de la Nuit - Fleuve de Feu - La Pharisienne - Galigaï.
MAUROIS (André) (de l'Académie française)	8*	5.900	8 mens. de 820	Ariel ou la Vie de Shelley - Bernard Quesnay - Cercle de Famille - Climats - Histoire d'Angleterre (2 vol.) - Terre Promise - Discours du Docteur O'Grady.
MEERSCH (Max. Van der)	14	12.600	10 mens. de 1.415	Œuvres.
PAGNOL (Marcel)	9	7.300	8 mens. de 820	César - Fanny - Marius - Topaze - Fille du Puisatier - Merlusse et Cigalon - Femme du Boulanger - Pirouette - Angèle.
PROUST (Marcel)	18	16.950	10 mens. de 1.900	A la recherche du Temps perdu (15 v.) - Jean Santeuil (3 v.)
ROMAIN ROLLAND	10	8.050	10 mens. de 905	L'AME ENCHANTÉE : 7 vol. - Colas Breugnon - Clérambault - Pierre et Luce.
ROMAINS (Jules)	30	25.000	10 mens. de 2.800	LES HOMMES DE BONNE VOLONTÉ (27 vol.) - Knock - Les Copains - Bertrand de Ganges.
ROPS (Daniel) (Grand Prix de littérature)	5	5.700	8 mens. de 790	L'Église des apôtres et des martyrs - L'Église des temps barbares - L'Église au temps des cathédrales - Jésus en son temps - Histoire Sainte.
SAINT-EXUPÉRY	5	4.600	6 mens. de 845	Courrier Sud - Terre des Hommes - Vol de nuit - Pilote de guerre - La Citadelle.
SARTRE (J.-P.)	9	7.800	10 mens. de 875	Mains Sales - Nausée - Théâtre - Série Chemins de la liberté - Age de raison - Sursis - Mort sans Ame - Le Mur - Le Diable et le Bon Dieu - L'Engrenage.
SIMENON (Georges)	12	8.550	10 mens. de 960	La Vérité sur Bébé Donge - Le Testament de Donadieu - Monsieur la Souris - L'Homme de la tour Eiffel - Un crime en Hollande - Le Passager clandestin - La Marie du Port - La Neige était sale - Maigret au Picratt's - Trois Chambres à Manhattan - Lettres à mon juge - Le Chien jaune.
SLAUGHTER (Frank) (Traduit de l'anglais)	10	11.400	10 mens. de 1.280	Hôpital général - Afin que nul ne meure - Non pas la mort, mais l'amour - Deux Cœurs de femmes - Le Cœur a ses raisons - Docteur Land - La Fin du voyage - Merci, colonel Flynh - La Divine Maîtresse - Sangaree.
STENDHAL	9	5.850	8 mens. de 815	Armance - L'Abbesse de Castro - De l'Amour - La Chartreuse de Parme (2 vol.) - Le Rouge et le Noir (2 vol.) - Lucien Leuwen (2 vol.).
VERCEL (Roger) (Prix Goncourt)	9	7.550	10 mens. de 805	Capitaine Conan - Au large de l'Eden - Aurore boréale - La Hourie - Rafales - Léna - Jean Villemeur - Remorques - Sous le pied de l'Archange.
ZOLA (Émile)	30	27.000	10 mens. de 3.025	Œuvres.
LES GRANDS SUCCÈS	25 au choix	23.000	10 mens. de 2 580	Le Salaire de la peur — Persuasion — Vipère au poing — Champdolent — Les Ennemis de la femme — Les Enfants du Bon Dieu — La Mousson — Le Professeur — Caroline chérie, tome I ; tome II — Il est minuit, docteur Schweitzer — La Peste (prix des Critiques) — Comédie nuptiale — Clochemerle — DUTOURD (prix Interallié 1953) : Au Bon Beurre — Terre Froide — Le Grand Meaulnes — Histoire comique — Allons z'enfants — Le Dernier Civil — La 25e Heure ; La Seconde Chance (suite de la 25e Heure) — L'Expédition du Kon-Tiki — Le Vieil Homme et la Mer — Via Mala — Le Zéro et l'Infini — Rébecca ; Ma Cousine Rachel — Autant en emporte le vent (2 vol.) — Le Livre de San Michele — Katrina — Afin que nul ne meure — Les Hommes en blanc (3 vol.) — Les Raisins de la colère — Sarn — WINDSOR (duc de) : Histoire d'un Roi ; Mémoires (2 vol.) — Ouragan sur D.M.S. « Caine » — T'STERSTEVENS : Le Golif dit Borgnefesse.
LES GRANDS CLASSIQUES	30 au choix	16.500	10 mens. de 1.850	Le Spleen de Paris — Le Cid ; Horace ; Cinna ; Polyeucte ; Pompée — Les Regrets — Discours de la méthode — Éloge de la folle — Madame Bovary — Dominique — Souffrances du jeune Werther — Les Caractères — LA FONTAINE : Fables (2 vol.) — Le Prince — La Vie de Bohème — MUSSET : Comédies et Proverbes (3 vol.) — La Bohème galante — PASCAL : Les Pensées ; les Provinciales — Manon Lescaut — PERRAULT : Contes — Pantagruel ; Gargantua — Plaideurs ; Britannicus ; Bérénice (1 vol.) — l'Emile (2 vol.) — Volupté — Macbeth ; Othello ; Roméo et Juliette — Armance ; De l'Amour ; La Chartreuse de Parme (2 vol.) ; Le Rouge et le Noir (2 vol.) — Tristan et Yseult — Mon Oncle Benjamin — Servitude et Grandeur militaires ; Poésies — VILLON : Œuvres — Zadig.
LES PRIX GONCOURT	30	25.500	10 mens. de 2.860	Sélection des œuvres primées.
				Sous les auspices du FIGARO LITTÉRAIRE il a été créé deux Grands Prix concernant les meilleurs romans du demi-siècle et du XIXe siècle, qui ont été sélectionnés par les grands auteurs contemporains. Ouvrages que nous sommes heureux de présenter à nos clients.
LES CHEFS-D'ŒUVRE DU DEMI-SIÈCLE	13	9.850	10 mens. de 1.105	Le Journal d'un Curé de campagne ; La Confession de minuit ; Les Dieux ont soif ; Les Faux Monnayeurs (2 vol.) ; Silbermann ; Fermina Marquez ; La Colline inspirée ; Condition Humaine ; Thérèse Desqueyroux ; Un Amour de Swann ; La Douceur de la Vie ; La Nausée.
LES CHEFS-D'ŒUVRE DU XIXe SIÈCLE	13	9.300	10 mens. de 1.045	Madame Bovary ; Dominique ; Les Pléiades ; En Route ; L'Écornifleur ; Le Rouge et le Noir (2 vol.) ; L'Enfant ; Germinal (2 vol.) ; Le Disciple ; Le Père Goriot ; Adolphe.

Œuvres sélectionnées par COLETTE - Ed. HERRIOT - M. PAGNOL - Fr. CARCO - H. MONDOR - F. BRISSON - J. CAIN - P. GUTH - J. PAULHAN - A. SARRAUT

IMPORTANT : Faute de place, nous nous excusons de ne pouvoir citer tous les titres de nos séries. Mais nous les indiquerons sur demande. Vous avez la faculté de supprimer les titres que vous possédez déjà et de commander des titres appartenant à plusieurs séries. Les titres de remplacement seront facturés au prix de notre tarif. Livraison franco de port et d'emballage pour toute commande égale ou supérieure à 5.000 francs (France métropolitaine), taxes légales en sus (Union française et étranger, port en sus). Pour l'étranger joindre montant à la commande.



NOUVELLES RELIGIEUSES

LE PASTEUR BOEGNER QUITTE SES PAROISSIENS

Le pasteur Marc Boegner, qui exerçait depuis trente-cinq ans son ministère à Passy, a fait ses adieux à ses paroissiens. Maintenu toutefois en activité sans limite d'âge par le Synode national, il ne prend pas une retraite définitive et demeure président de la Fédération protestante de France et du Conseil Œcuménique des Eglises.

Le cardinal Liénart, évêque de Lille, a fêté le 5 octobre ses noces d'argent épiscopales. Le doyen des cardinaux français a été en effet sacré évêque à Lille le 5 octobre 1928. Il succédait, à quarante-quatre ans, à Mgr Quillet. A l'occasion de ses vingt-cinq ans d'épiscopat, le Pape a accordé au cardinal le privilège du pallium.

L'arrestation de Mgr Wyszinski, cardinal primat de Pologne, mis en résidence forcée dans un couvent polonais, a suscité une vive émotion dans les milieux catholiques du monde entier et suscité une éloquente protestation de l'épiscopat français.

Le Saint-Père vient de nommer vice-camerlingue de l'Eglise Mgr Da Costa, archevêque de Goa et patriarche des Indes. On sait le rôle important que jouent le cardinal camerlingue et son assistant en cas de vacances du Saint-Siège. Ils assument la charge des affaires temporelles et organisent le conclave.

SURPLUS D'ÉDITEURS

Livres neufs non coupés, valeur 500 francs, depuis 50 francs. - **Important** catalogue 48 pages, 1.000 titres **tous genres** contre deux timbres. - Librairie E. L. J. M. (1), 79, Grand'Rue, POITIERS (Vienne).

A LA COMÉDIE-FRANÇAISE

NOTRE confrère et ami Marcel Idzkowski, qui, depuis le 15 mai 1953, remplissait à la Comédie-Française les fonctions d'attaché de presse, a été nommé par l'administrateur général, M. Pierre Descaves, secrétaire général. Nous le félicitons très cordialement de cette nomination qui, en élargissant le champ de son activité, lui permettra de donner toute sa mesure dans un poste pour lequel ses qualités le désignaient particulièrement.

LE NOUVEAU CONSERVATEUR DE VERSAILLES

MONSIEUR Gerald Van der Kemp, qui appartenait déjà au service de la conservation des musées de Versailles et des Trianons, a été nommé conservateur en chef en remplacement de M. Maurichéau-Beaupré, l'éminent historien d'art, qui trouva la mort en avril dernier, au Canada, dans un accident d'automobile.

Entré dans l'administration des Beaux-Arts en 1936, M. Gerald Van der Kemp a occupé différents postes, notamment au musée du Louvre, avant d'être appelé à seconder à Versailles M. Maurichéau-Beaupré. Nommé après l'exode chef du dépôt des musées nationaux, installé dans l'Indre au château de Valençay et qui abritait d'inestimables richesses artistiques, il sauva par son attitude courageuse ce dépôt, que les S. S. avaient, le 16 août 1944, décidé d'incendier.

ERRATUM

Une erreur matérielle dont nous nous excusons a fait omettre dans le sommaire du numéro de septembre l'article sur Henri IV et ses lettres de M. Raymond Lebègue, professeur à la Sorbonne.

France ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

VOUS présente son traditionnel

NUMÉRO SPÉCIAL

NOËL 1953

AU SOMMAIRE :

FONTFROIDE, extraordinaire abbaye dans une vallée inconnue des Pyrénées.
LE LEGS BEISTEGUI, une des plus belles collections, entre au Musée du Louvre.
VITRAUX DE FRANCE, sélection des chefs-d'œuvre exposés au Pavillon de Marsan.
LACOURIÈRE a formé à Montmartre quelques-uns des maîtres graveurs actuels.
LES TRÉSORS de la sculpture troyenne.

CE NUMÉRO SURPASSERA EN ÉCLAT TOUS SES DEVANCIERS

★ **VOUS** attendez impatiemment chaque année le « NOËL ». Retenez-le dès aujourd'hui chez votre fournisseur habituel ou, mieux encore, **ABONNEZ-VOUS**

LA PAROLE EST AUX ASTRES

PAR MARGUERITE JUIN

MOIS DE NOVEMBRE 1953

JUSQU'EN octobre 1956 voici Saturne installé dans le signe du Scorpion. Que d'événements, que de changements sont à prévoir dans le lent écoulement de ces mois, pour les nés Scorpion !

Pour chaque thème la répercussion fournie par l'inscription réservée au signe du Scorpion apportera à chacun un grand facteur de sagesse, de profonde solidité ou, hélas ! de malheurs.

Rien n'est simple où Saturne promène son ombre et sa froide ambiance. Ce mois de novembre porte en lui encore la conjonction Lune-Soleil. Ces trente jours, du reste, seront curieux à vivre. La chance pure se manifestera dans bien des secteurs, au milieu de ruptures de contrats ou même de divorces, suivant les thèmes personnels. Mois qui dâtera, qui marquera bien des existences. La fougue, la foi, un certain mysticisme dirigeront chaque cœur, chaque cerveau, dans un labyrinthe très tortueux.

RÉPERCUSSION DES SIGNES PLANÉTAIRES SELON LE DESTIN POUR LES PERSONNES NÉES ENTRE :

Le **21** Mars et le **20** Avril BÉLIER	Dans ce mois, les natifs du Bélier ne sont pas favorisés du hasard. Se méfier des colères ou des décisions brusques.
Le **20** Avril et le **21** Mai TAUREAU	Saturne commence son opposition. 1956 simplement vous apportera de la joie.
Le **21** Mai et le **21** Juin GÉMEAUX	Signe du triomphe. Toutes les joies, tous les bonheurs sont là réunis entre vos mains. Osez !
Le **21** Juin et le **22** Juillet CANCER	Uranus supportant de douloureux carrés ne peut que heurter désagréablement votre existence pendant ce mois.
Le **22** Juillet et le **23** Août LION	Vous aussi, natifs du Lion, vous n'allez connaître que des ennuis. L'existence vous paraîtra particulièrement lourde et pénible.
Le **23** Août et le **23** Septembre VIERGE	Restez bien tranquilles dans votre home que vous aimez tant. Fermez votre porte-monnaie et le mois passera doucement.
Le **23** Septembre et le **24** Oct. BALANCE	Les actes si désinvoltes auxquels vous vous livrerez auront un heureux résultat. Votre entourage ne comprendra rien à un comportement si en dehors de vos habitudes.
Le **24** Octobre et le **23** Novem. SCORPION	Mois certainement très mouvementé. Tout est possible en bon ou en mauvais.
Le **23** Novem. et le **22** Décem. SAGITTAIRE	Ennuis d'argent. Quelques joies sentimentales viennent bercer ces ennuis.
Le **22** Décem. et le **22** Janvier CAPRICORNE	Triomphe lent parmi de très grandes et très sérieuses difficultés. Les Capricorniens vont stabiliser leur situation.
Le **22** Janvier et le **20** Février VERSEAU	Une tristesse immense s'inscrit dans ce signe. Tout semble mauvais, amer. Il faudra beaucoup de courage à ces natifs pour surmonter cette grande vague de spleen.
Le **20** Février et le **21** Mars POISSONS	Vous serez comblés, natifs des Poissons. L'amour, la joie, le bonheur fleurissent sous vos pas.

THÈME ASTRAL DE M. X... NÉ LE 20 OCTOBRE 1925

NATURE complexe et double, pleine de contrastes, difficile à déceler et à comprendre. Tributaire des influences. Peut arriver, par instants, à une réelle perfection, ou, par ses brusques volte-face, susciter toutes les calamités. Les relations, les amis ont une énorme influence.

Des épreuves viennent de parcourir ce thème. Septembre fut particulièrement pénible. Ce sujet est d'une nature si compliquée, si heurtée, si difficile à comprendre qu'il est rare d'assister près de lui à des décisions calmes. Il étouffe moralement. Ce natif est retenu dans une ligne de vie qui lui convient peu. Effet dont il ne peut sortir, et Jupiter prisonnier au Capricorne ne fait qu'augmenter cet état. Problème posé par son subconscient, qui, de ce fait, entoure cette existence d'une tristesse infinie. Nature ayant une réelle personnalité. Inventif, curieux, chercheur. Le très beau trigone d'Uranus-Lune dominant la I^re^ Maison et la IV^e^ Maison fait que ce né sort heureusement de bien des difficultés. Les associations sont heureuses ; le foyer a une grande importance.

L'orgueil est grand et rend très violent. Heureusement, Saturne calme ce caractère, qui, sans l'heureuse présence de cette planète, serait intolérable.

Sens artistique très prononcé, mais mélancolie très grande. Cela vient peut-être de la santé, qui n'est pas solide et qui force à une existence un peu retirée et, surtout, moralement très repliée sur elle-même. La musique peut seule épanouir cette sensibilité, mais un certain dilettantisme doublé de timidité orgueilleuse peut ne pas permettre l'éclosion de ces dons. Seule, peut-être, une amitié dynamique et trop tapageuse aiderait à faire mûrir cette belle moisson artistique.

La vie sentimentale est libre ; le mariage se heurte à cet obstacle, et la volonté d'agir à sa guise est vivement inscrite dans cette carte astrale. L'esprit est un peu extravagant, aussi bien dans la pensée que dans les sentiments. Penchant vers un romantisme très modernisé, quoique riche (moralement) en sa vie intime, je crains que cette nature ne reste sans épanchement.

Cet esprit cherche une nouvelle route, et ce chemin, s'il le trouve, peut l'emmener loin de son foyer, plutôt dans la deuxième partie de sa vie. Qui sait si, un jour, la carrière ecclésiastique ne sera pas envisagée ? Si une carrière dans la marine... ou l'aviation n'a pas pris ce cœur et ce cerveau ? Mais ce choix de carrière a été tributaire de la santé. Les manifestations sentimentales ont certes la première place dans cette existence et quelquefois ont troublé les questions financières, dans l'insouciance qui caractérise ce sujet sur ce point. Vers décembre 1953 les influences astrales font pressentir des difficultés importantes et assez regrettables dans ce secteur.

en BOURGOGNE...

...produire le vin ne suffit pas,
il faut encore le sélectionner, puis l'élever.

LE NÉGOCIANT-ÉLEVEUR Bourguignon

vous offre :

- SES RÉFÉRENCES
  il a développé la réputation du Bourgogne ;
- SON EXPÉRIENCE
  traditionnellement il en assure la diffusion :
- SES RÉSERVES
  il possède toute la gamme des vins fins.

vous conseille :

De ne pas vous fier seulement
à l'APPELLATION et au MILLÉSIME du vin,
mais avant tout,
à la RÉPUTATION de votre fournisseur.

De faire confiance
aux vins qu'il vous propose
sous les initiales

MARQUE V.S.R. DÉPOSÉE

Pour tous renseignements sur le Commerce des Vins de Bourgogne :

COMITÉ PROFESSIONNEL DU BOURGOGNE
7, place Carnot, BEAUNE, Côte-d'Or

LE DINER PEUGEOT

Comme chaque année à l'occasion du Salon de l'Automobile, la maison Peugeot a donné au Palais des Sports un dîner réunissant ses concessionnaires, ses agents et ses fournisseurs — ce qui ne faisait pas moins de mille huit cents convives. Dans l'allocution qu'il a prononcée, M. Jean-Pierre Peugeot, après avoir retracé les succès remportés par sa maison et les progrès qu'elle a réalisés, a examiné les rapports de l'Etat avec l'industrie automobile et déploré les charges sans cesse accrues qui pèsent sur celle-ci. « Les constructeurs d'automobiles, a-t-il dit, ne demandent pas de privilèges. Ils demandent seulement plus de compréhension. » Et il a conclu en réclamant un minimum de stabilité politique, économique et financière.

LES SPECTACLES

1 HEUREUX ÉVÉNEMENT POUR LES ENFANTS MODÈLES :
la réouverture de leur théâtre
LE
THÉATRE DES ENFANTS MODÈLES - 252, Fg-Saint-Honoré (Carnot 28-76)
JEUDI 15 h. DIMANCHE 15 h.

NOCTAMBULES
L'ILE DES CHÈVRES

CASINO DE PARIS
Le grand Music-Hall de Paris
Le célèbre French-Cancan
Les plus beaux Mannequins nus
" UNE REVUE DU TONNERRE "
AVEC LA GRANDE STAR
JUNE RICHMOND
(1 m. 60 — 160 kg.)
Mise en scène féerique
Jeux de glaces — Plateau tournant
200 Artistes — 1.000 Costumes.

TH. DES VARIÉTÉS
FERNAND GRAVEY
GISÈLLE PASCAL
JOUENT
FRÈRE JACQUES
D'ANDRÉ GILLOIS

ELLE A TOUT POUR PLAIRE
LA REVUE DES FOLIES-BERGÈRE

THÉATRE DE LA MADELEINE
SOPHIE DESMARETS, PIERRE DUX ET LOUIS DUCREUX
250e HÉLÈNE OU LA JOIE DE VIVRE 250e
d'ANDRÉ ROUSSIN et MADELEINE GRAY

Un appel à ne pas oublier

Il n'y a pas de boisson plus complète et plus agréable que le bon Scotch Whisky, et il n'y a pas de meilleur 'Scotch' que le 'Black & White'. Distillé et mis en bouteille en Ecosse, le 'Black & White' est le 'Scotch' par excellence. La prochaine fois que vous demanderez un Whisky souvenez-vous de demander 'Black & White'.

Distillé et mis en bouteilles en Ecosse

'BLACK & WHITE'
SCOTCH WHISKY

By Appointment to the Late King George VI
Scotch Whisky Distillers James Buchanan & Co. Ltd.

JAMES BUCHANAN & CO. LTD., GLASGOW, ECOSSE

Le barrage de Bage, qui fait partie de l'aménagement du Pouget (Aveyron), et la station de pompage.

L'E. D. F. PRÉPARE UN SECOND PLAN D'ÉQUIPEMENT

EN 1961 LA PRODUCTION D'ÉLECTRICITÉ ATTEINDRAIT 70 MILLIARDS DE KWH.

Le président du conseil d'administration de l'Electricité de France, M. Marcel Flouret, a présenté à M. le président de la République les comptes de gestion et le rapport d'activité de cette entreprise pour l'exercice 1952. De cet important document il nous paraît intéressant de détacher quelques indications qui donnent la physionomie générale de cette période. En 1952, les besoins de la consommation se sont accrus de 6,4 % par rapport à ceux de l'année précédente. Néanmoins, les équipements nouveaux mis en service au cours de ces dernières années ont permis de répondre à la demande sans aucune restriction.

La consommation a atteint (pertes comprises) 40.710 millions de kWh. contre 38.279 millions en 1951. Et si la consommation du jour le plus chargé en 1938 avait atteint 65 millions de kWh., pour le même jour, en 1952, elle a dépassé 133 millions de kWh. On a enregistré un accroissement sensiblement égal de la production thermique, qui est passée de 17.138 millions de kWh. à 18.330 millions, et de la production hydraulique, passée de 21.200 millions de kWh. à 22.410 millions. Ce parallélisme dans l'accroissement des deux ordres de production d'énergie a permis d'assurer l'équilibre entre les besoins et les ressources.

Quant aux échanges avec l'étranger, ils ont été à peu près équilibrés : les importations excédentaires de la Suisse ont été balancées par les excédents des exportations vers l'Allemagne, l'Italie et la Belgique.

Au cours de cette année 1952 de grands ouvrages hydrauliques ont été mis en service. En revanche, la réalisation du programme complémentaire, déjà extrêmement réduit pourtant, s'est trouvée entravée par des annulations et par des blocages de crédits. Pratiquement, l'exécution de ce programme s'est donc limitée à des reconnaissances de terrains et à des travaux préparatoires. Il en est résulté nécessairement une régression très forte de l'activité générale sur les chantiers.

L'ensemble des installations hydro-électriques terminées en 1952 représente une énergie productible annuelle de 2 milliards 141 millions de kWh., celui des installations thermiques nouvelles, une puissance de 147.500 kilowatts.

Les dépenses d'équipement se sont élevées en chiffre rond à 130 milliards. Il est à remarquer que, malgré l'augmentation de la consommation et malgré de très nombreuses installations nouvelles, les effectifs du personnel ne se sont accrus que de très faible manière en 1952 puisque cet accroissement se chiffre par 0,6 %. D'ailleurs, alors que les ventes ont progressé, de 1946 à 1952, de 67 %, les effectifs du personnel n'ont pendant la même période augmenté que de 8 %.

Puisque nous parlons de l'effort d'équipement fourni par l'E. D. F. en 1952, notons que les plus importants ouvrages hydrauliques prévus au plan Monnet ont été au cours de cette année achevés et mis en service : Ottmarsheim, Bort, Brévières-Malgovert. D'autre part, des installations thermiques modernes ont été construites et les travaux de changement de fréquence dans la région du Sud-Est ont été poursuivis et accélérés.

Les études de centrales marémotrices se sont poursuivies. Le projet de la Rance est maintenant au point. Les campagnes de sondage entreprises ont apporté tous les renseignements désirables sur la qualité des fondations de l'ouvrage. La situation locale est d'ailleurs particulièrement favorable sur la Rance. Quant aux travaux de très grande échelle projetés dans les îles Chausey, ils demandent encore de longues études préliminaires.

Les études sur les turbines à gaz ont été également continuées. Le montage de la turbine à gaz à 12.000 kilowatts à cycle fermé est terminé et les essais se poursuivent, un matériel d'une nature aussi spéciale imposant de longues et minutieuses mises au point.

Cependant, si ces résultats sont satisfaisants pour le présent, l'avenir paraît moins assuré, et les inquiétudes qui s'étaient déjà fait jour dans le précédent rapport de gestion sont à nouveau exprimées dans celui-ci. Citons-le : « Si, jusqu'à présent, les besoins des consommateurs ont pu être assurés, le problème d'avenir reste entier. Le rythme des investissements devrait suivre et même dépasser celui des besoins prévisibles de la consommation afin de garantir à l'exploitation une marge de production suffisante. »

Quelles sont les perspectives ? Un second plan d'équipement est en préparation. Il a pour objet de porter à 70 milliards de kWh. le niveau de production de 1960-1961. Encore que relativement modeste, ce programme réclame, de 1954 à 1960, un effort supérieur à celui qui a été accompli depuis 1946. On ne peut penser que l'E. D. F. couvre par des crédits bancaires ou par l'excédent de ses ressources des dépenses d'investissement dont le volume devrait représenter aujourd'hui près des trois quarts du total de ses recettes. Il importe donc de dégager des moyens permanents de financement. Dans cet ordre d'idées, le fait que la participation de l'épargne aux émissions de l'E. D. F. s'accroît d'année en année est un signe encourageant. Et l'on doit espérer qu'un effort commun, équitablement réparti entre l'usager, l'épargnant, l'Etat et l'entreprise elle-même, permettra dans les années à venir la mise en œuvre d'un nouveau plan correspondant à l'ampleur et à l'urgence des besoins du pays en énergie électrique.

LÉGION D'HONNEUR

Le gouvernement a décidé d'élever à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur M. André François-Poncet, ambassadeur de France, haut commissaire de la République en Allemagne.

Ambassadeur de France, ancien résident général en Tunisie, M. Jean de Hauteclocque, ainsi que MM. Baumgartner, gouverneur de la Banque de France, et notre confrère Georges Gombaud ont été élevés à la dignité de grand officier.

M. Dominique Leca, président général de la compagnie d'assurances l'Union, conseiller technique au cabinet du président du Conseil, est promu commandeur. Mgr Harscouët, évêque de Chartres, qui compte « soixante et un ans de services militaires et de fonctions privées », a été nommé chevalier.

Le capitaine de corvette Georges Houot et l'ingénieur de première classe Pierre Wilm, qui ont effectué avec le succès qu'on sait les plongées dans le bathyscaphe de la marine, ont été, respectivement, promu officier et nommé chevalier de la Légion d'honneur.

NÉCROLOGIE
Jules Romieu

Un des plus éminents juristes français est disparu avec Jean Romieu, mort à quatre-vingt-seize ans à Theix, dans le Morbihan. Jean Romieu avait fait toute sa carrière au Conseil d'Etat, dont il avait longtemps présidé la section de contentieux. A ce titre il eut à connaître d'affaires extrêmement importantes, et les arrêts qu'il rédigea sont considérés comme des modèles. On a pu dire de lui qu'il avait contribué à « faire le droit administratif français ».

HUTCHINSON FETE SON CENTENAIRE

Un dîner au cours duquel a été célébré le Centenaire de la création des Etablissements Hutchinson et de leur marque « A l'Aigle » a été donné sous la présidence de M. Boisdé, secrétaire d'Etat au Commerce, entouré de hautes personnalités.

Assistaient à ce dîner : le Conseil d'Administration, la Direction, les représentants des Cadres et du Personnel, ainsi que les amis de la société.

A la fin du dîner, M. Lelièvre, président-directeur général, a fait l'historique de la maison, mettant particulièrement en valeur l'esprit d'équipe qui a permis son essor et doit assurer son développement dans tous les domaines de l'industrie du caoutchouc.

M. Boisdé a remis les médailles d'honneur du Travail à onze collaborateurs ayant, cette année, trente ou quarante ans de présence et qui vont grossir la cohorte de leurs cinq cent seize collègues déjà titulaires de cette distinction. Leur doyen, M. Mignot, sous-directeur administratif, prit la parole en leur nom.

De gauche à droite, M. Genebrier, préfet de Seine-et-Oise, Mme Alexandre Debray, conseillère municipale, rapporteur du compte, M. Boutonnat, sénateur, président du Conseil général de Seine-et-Oise, M. Boisdé, prononçant son allocution, M. G. Lelièvre, président-directeur général d'Hutchinson.

LE CONGRÈS DE LA FONDERIE
Grande manifestation internationale

Ouvert solennellement à la Sorbonne par M. André Marie, ministre de l'Education nationale, le Congrès international de fonderie a été une manifestation d'une grande importance. Il a réuni plusieurs centaines de participants non seulement d'Europe, mais des autres parties du monde. L'Association technique de la fonderie française, dont le secrétaire général est M. Debar et le secrétaire administratif M. Delpuech, fut heureuse de les accueillir en son bel hôtel de la rue de Bassano. La Commission d'organisation avait pour président M. Muguet et pour présidents d'honneur les professeurs Portevin et Chevenard, de l'Institut, ainsi que M. Lobstein, président d'honneur de l'A.T.F.

Bien entendu, les problèmes techniques tenaient une grande place dans l'ordre du jour du Congrès. De savantes communications dues à des spécialistes éminents retinrent l'attention des congressistes et furent le point de départ d'utiles discussions. Mais l'aspect social, qui n'a jamais été négligé par les fondeurs, ne fut pas oublié au cours des séances. La sécurité et l'hygiène du travail, en particulier le dépoussiérage des ateliers, les moyens d'améliorer l'ambiance de ceux-ci, furent attentivement étudiés. L'Ecole supérieure de fonderie, qui sera installée dans quelque temps dans des bâtiments convenables, a déjà formé près de neuf cents ingénieurs. Quant au Centre technique, avec ses laboratoires, ses ingénieurs, son équipe scientifique, il apporte aux fondeurs une aide précieuse.

Le Congrès a été complété par des visites d'usines et des voyages en plusieurs régions de France. Désireux d'accueillir ses hôtes dans un cadre véritablement évocateur de notre pays et de son passé, le Comité d'organisation a pu, grâce à l'obligeance du duc de Luynes, les recevoir au château de Dampierre. Dans cette admirable demeure du XVIIe siècle les congressistes applaudirent un spectacle de ballets réglé par J.-J. Etcheverry et dirigé par le chef d'orchestre Richard Blareau. Ainsi purent-ils goûter en même temps les plaisirs d'un art raffiné et les charmes de la plus délicate hospitalité. — *R. D.*

LES RÉCEPTIONS DE MARCHAL

A l'occasion du Salon de l'Automobile, Marchal a donné deux réceptions auxquelles plus de huit mille personnes assistèrent. M. Pierre Marchal avait eu l'idée originale de convier ses invités au musée du Louvre, dont les salles de sculpture du XVe siècle et de la Renaissance ainsi que celles des antiquités gréco-romaines et égyptiennes avaient été illuminées à leur intention. On sait qu'au cours de sa visite au Salon le président de la République s'est très vivement intéressé au Télécode, qui constitue pour la sécurité routière une tres sensible amélioration.

EN ÊTES-VOUS CAPABLE ?

Êtes-vous capable madame, de faire honneur à votre mari par votre conversation lorsque vous recevez à dîner ses amis ou ses relations d'affaires ?

Etes-vous capable, mademoiselle, de ne pas décevoir votre fiancé quand il vous interrogera sur vos goûts en art, littérature, musique ou théâtre ?

Etes-vous capable, monsieur, de parler d'autre chose en société que de votre métier et de prendre part avec aisance à une conversation, quel qu'en soit le sujet ?

Mais ne désespérez pas ! Dans quelques mois, si vous le voulez, l'étonnante méthode de « formation accélérée » aura fait de vous une personne agréablement cultivée et captivante. Passionnante brochure gratuite N° 1309 sur simple demande à : Institut culturel français, 6, rue Léon-Cogniet, Paris (17e). (Joindre deux timbres pour frais.)

FOURRURES

Andrébrun

LE COUTURIER DE LA FOURRURE

29, RUE DE CLICHY - PARIS près de la Trinité

QUALITÉ - ÉLÉGANCE - PRIX AVANTAGEUX

LUXUEUX CATALOGUE GRATUIT

L'INVENTION AU SERVICE DE LA VIE PRATIQUE

par Claude THOMAS

NETTOYAGE DE L'ARGENTERIE

Un nouveau produit, en vente dans les grands magasins et chez les droguistes, permet de faire disparaître rapidement les taches qui apparaissent sur les couverts d'argent au contact de certains aliments. Il suffit de tremper la pièce nettoyée dans le liquide pendant quelques secondes. Après rinçage, un simple essuyage au chiffon doux redonne au métal son éclat.

SORBETIÈRE ELECTRIQUE

Ce modèle très simple se compose uniquement d'un bac où l'on met la crème et dans lequel tournent des agitateurs mus par un petit moteur électrique. On place l'appareil dans le logement des tiroirs à glace du réfrigérateur. Le fil spécial qui relie le moteur au courant est cousu pour que l'on puisse fermer la porte du réfrigérateur sans aucun risque de détérioration.

SEAU EN PLASTIQUE

Ce seau en polythène est absolument silencieux — déclare son inventeur — quand on le pose sur le sol. Sa légèreté, ses couleurs vives en feront un sérieux concurrent pour le seau métallique.

SABLIER A SONNETTE

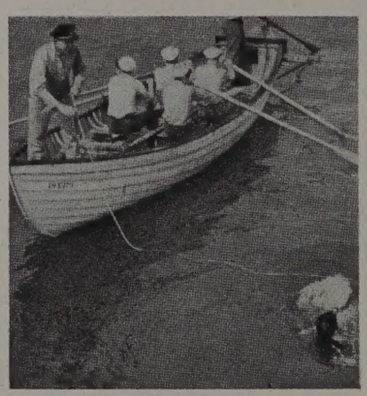
L'antique sablier se modernise lui aussi. On lui adjoint une sonnette à l'intention des étourdis. Cet appareil est très utile pour compter les unités des communications téléphoniques à longue distance.

POUR LES SAUVETAGES

Une matière plastique plus légère que l'eau, et plus résistante que les fibres naturelles, le polyéthylène, permet de fabriquer des cordes de sauvetage brillantes comme du verre qui flottent sur la surface de l'eau. Il est ainsi plus facile à la victime de voir la corde et de l'attraper, surtout lorsque sévit le mauvais temps et que la mer est houleuse.

CAFETIÈRE DE ROUTE

Tout en roulant, vous pouvez désormais déguster un café-filtre sans vous arrêter, grâce à un inventeur allemand : sa cafetière électrique s'accroche au tableau de bord et se branche sur les accus de la voiture. C'est un simple filtre qu'on emplit de café moulu. L'eau chaude, après avoir traversé le filtre, tombe dans une tasse solidement fixée.



Si vous voulez savoir...
Lisez Samedi-soir

LE BRIDGE (N° 120) PAR ANDRÉ CHÉRON

Réfutation de quelques erreurs
(première suite)

L'erreur que j'ai réfutée dans ma précédente chronique peut causer de fatales erreurs de jeu. En voici un exemple célèbre, tiré du livre du match des 102 donnes (Paris 1933). Dans la 44e donne, que voici :

	le mort : ♠ 7 5 4 ♡ 7 3 ◇ A V 5 4 ♣ A 8 3 2	
♠ 9 8 6 ♡ A R 9 5 4 ◇ 3 2 ♣ V 9 6	NORD OUEST EST SUD	♠ A 3 ♡ D V 10 6 2 ◇ D 6 ♣ R 10 7 4
	♠ R D V 10 2 ♡ 8 ◇ R 10 9 8 7 ♣ D 5	

les enchères furent :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	passe	1 S.A.	passe
2 ◇	passe	3 ◇	passe
3 ♠	passe	4 ♠	

Entame : ♡ R.

« Mme Culbertson ne réussit que 3 ♠ parce que, avec neuf carreaux, elle crut devoir faire l'impasse à la dame. Elle obéit, nous avoua-t-elle, à une « loi » culbertsonienne : « S'il y a singleton » dans une main, on en trouve presque » obligatoirement un second dans une » autre. »

J'ai cité textuellement le commentaire du livre.

Est-il besoin de répéter que le singleton à ♡ de Sud n'exerce aucune influence sur la répartition des ◇ chez Ouest et Est !

L'impasse à ◇ en sens contraire, c'est-à-dire en plaçant la ◇ D plutôt chez Est que chez Ouest, aurait pu se justifier pour plusieurs petites raisons concordantes.

Ouest et Est ont constamment passé, ce qui incline à supposer que les hautes cartes que détient leur camp sont partagées entre ces deux joueurs. Or l'entame du ♡ R (qui fut suivi, je pense du ♡ as) situe déjà deux levées d'honneur chez Ouest.

D'autre part, connaissant ♡ A R et trois ♠ chez Ouest, et ne connaissant que deux ♠ chez Est sans haut ♡ (Est n'a sûrement pas fait d'appel à ♡ sur le ♡ R), la ◇ D pour cette seconde raison avait mathématiquement plus de chances d'être chez Est.

Nous rangerons également parmi les préjugés la prétendue loi de symétrie d'après laquelle Sud, dans la phase des enchères, aurait dû s'attendre, dans la donne précédente, à une répartition 5-2-1 des ♠ chez Ouest-Nord-Est parce que les 3 autres couleurs sont réparties 5-2-1 chez Sud.

Il n'y a pas le moindre fondement mathématique à ces prétendues lois et il ne sert à rien d'invoquer, pour tenter de les sauver, un mauvais battage des cartes, dans l'espoir que, les lumières mathématiques ne perçant pas ces ténèbres, on y sera plus à l'aise pour y faire régner des lois fantaisistes.

Un battage soigné est le premier devoir d'un joueur sérieux. Quant à l'influence d'un mauvais battage, elle a été étudiée scientifiquement (voir Borel et Chéron : *Théorie mathématique du bridge*. Éditeur : Gauthier-Villars).

Comme singleton ou chicane est en général une surprise désagréable pour l'un ou l'autre camp, je rappelle la loi mathématique qui régit leur probabilité chez les deux mains cachées, dans la phase du jeu de la carte.

Quand le mort et moi formons le côté indiqué ci-dessous, la probabilité de ne trouver singleton ni chicane à aucune des 4 couleurs chez les deux mains cachées est la suivante : 7-7-6-6 : 64,7 % ; 7-7-7-5 : 61,1 % ; 8-6-6-6 : 57,4 % ; 8-7-6-5 : 54,3 % ; 8-7-7-4 : 50,02 %.

Pour chacun des 99 autres côtés possibles (de probabilité totale 48,9 %), la probabilité est toujours inférieure à 50 %, c'est-à-dire que l'absence de tout singleton ou chicane chez les 2 mains cachées est plus rare que le contraire.

Naturellement, on n'a pas pu tenir compte, dans ces calculs, des déclarations qu'ont pu faire les mains cachées, ni de l'entame, ni du jeu des premières levées, toutes circonstances variant à l'infini et qui peuvent modifier légitimement les probabilités dans un sens ou dans l'autre suivant les cas.

(A suivre.)

Double victoire française aux championnats d'Europe de bridge.

Helsinki 1953. — Classement du championnat d'Europe : 1er France (joueurs : Ghestem-Bacherich, de Lille ; Amouraben, Kornblum, Hervouët, Schiltz, de Nantes), équipe championne d'Europe, avec 15 points.

Suivent Angleterre et Italie avec 14 points chacune ; Suède et Suisse avec 13 points chacune ; Égypte, 9 points ; Norvège, 8 points ; Belgique et Irlande, 7 points chacune ; Finlande, 6 points ; Danemark, 4 points.

Chez les dames, victoire de l'équipe française également, formée de Mmes Baldon, Bourtchoff, Devriès, de Montaigu, Morand.

ÉTUDE N° 106

	le mort : ♠ 7 5 2 ♡ 6 4 ◇ D V 6 5 3 ♣ A R 2	
entame : ♣ D	NORD OUEST EST SUD	
	♠ A 10 9 ♡ A R 7 ◇ A 9 4 2 ♣ 9 4 3	

Sud joue 3 S.A. et Ouest entame ♣ D. Jeu de Sud ?

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE
DE CLASSE

...et à l'oncle ARTHUR

qu'est-ce qu'on pourrait lui offrir ?

Mais...

Quelques bonnes bouteilles, évidemment !

— L'Oncle est une fine gueule, il appréciera en connaisseur le

CHATEAU SAINT-GEORGES,

délicatement bouqueté, brillant et généreux, c'est sans conteste, un des meilleurs crus du Bordelais.

— Écris aujourd'hui même à Pétrus DESBOIS, avec lui, pas de surprise, tous ses vins sont garantis provenant EXCLUSIVEMENT de son vignoble de SAINT-GEORGES,

GRAND CRU SAINT-GEORGES SAINT-ÉMILION

mis en bouteilles au CHATEAU par ses soins.

— N'oublie pas de joindre à la commande notre carte pour l'Oncle et ne t'occupe plus de rien, Pétrus DESBOIS se charge de tout en temps et en heure ; pour le paiement, tu seras avisé après livraison.

— Par la même occasion, commande donc pour nous aussi une caisse de 1950.

INTERCONTINENTAL PUBLICITÉ - PARIS

CHATEAU SAINT-GEORGES 1950
vin rouge
GRAND CRU ST-GEORGES ST-ÉMILION

La caisse de 25 bouteilles Franco... 7.600 Frs
— 12 — — ... 3.800 Frs
— 6 — — ... 2.000 Frs

Pour les autres millésimes, tarif illustré sur demande à
Pétrus DESBOIS, Château St-Georges par MONTAGNE (Gironde)

EN AUTOMNE AUSSI
DÉSINTOXIQUEZ-VOUS

A cette saison, dans toute la nature, il y a un fléchissement de la vitalité.
Des déchets dus aux excès sportifs et autres, se sont accumulés dans votre organisme pendant l'été, facilitez l'élimination des toxines et prenez
"une assurance santé"
après vos vacances.

STIMULEZ
VOS FILTRES NATURELS
(REINS ET FOIE)
EN BUVANT CHAQUE MATIN
A JEUN UN VERRE
D'EAU DE **VITTEL**

et à chaque repas sur votre table votre bouteille de VITTEL GRANDE SOURCE

GRANDE SOURCE POUR LES REINS — VITTEL — SOURCE HEPAR POUR LE FOIE
... c'est la santé en bouteille

Bitter CAMPARI
L'APÉRITIF MONDIAL

SE BOIT TRES FRAIS
sec ou à l'eau gazeuse
en AMERICANO : ½ BITTER CAMPARI ½ Vermouth
en COCKTAIL : ⅓ BITTER CAMPARI ⅓ Gin ⅓ Vermouth

Concessionnaire pour la France et l'Union Française
— S. O. V. A. L., S. A. Nanterre — Seine

PRÉSENTATIONS...

Jusqu'alors les présentations étaient une exclusivité de la couture et de la mode... Souvent on avait vu un grand couturier s'entendre avec une modiste, un fourreur, un joaillier, un bottier pour réaliser un spectacle d'élégance. Jamais encore on n'avait eu l'idée d'appliquer cette méthode au matériel de bureau ; c'est pourtant ce que vient de réaliser M. Verdenne, directeur d'Eclat Publicité, qui, groupant quatre de ses principaux clients, nous a présenté les derniers-nés de la technique et de la rationalisation de l'organisation.

Nous ont été ainsi présentés, se complétant l'un l'autre : le Télécall, appareil d'intercommunication à commutation rigoureusement automatique fonctionnant en duplex par bascule électronique ; l'Intégrale Sélection I. S. 2 de Polyclair permettant tous les problèmes de sélection et de duplication avec un repérage parfait malgré la simplicité du mécanisme ; le Polydict 419, magnétophone perfectionné, est la première machine à télécommande intégrale permettant avec un seul poste d'enregistrement d'assurer le service de plusieurs dicteurs, capacité d'enregistrement portée à quatre heures, rapidité d'enroulement considérablement augmentée, deux vitesses de défilement. Enfin, la Compagnie générale des bois manufacturés, dont les créations Lundia sont déjà bien connues, nous a présenté sa série de meubles de bureau « Vulcain » fabriqués dans une matière nouvelle assurant la stabilité complète des supports et permettant aussi le laquage sans crainte de craquelures. La simplification de la fabrication permet la multiplication des combinaisons des éléments démontables, avantage que l'on retrouve dans les meubles « Greco », productions du domaine de l'ameublement de cette même firme et dont l'élégance n'a d'égale que leur pratique.

R. PINGUET
PÉPINIÈRES DE TOURAINE
22, AV. DU MANS . St SYMPHORIEN
INDRE ET LOIRE · TEL. TOURS 47.61

TOUS ARBRES
FRUITIERS
FORESTIERS
d'ORNEMENT
ROSIERS
Sélection et qualité garanties
CATALOGUE SUR DEMANDE
"Les Arbres du Jardin de la France"

TOURISME ET VILLÉGIATURES

SÉJOUR A MARSEILLE
2 formules : Apparts bain-cuis. p. 2 à 6 pers. par jour, sem. ou mois ou belle chambre bain, avec ou sans repas.
LE LITTORAL, 129, Bd Corderie. Garage.

DEVENIR PLUS VIEUX EN RESTANT PLUS JEUNE

« Je vais terminer ma première cure de 24 ampoules Apiserum, ainsi que ma femme. Nous avons obtenu d'excellents résultats », écrit le docteur C. D..., chirurgien à V... (Isère).

« Les résultats obtenus en si peu de temps grâce à l'Apiserum sont tellement importants que j'ai peine à y croire moi-même. ». M. A. P..., à Hamman Lif (Tunisie).

« Enchantée du résultat obtenu par ma première cure d'Apiserum, j'en suis émerveillée. » Mme Métivier, rue V.-Basch, à Fouras (Charente-Maritime).

Ainsi parlent tous ceux qui ont essayé l'Apiserum.

La Gelée Royale est un super-aliment capable de revitaliser tout organisme fatigué, vieilli avant l'âge. Mais cet aliment vivant ne conserve sa merveilleuse efficacité que s'il est stabilisé et seuls les brevets nos 643938 et 643939 permettent une stabilisation réelle de la Gelée Royale et son utilisation pratique en diététique humaine avec toutes les garanties d'hygiène (formule de l'Apiserum buvable, super-aliment naturel).

Il n'y a qu'un seul Apiserum. Méfiez-vous des imitations sans valeur.

Une documentation gratuite est adressée sur simple demande à Apiserum F. I., 37, Chaussée-d'Antin, Paris (9e).

VIENT DE PARAITRE
LA PREMIÈRE ÉDITION DU
WHO'S WHO IN FRANCE
PARIS

Recueil de notices biographiques des principales personnalités parisiennes dans tous les domaines.

Rédigé en français, ce volume contient une documentation aussi utile qu'intéressante pour tous ceux qui travaillent.

Plus de 5.200 biographies. 1.000 pages sous couverture toilée, inscriptions or.

★ *En vente uniquement chez l'Editeur*
au prix de **6.000** frs franco

EDITIONS JACQUES LAFITTE
12 Rue de l'Arcade
PARIS - VIII
ANJou + 98-82
C. Chèques Post. PARIS 3375-08

ARCHITECTES
PRÉVOYEZ DANS VOS IMMEUBLES A APPARTEMENTS
INCINEX
POUR LA DESTRUCTION DES RÉSIDUS MÉNAGERS
WANSON
59, av. J.-Jaurès, ARCUEIL (Seine)
Tél : ALÉsia 57-16 (6 lignes)

Si vous voulez savoir...
Lisez Samedi-soir

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1953. No 255. — Printed in France.